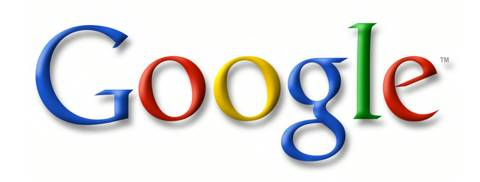
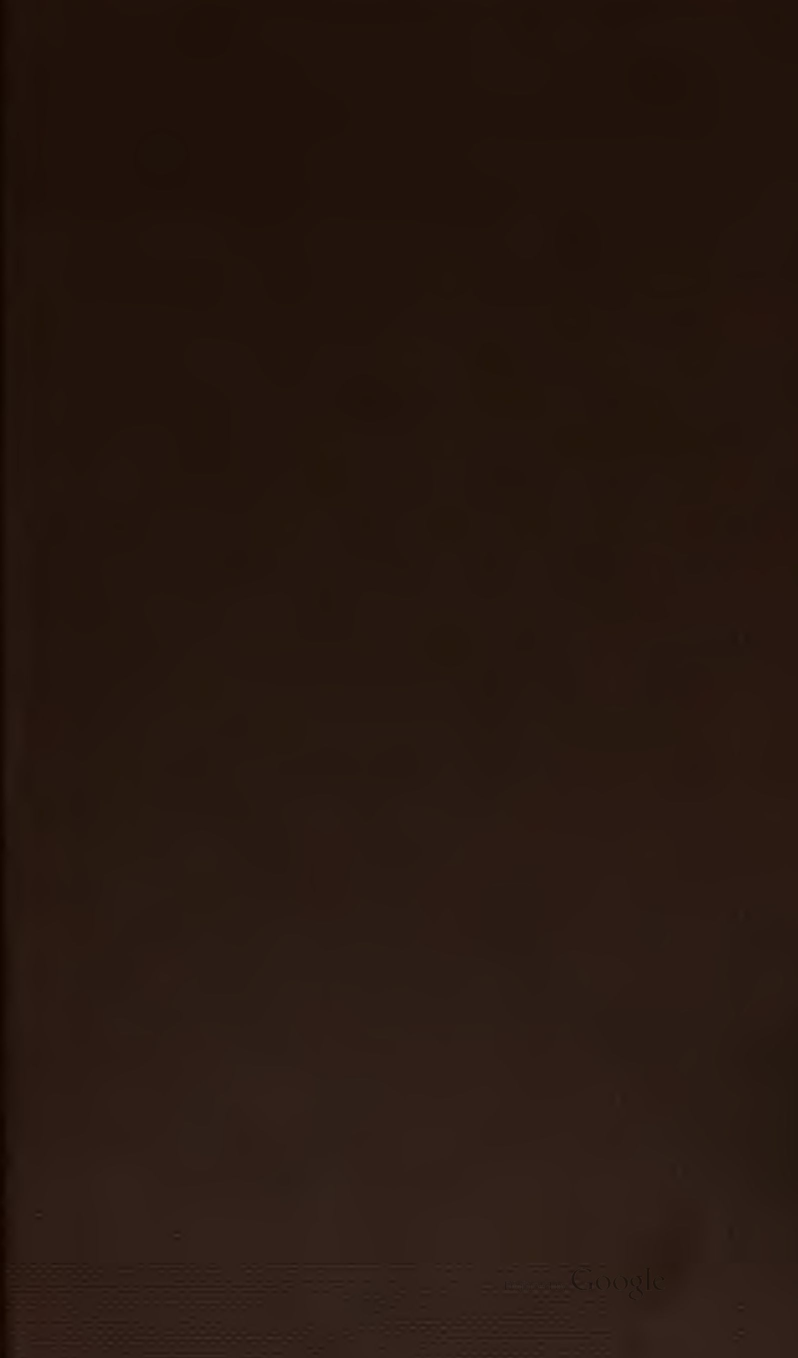





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

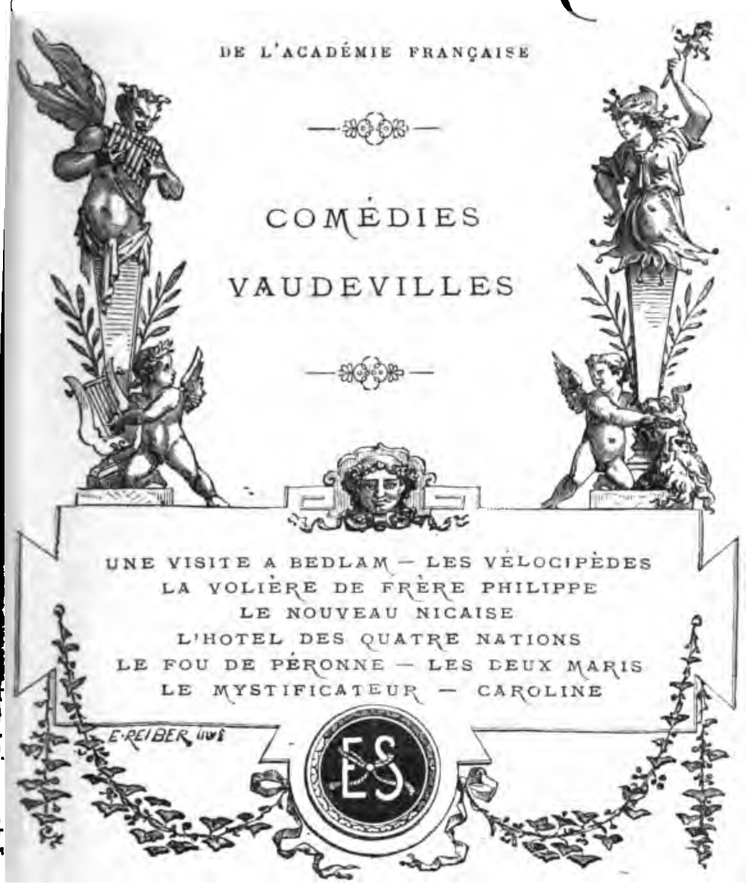
EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

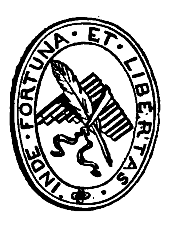


PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

II. — 4. 1876 13.





Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. (580 5 6.)

16

UNE VISITE

A BEDLAM

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DELESTRE POIRSON.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — 23 Avril 1818.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ALFRED DE ROSEVAL	MM. GONTIER.
LE BARON DE SAINT-ELME, oncle d'Amélie	HENRI.
CRESCENDO, compositeur italien	PHILIPPE.
TOMY, jardinier du baron	HIPPOLYTE.
AMÉLIE, femme de Roseval.	Mme PERRIN.

Auprès de la nouvelle maison des fous de Bedlam, aux portes de Londres.



UNE VISITE
A BEDLAM

Un parc à l'anglaise fort élégant, orné de statues et d'arbres exotiques. — Dans le fond, un jardin fermé par un grillage, avec une porte également en treillage. A gauche, sur le premier plan, un pavillon ; au troisième plan, l'entrée du parc. Sur le devant du théâtre, à droite, un saule pleureur, avec un banc de gazon au pied.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, AMÉLIE, CRESCENDO.

CRESCENDO.

Oui, signora, de l'âme, dou sentiment, de la méthode et de la voix ; voilà tout ce qu'il faut pour la mousique italienne, et vous possédez tout cela dans la perfection.

AMÉLIE.

Je crains que votre écolière ne vous fasse pas honneur.

CRESCENDO.

Au contraire, il n'y a pas à dix lieues à la ronde oune de nos ledys qui puisse soutenir la comparaison.

LE BARON.

Savez-vous, signor Crescendo, que je m'étonne toujours de voir un talent tel que le vôtre rester en Angleterre.

CRESCENDO.

Que voulez-vous?

AIR : Un homme pour faire un tableau. (Les Hasards de la guerre.)

Sur les beaux-arts et les talents
Peu de gloire est ici semée ;
Paris seul dispense en tout temps
Les palmes de la renommée.
Des talents faits pour l'illustrer
Il est l'asile tutélaire...
En France on sait les admirer,
Mais on les paye en Angleterre.

D'ailleurs, le grand homme est de tous les pays... Je vous réserve aujourd'hui un petit air d'opéra que j'achève en ce moment.

Barbar amor! crudel tyran!

Car je compose, tel que vous me voyez; ce qui ne m'empêche point d'aller à droite et à gauche donner des leçons dans les châteaux voisins.

LE BARON.

J'entends : *I virtuosi ambulanti.*

CRESCENDO.

C'est cela même. Je déjeune le matin à Bedlam, je dîne à Southwark, et je soupe à Tudor-Hall : le génie mange partout. Moi, je ne suis pas fier, et j'affectionne surtout votre château, monsou le baron. Quoique Français, vous savez apprécier le macaroni; et l'on trouve ici les égards, les attentions, une voix délicieuse, une couisine française et une mousique italienne. C'est un séjour enchanté!

LE BARON.

Je suis charmé qu'il vous plaise. Mais est-ce que nous ne continuons pas la leçon?

CRESCENDO.

La signora a l'air fatigué. Je vais avant le dîner revoir la romance que votre charmante nièce m'a permis de loui dédier. Un mot encore : comment mettrai-je pour la gravoure ? A madame, ou à madamigelle ?

LE BARON.

Qu'est-ce que cela fait ?

CRESCENDO.

Oh ! c'est très-essentiel. Voyez-vous, en gros caractères : Dédié par son très-humble serviteur Crescendo... à... *et cœtera, et cœtera.*

AIR du vaudeville du Printemps.

Que j'inscrive ici votre nom !
Du succès je réponds d'avance,
Et vous regarde avec raison
Comme l'auteur de la romance.

AMÉLIE.

C'est l'être à bon compte, en effet !

CRESCENDO.

Mon Dieu ! combien d'autres, je gage,
Qui sont auteurs, et qui n'ont fait
Que mettre leur nom à l'ouvrage !

Mais il y a une difficoulté : c'est que depuis un mois que je donne des leçons à la signora, je n'ai pas encore pu savoir si elle était madame ou madamigelle.

LE BARON.

Était-ce bien nécessaire à connaître pour lui enseigner des roulades et des cadences ?

CRESCENDO.

Noullement, et je vous prie d'excouser mon indiscrétion.

LE BARON.

Ce n'en est pas une ; et vous pouvez mettre hardiment...

CRESCENDO.

A madamigelle.

LE BARON.

Au contraire : à madame, madame la comtesse Amélie.

CRESCENDO.

Ah ! madame ! c'est différent. Je m'en étais toujours douté ! C'est qu'il est étonnant que nous n'ayons pas encore vou M. le comte. Il doit s'estimer bien heureux, M. le comte ; et il faut que madame se soit mariée bien jeune... Mais, pardon ; c'est que, voyez-vous, l'amour et la jeunesse...

L'amor è la gioventù...

J'ai un rondeau là-dessus. (Se frappant le front.) Attendez ! c'est la fin de mon grand air. Depuis deux jours je la guettais :

Crudel tyran !... ah ! ah ! ah ! ah !

J'y suis ; je cours profiter de l'inspiration.

AMÉLIE.

Prenez garde qu'elle ne vous mène trop loin.

CRESCENDO.

Soyez tranquille, je ne passerai pas l'heure du dîner.

(Il sort en chantant et en gesticulant.)

SCÈNE II.

LE BARON, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Allons, et lui aussi va faire des commentaires sur la conduite de mon mari, s'étonner de ce que M. le comte...

LE BARON.

C'est qu'en effet il y a de quoi s'étonner.

AMÉLIE.

Eh ! pourquoi donc, mon oncle? Je trouve tout naturel qu'un mari reste éloigné de sa femme.

LE BARON.

Oui, mais une absence de huit ou dix mois !... On m'a assuré cependant qu'il t'aimait éperdument.

AMÉLIE.

Mon oncle, vous n'étiez pas à Paris lorsqu'on m'unit à M. Alfred de Roseval ; ainsi vous ne pouvez pas savoir...

LE BARON.

Non ; mais sans le connaître, je sais que c'est le plus étourdi, le plus aimable et le plus brave de tous les officiers français.

AMÉLIE.

Un véritable enfant, qui se croyait le plus heureux des hommes quand il était paré de son grand uniforme, ou qu'il montait son cheval de bataille ; et qui aurait tout sacrifié au bonheur de passer son régiment en revue !

LE BARON.

Vrai? Eh bien ! il me semble impossible qu'un homme comme celui-là ne soit pas charmant.

AMÉLIE.

En vérité, mon oncle, vous me donneriez de l'humeur !

LE BARON.

Non ; mais avec un tel caractère, on doit être gai, franc, incapable de tromper ; on doit aimer sa femme, et, quoi que tu en dises, il faut qu'il y ait un peu de ta faute, et tu ne m'as pas tout avoué.

AMÉLIE.

Moi, mon oncle ! Grand Dieu ! si on peut dire... Soyez notre juge : on nous maria ; il disait qu'il m'aimait, je voulus bien le croire : ils le disent tous, et l'on est convenu de ne pas disputer là-dessus. Pendant huit jours, je dois pourtant lui rendre cette justice, il parut beaucoup plus occupé

de moi que de ses chevaux, et même de son uniforme ! Il fallut partir pour une mission importante ; il en fut désolé, rien n'égala sa douleur; moi-même, par compassion, je daignai en être touchée ! Au bout de huit jours, il devait m'écrire, quinze se passent ! Enfin la lettre arrive : elle a été retardée par une foule d'événements plus ou moins extraordinaires ; vous sentez qu'on n'est pas dupe de tout cela. Je réponds très-froidement. On me récrit, mais d'un ton... vous en auriez été indigné ! Je ne réponds pas, comme vous vous en doutez bien : j'attends qu'on me fasse des excuses, qu'on me demande pardon ; eh bien ! point ! Un mois, deux mois se passent, aucunes nouvelles ! Vous sentez que, ma vie en eût-elle dépendu, je ne serais point revenue la première. A cette époque vous passez en France ; vous me proposez de quitter Paris, dont le séjour me paraissait insipide, de venir habiter avec vous un château que vous avez au bord de la Tamise, près du nouvel établissement de Bedlam. J'accepte avec joie, et c'est dans cet asile enchanteur, au sein des arts et de l'amitié, que vous croyez que je puis conserver quelques regrets ou former quelques désirs ! Non, mon oncle, rassurez-vous, je ne regrette rien ; je n'aime rien que vous seul, et je jouis, grâce au ciel, d'une tranquillité et d'une indifférence que rien ne pourra troubler.

LE BARON.

Le ton dont tu me le dis me persuade, et je ne conserve plus aucun doute. Il y a bien dans ton récit quelques petits détails que tu ne m'avais pas racontés ; mais c'est égal, tu as raison, complétement raison. Et que fait Alfred maintenant ?

AMÉLIE.

J'ai appris indirectement que sa mission était terminée, et qu'il voyageait pour son plaisir.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

On prétend qu'il parcourt le monde,
Qu'éblouissant toutes les cours,

Il va, promenant à la ronde
Son or, son faste et ses amours.

LE BARON.

En tous lieux s'il est infidèle,
C'est qu'il veut connaître par là
La plus aimable et la plus belle...
Je suis sûr qu'il te reviendra!

AMÉLIE.

Lui! Quelle idée! En tous cas ce serait inutile, car mon parti est pris; je vous le dis sans humeur, sans colère : je ne le reverrai jamais! Jamais je ne rendrai ma tendresse ni mon estime à quelqu'un qui, volontairement, a pu vivre une année entière éloigné de moi!

SCÈNE III.

LES MÊMES; TOMY.

LE BARON.

Eh bien! que nous veut Tomy?

TOMY.

Ah! c'est vous, not' maître? Tant pire.

LE BARON.

Pourquoi tant pire?

TOMY.

C'est que j'ai quelque chose à vous demander.

LE BARON.

Eh bien, imbécile?

TOMY.

Pas tant... Dans le fond, c'est bien à vous; mais je m'entends : c'est à madame que je voulais d'abord m'adresser, parce que quand c'est madame qui parle, on est toujours sûr d'obtenir.

AMÉLIE.

Vraiment ! je ne me croyais pas tant de crédit.

TOMY.

Oh ! tout le monde ici le sait bien, allez.

AMÉLIE.

Eh bien ! voyons donc, monsieur Tomy?

TOMY.

Madame, c'est que je viens de la taverne du *Grand-Amiral*.

LE BARON.

J'aurais dû m'en douter !

TOMY.

Imaginez-vous que je trouve là un beau jeune homme qui arrivait en poste ; six chevaux, trois postillons ; clic, clac ; tout était sens dessus dessous pour le recevoir... « Holà ! la « fille, les garçons, toute la maison ; qu'on me donne à « déjeuner ! » On voulait lui servir de ce bon porter que j'aime tant ! car il y en a d'excellent à la taverne de *l'Amiral*. Ah bien ! oui : du champagne, du bordeaux, du vin de France ; vive la France ! Aussi faut-il lui rendre justice, il les a traités en compatriotes. Vous voyez que je ne vous passe rien.

AMÉLIE.

Oh ! Tomy conte bien.

TOMY.

« Ah çà ! » dit-il, pendant qu'il déjeunait et qu'il avait derrière lui deux grands laquais... « madame l'hôtesse, est-il « possible de visiter la nouvelle maison royale de Bedlam ? « Je suis étranger, et je voudrais voir en détail ce bel éta- « blissement. » On lui répond que ça n'est pas public, et qu'à moins d'un mot de recommandation d'un des propriétaires des environs... « Eh ! qui diable voulez-vous qui me « recommande ? je ne connais personne. » Alors, monsieur, je me suis avancé ; je lui ai dit que s'il voulait permettre j'allais m'adresser à mon maître...

LE BARON.

Ah! nous y voilà!

TOMY.

Qui était un riche et brave seigneur.

LE BARON.

Et tu lui as promis ta recommandation auprès de moi?

TOMY.

Dame, oui, monsieur : le désir d'obliger! vu surtout qu'il m'a donné une pièce d'or, et que je suis sûr qu'il m'en donnera encore autant. Vous ne voudriez pas me faire perdre cela?

AMÉLIE.

D'ailleurs il ne faut pas compromettre le crédit de M. Tomy!

LE BARON.

Je vois qu'il a eu raison de compter sur ta protection.

(Il ouvre la porte du pavillon, et écrit.)

TOMY.

D'autant plus que monsieur connaît le directeur de la maison des fous, et qu'ainsi il n'y a besoin que d' griffonner un mot. (A Amélie, pendant que le baron écrit.) Pour en revenir à not' jeune seigneur, je l'ai laissé arrangeant sa cravate devant une glace, et cajolant miss Jenny, cette jolie petite fille...

AMÉLIE.

C'est bon, c'est bon.

TOMY.

AIR du Ballet des Pierrots.

Il d'mand' son compte; on l'lui présente;
Il pay' sans en r'garder l' montant;
Et puis il parle, il rit, il chante,
Et tout ça dans le même instant.
Il faut voir comme il se démène:
Franchement, Bedlam lui convient;
Et loin d' croir' qu'il y va, morguenne!
On croirait plutôt qu'il en vient.

LE BARON, ayant achevé d'écrire.

Eh sait-on quel est cet original?

TOMY.

Ma fine, oui, car un de ses gens l'a nommé devant moi, je crois qu'il a dit le comte de... de Roseval.

LE BARON.

Roseval!

AMÉLIE.

Alfred!... grands dieux!

(Elle court vers le côté par où Tomy est entré.)

LE BARON.

Eh bien! où vas-tu?

AMÉLIE, revenant.

Mon oncle, je ne reste pas ici : je ne veux pas m'exposer à le rencontrer.

LE BARON.

Bon! quel enfantillage! je ne vois rien là-dedans qui puisse t'effrayer ; ce n'est pas ici qu'il vient.

AMÉLIE, cherchant à se remettre.

Vous avez raison, ce n'est qu'une aventure fort ordinaire.

LE BARON.

Oh! fort ordinaire! (A part.) Quel événement! Alfred dans ce pays! Alfred si près de nous! ne laissons point échapper cette occasion! mais par quel moyen?... Eh! sans doute!... (A Tomy.) Tiens, porte-lui cette lettre; propose-lui de le conduire toi-même à Bedlam.

TOMY.

Pardin'! je sais bien où c'est, la maison des fous; à deux pas d'ici.

LE BARON.

Oui, mais alors...

(Il lui parle bas à l'oreille.)

TOMY.

Comment, monsieur? mais il n'y a pas de conscience...

LE BARON.

Fais ce que je te dis, et surtout...

TOMY.

Ah! soyez tranquille... Ma foi, ça sera drôle; car je n'y comprends rien.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LE BARON, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Mais, mon oncle, quel est votre dessein? et que prétendez-vous faire?

LE BARON.

Ne t'inquiète pas.

AMÉLIE.

Je vous l'ai dit; vous savez ce que je pense, ce que j'ai juré; je ne le verrai pas, je ne le verrai jamais.

LE BARON.

A la bonne heure! toi, tu ne peux pas seulement l'envisager, c'est trop juste; mais moi, je n'ai pas fait de serment, et la tendresse qu'on doit à sa famille...

AIR : Tenez, moi je suis un bon homme. (*Ida.*)

Je dois accueillir sur sa route
Un neveu qui m'est inconnu,
Qui visite, sans qu'il s'en doute,
Un oncle qu'il n'a jamais vu.
Auprès d'un parent qu'il ignore
Crains-tu qu'il ne reste toujours,
Lorsque avec les gens qu'il adore
A peine reste-il huit jours?

AMÉLIE.

Ah! quel plaisir j'aurais à le voir à mes pieds, et à le désespérer!

LE BARON.

Eh bien! tout cela est très-possible.

AMÉLIE.

Comment?

LE BARON.

Rentre au château; je vais aller te rejoindre et t'expliquer mon projet.

AMÉLIE.

Vous ne tarderez pas, n'est-ce pas, mon oncle?

LE BARON.

Donne-moi au moins le temps de le recevoir.

AMÉLIE.

Si vous me disiez tout de suite?...

LE BARON.

On vient...

AMÉLIE.

Non, mon oncle; je vous assure que ce n'est personne.

LE BARON.

Eh si vraiment, te dis-je!

AMÉLIE.

Mon Dieu! que c'est impatientant! Me voilà maintenant d'une inquiétude! on avait bien besoin de recevoir ici ce mauvais sujet!

(Elle sort en regardant plusieurs fois le côté par lequel Alfred doit venir.)

SCÈNE V.

LE BARON, ALFRED, conduit par TOMY.

TOMY.

Par ici, monsieur, par ici !

ALFRED, dans le fond.

L'entrée est fort bien, c'est un séjour fort agréable que Bedlam ; on ne se douterait jamais qu'on est dans une maison de fous ! (Montrant le baron.) C'en est un que j'aperçois?

TOMY.

Non, monsieur, c'est le maître de la maison.

ALFRED.

Ah ! oui, le directeur... C'est bon, laisse-moi. Tiens, voilà pour boire à ma santé ; je te remercie de m'avoir conduit à Bedlam.

TOMY.

Il n'y a pas de quoi, monsieur.

ALFRED.

Dis à ton maître que le comte de Roseval demande la permission de lui présenter ses respects avant de quitter ce pays.

TOMY.

Oui, monsieur... (A part.) V'là d' l'argent bien gagné !...

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE BARON, ALFRED.

LE BARON, à part.

Ses respects ! c'est un garçon fort honnête que mon neveu.

ALFRED.

C'est au docteur Willis que j'ai l'honneur de parler?

LE BARON.

Monsieur...

ALFRED.

Voici une lettre qui vous est adressée; daignez, je vous prie, en prendre connaissance.

LE BARON, à part.

Je pourrais m'en dispenser. (Haut.) Hum! hum! On m'engage à vous faire voir l'intérieur de la nouvelle maison de Bedlam. Monsieur, vous n'aviez pas besoin de recommandation; un gentilhomme tel que vous est toujours sûr d'être bien reçu. Je suis fâché cependant que vous veniez aujourd'hui : nous avons plusieurs parties de l'établissement qui ne sont pas visibles; et je ne puis même que dans un instant vous conduire dans l'intérieur de la maison.

ALFRED.

Comment donc, monsieur! je suis à vos ordres, et j'attendrai tant qu'il vous plaira. Vos jardins seuls méritent d'être vus; il y règne un goût, une variété... en honneur, j'en connais peu d'aussi beaux.

LE BARON, à part.

S'entendre dire cela à soi-même! un propriétaire!... c'est charmant!

ALFRED.

AIR du Verre.

A vos fous il ne manque rien,
Ils sont les plus heureux du monde;
En France on les traite moins bien;
Chez nous pourtant l'espèce abonde.
Que j'aime ces ombrages frais!
Si chez vous... (cela m'intéresse)
La Folie habite un palais,
Comment loge-t-on la Sagesse?

On doit se trouver trop heureux de passer sa vie dans un séjour semblable. Parbleu! vous devriez bien me permettre de m'y établir.

LE BARON.

Y pensez-vous? nous n'avons ici que des gens dont la tête...

ALFRED.

Eh bien! justement : je vous jure que je n'y serais pas plus déplacé que beaucoup d'autres.

LE BARON.

Auriez-vous par hasard quelques chagrins?

ALFRED.

C'est selon, voyez-vous; si j'y pensais, j'en aurais de très-grands... Tel que vous me voyez, je suis marié; vous ne vous en douteriez pas... ni moi non plus. Une femme charmante qui m'aurait fait mourir de douleur, si je n'y avais pris garde!...

LE BARON.

Vraiment! et où est-elle en ce moment?

ALFRED.

Vous allez rire; vrai, je n'en sais rien. Je présume cependant qu'elle est à Paris, au milieu des plaisirs et des adorateurs; nous sommes brouillés à mort. Une légèreté, un caprice, ce serait trop long à vous raconter. D'ailleurs, tout est fini; je l'ai juré!

LE BARON.

Vous l'avez juré!

ALFRED.

Oui, monsieur. Cependant j'ai fait les avances; j'ai écrit, on ne m'a pas répondu, ma conscience est tranquille.

LE BARON.

Et vous ne fîtes-pas de reproches?

ALFRED.

J'en eus d'abord envie, mais c'est déjà si singulier d'être mari! et puis un mari qui se plaint, comprenez-vous, on en voit partout; soit dépit, soit amour-propre, je préférai une vengeance plus digne de moi. J'allai au bal, je me lançai

dans toutes les sociétés; il faut bien se faire une raison! C'est ce que je me dis depuis un an! aussi les voyages, les bals, les concerts, les spectacles, je ne sors pas de là. Enfin, monsieur, vous voyez l'homme le plus malheureux!

LE BARON.

Croyez, monsieur, que je compatis bien sincèrement... (A part.) Allons, je m'en doutais, ce n'est qu'un étourdi.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; TOMY, paraissant et appelant par signes le baron.

TOMY.

Pst, pst, monsieur le baron!

LE BARON, à part.

Diable! il faudrait prévenir ma nièce.

(Tomy sort.)

ALFRED.

Eh bien! qu'attendons-nous pour commencer notre visite?

AIR du vaudeville de L'Ecu de six francs.

Allons, hâtons-nous, je vous prie,
Et daignez combler mon espoir.

LE BARON.

Vous serez surpris, je parie,
De tout ce que vous allez voir.

ALFRED.

Parmi tant de monde, je gage,
Qui bientôt doit m'environner,
Ce qui va le plus m'étonner,
C'est de me trouver le plus sage.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; CRESCENDO.

CRESCENDO, tout hors de lui.

Monsou le baron, monsou le baron, mon air est achevé...
Crudel tyran... ah! ah! ah! ah!

LE BARON, à part.

Ah! diable! notre musicien! je n'y avais pas songé.

ALFRED.

Quel est cet homme?

LE BARON, bas à Alfred.

C'est un fou, mais de ceux qui ne sont pas dangereux, et à qui on laisse la liberté. Vous ne croiriez jamais? c'est un grand personnage, un chancelier de l'Échiquier, qui a la manie de se croire un grand compositeur, et qui ne parle que musique. Tenez, regardez-le. Il voit partout des protecteurs, et, moi-même, il me prend pour un baron à qui il veut dédier un opéra.

ALFRED.

Ah! ah! ah! le pauvre homme!

LE BARON, bas à Crescendo.

C'est un prince russe, grand protecteur des beaux-arts, et qui raffole de la musique italienne.

CRESCENDO.

Che gusto!

LE BARON, à Alfred.

Je vous demande encore un instant. (A part.) Allons retrouver ma nièce. Je reviens au plus vite.

SCÈNE IX.

ALFRED, CRESCENDO.

CRESCENDO.

Me sera-t-il permis de vous présenter mes respects ? Combien nous devons nous tenir honorés d'oune semblable visite !

ALFRED, à part, le regardant.

Voilà bien la figure la plus originale ! Qui diable reconnaîtrait là un chancelier ? (Haut.) C'est moi, monsieur, qui suis trop heureux de faire connaissance avec un aussi grand talent. Vous dites que vous vous appelez ?

CRESCENDO.

Il signor Crescendo.

ALFRED.

Ma foi, signor Crescendo, je trouve bien étonnant que l'amour de la composition vous ait fait tout à fait oublier vos anciennes fonctions.

CRESCENDO.

Non pas. Je me rappelle, j'ai été chef d'orchestre à Turin et maître de chapelle à Florence ; mais l'intrigue, la cabale... Bah ! à quoi bon les places ? Vive le vrai compositor ! l'artiste indépendant qui n'obéit qu'à son génie.

AIR du vaudeville du *Jaloux malade*.

Quel art plus noble et plus sublime !
Qui sait chanter doit tout savoir ;
La nature à sa voix s'anime,
Et tout reconnaît son pouvoir.
Les morts s'élancent de l'Érèbe ;
Et ce fut jadis un rondo
Qui fit bâtir les murs de Thèbe
Et tomber ceux de Jéricho.

ALFRED, *à part.*

Ah ! ah ! ma foi, il est très-amusant.

CRESCENDO.

A propos de cela, mon prince...

ALFRED, *de même.*

Me voilà prince, à présent.

CRESCENDO.

J'oubliais de vous chanter mon grand air :

Crudel tyran... ah ! ah ! ah ! ah !

Mettez-vous dans la situation. C'est le jeune héros qui marche au supplice, et qui, avant de monter à l'échafaud, commence en mi bémol...

ALFRED.

Le morceau me paraît déjà bien placé.

CRESCENDO.

J'y songe... vous ne connaissez pas mon opéra. Que c'est heureux pour vous ! je m'en vais vous le chanter. Il est en répétition dans ce moment au grand théâtre de Londres. Ce n'est pas sans peine ! des passe-droits, des injustices, quinze mois à l'étoude, ça ne serait pas pire à l'Opéra de Paris. L'ouvertoure, maestoso !

Tra, la, la, la, la, tra, la, la, la, la...

Et l'*oboé* qui se fait entendre :

Pon, pon, pon, pon, pon, pon...

Mais quand j'y pense... quelle idée ! Ah ! mon prince ! si ce n'était pas abuser des bontés de Votre Altesse, je lui demanderais...

ALFRED.

Vous n'avez qu'à parler.

CRESCENDO.

D'accepter la dédicace de mon opéra.

ALFRED.

Avec plaisir. C'est servir la cause des beaux-arts que d'être utile à un compositeur aussi distingué.

CRESCENDO.

Ma fortune est faite !

SCÈNE X.

LES MÊMES ; LE BARON.

CRESCENDO, au baron qui arrive.

Ah ! monsou le baron ! il est enchanté de mon opéra... il ne l'a pas entendu, mais il en a accepté la dédicace : me voilà connu à Saint-Pétersbourg ! Je cours écrire mon grand air, et nous l'exécuterons après le dîner. Votre Altesse, monsou le baron, croyez que jamais je n'oublierai... Récitatif...

Che veggio!... qual spettacolo !
Suona l' orribil tromba !
Crudel tyran... ah ! ah ! ah ! ah !

(Il sort en chantant et en gesticulant.)

SCÈNE XI.

ALFRED, LE BARON.

ALFRED.

Ah ! ah ! ah ! j'avoue d'abord que je le plaignais; mais, ma foi, je n'ai pu y résister. Ce pauvre chancelier !... savez-vous que c'est un fou très divertissant ?

LE BARON.

Vous allez en voir bien d'autres : venez.

(On entend un prélude.)

ALFRED.

Écoutez donc!

AMÉLIE, en dehors.

AIR : Combien j'ai douce souvenance.

Premier couplet.

Il est parti loin de sa mie,
Loin du beau ciel de sa patrie;
Mais en vain l'ingrat tous les jours
M'oublie;
Serai fidèle à mes amours
Toujours.

ALFRED, avec émotion.

Quelle jolie voix!

LE BARON.

Chut! c'est notre jeune comtesse. Venez de ce côté; gardons-nous de la troubler.

ALFRED.

Un instant, je vous prie.

LE BARON.

Non pas; c'est l'heure de sa promenade. Elle aime à être seule, et nous respectons sa douleur.

ALFRED, regardant vers la droite.

Oui... elle s'avance dans cette allée... elle s'arrête... à sa démarche et à sa taille, je parierais qu'elle est charmante.

LE BARON.

C'est le mot. Une femme bien estimable et bien à plaindre, qui a eu le malheur d'épouser un mauvais sujet.

ALFRED.

Voyez-vous cela!

LE BARON.

Et à qui la mauvaise conduite de son mari a fait perdre la raison.

ALFRED.

Vous m'avouerez que c'est indigne.

LE BARON.

Oui, monsieur, elle est folle d'amour.

ALFRED.

Ah! pas possible! (Dans ce moment, Amélie paraît dans le jardin du fond; elle ouvre la grille, et vient s'asseoir sous le saule.) Je vous en supplie, laissez-moi lui parler... Pauvre petite! folle d'amour!... Et vous dites qu'elle est jolie!... Je ne la dérangerai pas de sa promenade; mais permettez-moi de la voir.

LE BARON.

Songez donc que mon devoir me réclame.

ALFRED.

Eh bien! cher docteur, ne vous gênez pas; faites vos affaires, je vous rejoins dans l'instant.

(Il pousse le baron dehors par la gauche.)

SCÈNE XII.

ALFRED, AMÉLIE.

AMÉLIE, la tête couverte d'un grand chapeau à la Paméla.

Même air.

Deuxième couplet.

Il est parti, l'ami que j'aime!
Ai tout perdu, le bonheur même;
N'en est pour moi qu'avec celui
Que j'aime!
Tout est chagrin, tout n'est qu'ennui
Sans lui!

ALFRED.

Cette voix! quelle illusion!... Mais non, c'est impossible!

AMÉLIE.

Enfin, me voilà seule. (Otant son chapeau.) Oui, seule ici, seule dans le monde.

ALFRED, qui s'est approché.

Ciel ! c'est elle !... Quel changement dans ses traits ! Mais c'est bien elle, c'est Amélie, plus jolie que jamais.

AMÉLIE.

Amélie !... Qui m'a appelée ? que veut cet étranger ?

ALFRED.

Elle ne me reconnaît pas !... Amélie !

(Il lui prend la main.)

AMÉLIE.

Laissez-moi ; votre vue me fait mal.

ALFRED.

Et c'est moi qui suis la cause...

AMÉLIE.

Non, ne t'éloigne pas ; tu pleures, tu as du chagrin... Écoute : est-ce que tu as été trahi, abandonné ?

ALFRED.

J'ai perdu tout ce que j'aimais.

AMÉLIE.

Reste alors, reste en ces lieux. Et moi aussi, j'ai tout perdu... Tu ne sais donc pas... Il est parti, il s'est éloigné.

ALFRED.

Comment se peut-il que sa raison se soit ainsi... Amélie ! reviens à toi, reconnais-moi, je suis Alfred.

AMÉLIE.

Alfred, dites-vous ?... Oui, Alfred, c'était son nom... Où est-il ?

ALFRED.

Auprès de toi.

AMÉLIE.

AIR de M. F. KREUBÉ.

Serait-ce l'ami que sans cesse
Je désirais ?
Voilà sa voix enchanteresse,

Voilà ses traits.
Mais non, une flatteuse ivresse
M'abuse ici!
Et tes yeux ont trop de tendresse :
Ce n'est pas lui!

ALFRED.

J'avais quitté mon Amélie.

AMÉLIE.

C'est comme lui.

ALFRED.

J'avais méconnu mon amie.

AMÉLIE.

C'est comme lui.

ALFRED.

Mon cœur n'a brûlé que pour elle :
J'en jure ici!

AMÉLIE.

Quoi! ton cœur fut toujours fidèle?
(Douloureusement.)
Ce n'est pas lui!

Je savais bien que vous me trompiez. Alfred ne doit pas revenir. Mais c'est lui que je plains; oui, monsieur, je le plains.

AIR : A Paris, et loin de sa mère. (Traité nul.)

Ce n'est pas par coquetterie,
Mais je crois entendre souvent
Dire que je suis embellie,
Et mon miroir m'en dit autant.
Que ce soit ou non un prestige,
Je ne suis pas si mal encor!
Voyez pourtant ce qu'il néglige;
Dites, dites-moi, n'a-t-il pas grand tort?

ALFRED.

C'est qu'en effet elle est charmante!

AMÉLIE.

Et puis... (Mystérieusement.) c'est un secret au moins, il ne faut pas lui en parler!... à son retour, je voulais le surprendre par mes progrès. Avec quel plaisir j'étudiais!... c'était pour lui!... (Avec gaieté.) Vous ne savez pas?... j'ai fait son portrait... si j'étais sûre que vous ne lui disiez point, je vous le montrerais... (Regardant autour d'elle et lui montrant un médaillon.) Tenez, regardez vite; n'est-il pas ressemblant?...

ALFRED.

Ah! je n'y tiens plus; j'en mourrai de douleur!

AMÉLIE.

Je ne vous parle pas de ma harpe, de mon piano!... mais vous savez comme il aimait la valse?... eh bien! monsieur, je valse à ravir.

ALFRED.

Elle valse à ravir! est-on plus malheureux! Quelle femme j'avais là!

(Amélie fait quelques pas de valse sur la ritournelle.)

AIR de M. Doche.

Quel charme heureux! quelle grâce légère
Semble animer ses yeux déjà si doux?
(Amélie s'arrête et le regarde.)
Daigne un instant écouter ma prière :
C'est ton amant qui tombe à tes genoux.

AMÉLIE, le regarde tendrement et recommence à valser.

Tra la, la, la, la, la, la, la, la, la,
Tra la, la, la, la, la, la, la, la, la.

ALFRED, tombant à ses genoux.

C'est Alfred... c'est ton époux, qui n'a jamais cessé de t'aimer.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; CRESCENDO.

CRESCENDO, paraissant dans le fond, un papier de musique à la main.

Che veggio !... Qual spettacolo !

AMÉLIE, qui était prête à se trahir, aperçoit Crescendo, pousse un grand cri, et s'enfuit en fermant la grille sur elle.

Ah !

CRESCENDO, à part.

Son Altesse aux pieds de mon écolière !

ALFRED.

Elle a disparu ! (Prenant Crescendo au collet.) Malheureux ! c'est ta présence qui l'a fait fuir !... où est-elle, dis-moi ? tu m'en répondras.

CRESCENDO.

Mon prince... (A part.) A qui en a-t-il ?

ALFRED.

Eh bien ! que fais-je ?... je suis aussi insensé que lui ; mais vit-on jamais un malheur égal au mien ? (Regardant le portrait.) Amélie ! bonne Amélie !

CRESCENDO.

Mon prince... c'est ce fameux air en mi bémol.

ALFRED.

Eh ! laisse-moi tranquille... Dis-moi plutôt... connais-tu cette jeune dame qui, tout à l'heure...

CRESCENDO.

Sans doute.

ALFRED, avec feu.

Tu la connais, tu la vois souvent ? Ah ! je t'en prie, parle-moi d'elle.

CRESCENDO.

C'est la comtesse Amélie.

ALFRED.

Oui...

CRESCENDO.

C'est la nièce de M. le baron, du maître de ce château, du possesseur de cette maison de plaisance... de celui que vous avez vou...

ALFRED, à part.

Allons, le château, le baron... Voilà sa tête qui se perd... Aussi, que m'avisais-je d'aller lui demander des renseignements ?...

CRESCENDO.

C'est mon écolière : c'est moi qui lui montre la mousique... et une voix !... une méthode !...

ALFRED.

Eh ! au nom du ciel, laissons là la musique ! Rappelez-vous que vous n'êtes pas plus musicien que moi.

CRESCENDO.

Comment ! pas mousicien ?

ALFRED.

Eh ! non, monsieur le chancelier.

CRESCENDO.

Moi, chancelier !... rabaisser ainsi un compositor distingué !...

ALFRED.

Allons, je ne m'en tirerai pas !... Morbleu ! laissez-moi.

CRESCENDO.

Non... l'on a abusé Votre Altesse; mais elle va connaître il signor Crescendo ! Voici les lettres les piou flatteuses qui m'ont été adressées par des princes et des directors de spectacles; voici des lettres de recommandation pour les piou grands personnages qui doivent être en ce moment en

Angleterre ; pour M. l'ambassadeur de France, pour M. le marquis de Valmont, M. le comte de Roseval...

ALFRED.

De Roseval, dis-tu?

CRESCENDO.

Oui, monsou, lui-même.

ALFRED, lui arrachant la lettre, et la décachetant.

Qu'est-ce que ça signifie ?

CRESCENDO.

Monsignor est sans façons...

ALFRED.

Eh ! oui... c'est pour moi ; c'est le chevalier de Forlis, mon ami intime... lisons. « D'après ta dernière lettre, tu « dois être à Londres dans ce moment. Je t'adresse et te « recommande il signor Crescendo, mon maître de musique...

CRESCENDO.

C'est moi.

ALFRED, continuant.

« Un original...

CRESCENDO.

C'est moi.

ALFRED, continuant.

« Qui ne manque pas de talent. » C'est daté d'hier... Comment! il serait vrai... vous seriez réellement ?... Et ce château... Amélie, le baron...

CRESCENDO.

Sont réellement ce que je vous ai dit.

ALFRED, vivement.

Quel bonheur ! Oh ! oui, c'est cela... c'est cela même, mon cœur a besoin de le croire... Je cours m'informer, achever d'éclaircir... Cette jolie Amélie!... son oncle... Ah! vous voulez me donner des leçons !... Morbleu! je les leur

rendrai !... Tant d'idées se croisent, se confondent dans ma tête... Mon cher Crescendo !

CRESCENDO.

Monsignor, vous allez entendre mon grand air?

ALFRED.

Va toujours, je t'écoute.

CRESCENDO.

Tra, la, la, la...

ALFRED, à part.

Mais j'aperçois Amélie et le baron... Ne perdons pas de temps.

(Il s'enfuit par la gauche.)

SCÈNE XIV.

CRESCENDO, LE BARON, AMÉLIE, entrant avec précaution par la droite.

CRESCENDO, continuant.

Tra, la, la, la...

Mille pardons, il y a des notes de passées.

(Il corrige au crayon.)

AMÉLIE.

Mon oncle, il n'est plus là !

LE BARON.

Aussi, tu le quittes sans attendre mon arrivée; ce n'est pas cela dont nous étions convenus.

AMÉLIE.

C'est ce Crescendo qui tout à coup m'a effrayée.

CRESCENDO.

Tra, la, la...

Votre Altesse, mon prince ! Eh bien ! où est-il donc?

AMÉLIE.

Quel dommage !... Si vous aviez vu son trouble, son désespoir, le désordre de ses traits; c'était charmant !...

LE BARON.

Je vois que tu es moins irritée contre lui.

AMÉLIE, sévèrement.

Plus que jamais, mon oncle; comme s'il suffisait d'un instant de repentir pour effacer tous les torts du monde !

CRESCENDO.

Dites-moi, êtes-vous bien sour que notre prince rousse soit dans son bon sens?

LE BARON.

Comment ?

CRESCENDO.

Oui, que sa tête ne soit pas... là... un peu. Pendant un quart d'heure, il me parle d'un tas de balivernes où l'on ne conçoit rien ; et, lorsque je veux commencer mon grand air, il part comme un éclair; zeste !...

LE BARON, bas à Amélie.

Ça n'est pas si dépourvu de bon sens.

(On entend du bruit.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES; TOMY, arrivant en désordre.

TOMY.

Ah! madame... ah!... messieurs... qui l'aurait cru.. ce pauvre jeune homme !

AMÉLIE.

Eh bien! qu'as-tu donc? Lui serait-il arrivé quelque chose?

TOMY.

La tête n'y est plus.

CRESCENDO.

Là, quand je vous le disais!

TOMY.

Il faut que quelque révolution subite ait partroublé sa cervelle; mais il est fou... fou à lier!

AMÉLIE.

Mon mari... où est-il? conduis-moi de ce côté.

CRESCENDO.

Son mari! allons, à l'autre à présent!... Ah çà, tout le monde perd donc la tête aujourd'hui?

TOMY.

Il est dans une fureur, qu'il a déjà ravagé deux plates-bandes et brisé nos cloches à melons... Il demande sa femme, il la voit partout, il lui demande pardon, il s'accuse, et il casse tout!

AMÉLIE.

Mon Dieu! qu'avons-nous fait là?... Vous voyez, mon oncle, avec votre stratagème!... ce pauvre Alfred! j'étais bien sûre qu'il m'aimait! mais en perdre la raison!... Mon oncle, je vous en supplie, envoyez chercher des secours.

LE BARON.

Parbleu! je vais moi-même voir un peu ce dont il s'agit... Ce pauvre jeune homme!... aussi avec une tête comme la sienne...

AMÉLIE.

Eh! allez donc.

LE BARON.

Je reviens dans l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, excepté le baron.

TOMY.

Il s'avance de ce côté.., retirez-vous, il est furieux !

CRESCENDO.

Ohimé furioso ! Madame, rentrons, je vous le conseille.

AMÉLIE.

Non, quel que soit le danger, je reste ici, je ne le quitte plus.

CRESCENDO.

Moi, je me sauve.

(Il aperçoit Alfred, et s'enfuit de l'autre côté.)

ALFRED, dans la coulisse à gauche.

Laissez-moi ! laissez-moi !

(Il entre d'un air égaré ; ses vêtements sont en désordre ; Crescendo Tomy poussent un grand cri, et se sauvent.)

SCÈNE XVII.

ALFRED, AMÉLIE.

(Alfred parcourt le théâtre en furieux ; Amélie se retire derrière un arbre.)

ALFRED.

Oui, cet Alfred est un monstre ! c'est à lui que j'en veux!

AMÉLIE, timidement.

Mon Dieu ! qu'il a l'air méchant ! Alfred, c'est moi, ne me faites pas de mal.

ALFRED.

Qui êtes-vous ?... approchez.

fidélité

nais ren-
ateriez en

d, si j'avais
ur vous par-

rime.

ésent !... (Haut.) Et

n sûre que ce soit

er ; je le saurai bien. Amé-
vous.

E.

!

ED.

plus doux.

ÉLIE.

Alfred ! (A part.) Il faut bien faire

ALFRED.

Quand j'arrivai à Vienne, vous savez bien... jamais la cour n'avait été si brillante. Une foule de femmes charmantes...

AMÉLIE, de même.

Ah! mon Dieu!

ALFRED.

AIR de M. Mélesville.

Une surtout, fraîche et jolie,
Au fin sourire, au doux minois,
Des Français vantait la folie,
La grâce et les galants exploits.

AMÉLIE.

Et vous disiez à cette belle...

ALFRED.

Je disais, en amant fidèle...
Tra la, tra la,
Ne me parlez pas de cela.

AMÉLIE.

Comment! monsieur, vous disiez... Mais c'est très-bien.

ALFRED.

Oh! ce n'est pas tout. Vous rappelez-vous, à Berlin, cette jeune et jolie comtesse? bonne et estimable femme!

Même air.

Aux doux plaisirs ainsi qu'au monde
Elle voulait me rappeler.

AMÉLIE.

Et malgré sa douleur profonde,
Monsieur se laissa consoler...

ALFRED, d'un air égaré.

Devoirs, égards, dans mon délire,
Oubliant tout, j'osai lui dire...
(Gaiement.)
Tra la, tra la,
Ne me parlez pas de cela.

AMÉLIE, à part.

Et moi qui l'accusais ! Mais c'est un modèle de fidélité conjugale.

ALFRED.

Et vous-même, vous êtes bien jolie ! je n'ai jamais rencontré rien de plus attrayant ! eh bien ! vous tenteriez en vain de me séduire.

AMÉLIE, de même.

J'ai bien envie d'essayer. (Tendrement.) Alfred, si j'avais été abusée ; si, vous retrouvant fidèle, mon cœur vous pardonnait...

ALFRED, faisant un mouvement qu'il réprime.

Non ! je ne puis vous écouter.

AMÉLIE, à part.

Mon Dieu ! il va m'être trop fidèle à présent !... (Haut.) Et si j'étais cette Amélie que vous regrettez.

ALFRED, avec feu.

Amélie, dites-vous? Êtes-vous bien sûre que ce soit elle?

AMÉLIE.

Je vous jure que c'est moi.

ALFRED.

Écoutez ; n'espérez pas m'abuser ; je le saurai bien. Amélie, d'abord, ne m'aurait pas dit : *vous*.

AMÉLIE.

Eh bien ! Alfred, je te le jure !

ALFRED.

Amélie me donnait un nom plus doux.

AMÉLIE.

Eh bien ! mon ami, mon Alfred ! (A part.) Il faut bien faire tout ce qu'il veut.

ALFRED.

AIR : Quand toi s'en va de la case. (Paul et Virginie.)

Premier couplet.

Amélie, hélas ! moins fière,
Regardait plus tendrement.

AMÉLIE.

Ai-je donc l'air si sévère ?
(A part.)
Je crains qu'à chaque moment
Il ne se mette en colère.

ALFRED, la regardant.

Oui, c'est son regard charmant,
Je m'en souviens à présent.
Mais je me souviens qu'Amélie,
Loin, hélas ! de me résister,
M'abandonnait sa main jolie...

(Il lui baise la main.)

AMÉLIE.

Il ne faut pas l'irriter. (*Bis.*)

Deuxième couplet.

ALFRED.

Oui, ce moment me rappelle
Des souvenirs bien plus doux !

(Il la serre dans ses bras.)

AMÉLIE, émue.

Quelle contrainte cruelle !
Mais, Alfred, y pensez-vous ?

ALFRED.

S'il est vrai que ce soit elle,
Ne suis-je plus son époux ?

AMÉLIE.

Mais, au fait, c'est mon époux.

ALFRED, vivement.

Non, non, jamais mon Amélie
Si longtemps n'eût pu résister

A son amant qui la supplie.

(Il l'embrasse.)

AMÉLIE.

Il ne faut pas l'irriter. (*Bis.*)

(Alfred tombe à ses genoux.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES ; LE BARON, CRESCENDO, TOMY, dans le fond.

AMÉLIE.

Mon oncle ! n'approchez pas ! il n'y a que moi...

ALFRED, se relevant.

Venez, venez, mon cher oncle.

AIR : du Pot de fleurs.

Non, vous n'avez plus rien à craindre ;
(Montrant Amélie.)
Son cœur n'étant plus courroucé,
A mon tour je cesse de feindre ;
Allez, mon accès est passé.
Sur ma parole qu'on se fonde;
A ce baiser je dois ma guérison,
Et ce qui me rend la raison
La ferait perdre à tout le monde.

AMÉLIE.

Comment, monsieur !

ALFRED.

C'était le seul moyen de te fléchir. M'en veux-tu d'avoir perdu la tête ?

LE BARON.

Bah ! est-ce qu'une femme ne pardonne pas toujours les folies qu'on fait pour elle ? Mais ce que je ne te pardonne pas, ce sont mes plates-bandes et mes cloches de melons...

CRESCENDO.

Ah çà, messieurs, puisque vous avez tous recouvré la raison, si vous entendiez mon air?

LE BARON.

Après dîner.

CRESCENDO.

Au moins un petit allegro.

VAUDEVILLE.

AIR de M. Mélesville.

CRESCENDO.

Enfin donc un ciel plus doux
Pour vous succède aux orages ;
Plus de courses, de voyages,
Ah ! restez toujours chez vous !

TOUS.

Enfin donc un ciel plus doux, etc.

LE BARON.

De vos voisins, chaque jour,
Français, votre humeur légère
Vous fait prendre tour à tour
Le costume et la manière.
Chaque pays a ses goûts :
Pourquoi renoncer au nôtre ?
La France en vaut bien un autre !
Ah ! restez toujours chez vous.

TOUS.

Chaque pays a ses goûts, etc.

TOMY.

Ne courons point le pays ;
Car souvent plus d'un orage
Nous menace hors du logis.
Et quand, dans votre ménage,
On vous dira, tendre époux,
Que l'air vous est nécessaire,
Croyez votre ménagère,
Mais restez toujours chez vous.

TOUS.

Si l'on vous dit, tendre époux, etc.

ALFRED.

Étrangers, qu'un sort jaloux
Tient loin de votre retraite,
Bientôt enfin puissiez-vous...
(Ah ! mon cœur vous le souhaite !)
Goûter le bonheur si doux
De retrouver votre amie;
Rentrez dans votre patrie,
Et restez toujours chez vous *.

TOUS.

Goûtez le bonheur si doux, etc.

CRESCENDO.

Dans un somptueux hôtel,
Lorsque l'appétit me gagne,
A cinq heures j'entre... ô ciel !
Monsieur est à la campagne.
Vous, dont les mets sont si doux,
Dont on vante la cuisine,
Vous enfin chez qui l'on dîne,
Ah ! restez toujours chez vous !

TOUS.

Vous, dont les mets sont si doux, etc

AMÉLIE, au public.

Deux époux, que met d'accord
Une double extravagance,
Pour être heureux ont encor
Besoin de votre indulgence.
Messieurs, tournant contre nous
Le refrain qu'on vous adresse,

* Ce couplet fut chanté en 1818, lorsque la France était encore occupée par les armées étrangères.

Quand on donnera la pièce,
N'allez pas rester chez vous.

TOUS.

Messieurs, tournant contre nous, etc.



LES VÉLOCIPÈDES

OU

LA POSTE AUX CHEVAUX

A-PROPOS-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. H. DUPIN ET VARNER.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — 2 Mai 1818.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JOBINEAU, maître de poste	MM. Lepeintre.
CLIC-CLAC, postillon	Vernet.
FIACRENBERG, mécanicien allemand. .	Blondin.
DALBICRAC	Cazot.
SCAPIN.	Bosquier-Gavaudan.
GLAPISSEMBERG } Chanteurs allemands	Tiercelin.
FAUSSENDORFF } Chanteurs allemands	Lefebvre.
M. GROTESQUE	Léonard.
THÉRÈSE, fille de Jobineau	Mmes Aldegonde.
Mlle TROIS ÉTOILES.	Chalbos.

Deux autres Chanteurs allemands. — Villageois et Villageoises.

Dans un petit village près de Paris.



LES VÉLOCIPÈDES

OU

LA POSTE AUX CHEVAUX

La place du village. — A droite, une auberge, sur les murs de laquelle est collée une affiche; au second plan, l'entrée de la poste aux chevaux. Dans le fond, une diligence.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOBINEAU, THÉRÈSE, VILLAGEOIS, **lisant une affiche.**

LES VILLAGEOIS.

AIR : Ah! le bel oiseau, maman

Nous allons, donc voir ici,
Les Draisiennes
Parisiennes !
Oui, nous alions, Dieu merci,
Mes amis, les voir ici.

UN VILLAGEOIS.

Le ressort en est pliant
Et la peinture en est riche ;
Ça doit aller comm' le vent,
Car je l'ons lu sur l'affiche.



LES VILLAGEOIS.

Nous allons donc voir ici, etc.

UN AUTRE VILLAGEOIS.

Grâce à c't' invention-là
Tout va changer de figure :
Ah! comme tout marchera
Quand chacun aura voiture!

LES VILLAGEOIS.

Nous allons donc voir ici, etc.

JOBINEAU.

Oui, messieurs! c'est aujourd'hui la grande expérience; c'est pour deux heures un quart.

LES VILLAGEOIS.

Quoi! nous allons voir ici, etc.

(Les villageois sortent.)

SCÈNE II.

JOBINEAU, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Je croyais, mon papa, qu'on les essayait aujourd'hui au Luxembourg.

JOBINEAU.

Qu'est-ce que ça fait? mon auberge n'est qu'à deux lieues de Paris... Ainsi, en huit minutes les fameuses Draisiennes peuvent être ici, pourvu qu'il fasse beau, qu'il n'y ait pas d'ornières et qu'on passe les montagnes.

THÉRÈSE.

Et puis, le temps de laisser souffler les chevaux.

JOBINEAU.

Que tu es donc dure d'intelligence! puisqu'il n'y en a pas.

AIR : Tenez, moi je suis un bon homme. (*Ida.*)

Va, cette voiture étrangère

Est d'un mérite sans égal ;
Il suffit du propriétaire
Et pour cocher et pour cheval.
Si quelque obstacle vous accroche,
On descend et, sans embarras,
On met les rênes dans sa poche
Et la voiture sous son bras !

Aussi, vois l'inventeur, M. de Fiacrenberg, ce mécanicien allemand que j'ai l'honneur de loger gratis dans mon auberge... Il avoue qu'il n'a jamais fait plus d'exercice que depuis qu'il a voiture... Sans compter qu'il va être fait un rapport à la faculté de médecine, et qu'on va ordonner les Draisiennes comme les montagnes russes... pour la santé ; aussi, quand tu seras madame Fiacrenberg, comme tu vas te porter !

THÉRÈSE.

Moi, je ne veux pas devenir Allemande.

AIR : Gniag, gniag, gniag. (*Arnill.*)

Oui, oui, je l'ai promis,
Toujours la France
Aura la préférence ;
Oui, oui, je l'ai promis,
Cela du moins ne sort pas du pays.

Vivent les amants
Tendres et galants,
Vivent les maris
Qui sont de Paris !
Mais pour ceux de Vienne,
Ah ! qu'il nous en vienne ;
Tant qu'il en viendra,
On leur redira :

Oui, oui, je l'ai promis, etc.

JOBINEAU.

Tout cela pour M. Clic-Clac, un postillon... un beau parti !

THÉRÈSE.

Il fera son chemin... un homme au-dessus de son état, qui a fait ses études au lycée de Pontoise et qui a été à Paris cocher d'un grand seigneur.

JOBINEAU.

Oui! un postillon bel-esprit, qui fait des phrases et qui à peine sait mener une voiture, tandis que l'autre en fait qui roulent toutes seules... il me semble que pour un maître de poste, il n'y a pas à hésiter.

(On entend le bruit d'un fouet.)

CLIC-CLAC, dans la coulisse.

Holà! hé! la poste!... la maison! .. une berline .. trois chevaux... et les harnais.

THÉRÈSE.

C'est Clic-Clac qui nous amène des voyageurs!...

JOBINEAU, à la cantonade.

Holà! Petitjean, trois chevaux!

SCÈNE III.

LES MÊMES; CLIC-CLAC, en postillon, faisant claquer son fouet.

CLIC-CLAC.

AIR de La Boulangère.

Premier couplet.

Dans mon état combien j'ai vu
De gens courir la poste!
Jusqu'à ce tendron ingénu
Chez qui l'honneur se poste;
Vient un mylord, et sa vertu
Avec lui prend la poste
Impromptu,
Avec lui prend la poste...

Deuxième couplet.

Voyez cet opposant hautain
Qui ne veut d'aucun poste !
Un ministre, d'un air bénin,
En le flattant l'accoste,
Et devant un emploi lointain
Sa fierté prend la poste
Soudain,
Sa fierté prend la poste !...

JOBINEAU.

Te voilà bien gai !

CLIC-CLAC.

C'est que j'ai de bonnes nouvelles... ça regarde Thérèse, et vous aussi, père Jobineau.

JOBINEAU.

Eh! qu'est-ce que tu tiens donc là?

CLIC-CLAC.

C'est une trouvaille que j'ai faite, j'ai ramassé ce portefeuille sur la grande route...

JOBINEAU.

Voyons, mon garçon...

CLIC-CLAC.

Un instant! ça ne nous appartient pas!

JOBINEAU.

Raison de plus ! ça peut nous aider à trouver le propriétaire !

(Il ouvre le portefeuille)

THÉRÈSE.

Ah! mon Dieu ! que de papiers !

CLIC-CLAC, prenant un papier.

Une lettre à moitié déchirée !...

AIR du vaudeville du *L'Avare et son Ami.*

(Lisant.)

« Oui, cruelle, je vous adore...

« Désespoir... et mon dernier jour.
« S'il me faut soupirer encore... »

JOBINEAU.

Ah ! c'est quelque lettre d'amour !

CLIC-CLAC.

« Votre cruauté qui s'exerce...
« Hélas... fléchir votre rigueur...
« Ci-joint un billet au porteur... »

JOBINEAU.

C'est quelque lettre de commerce.

C'est un négociant qui aura perdu cela.

CLIC-CLAC.

Peut-être bien... Attendez donc... voici une lettre avec de l'imprimé : (Lisant.) « *Le caissier des Français à M. Déclamant, recruteur !* »

JOBINEAU.

Le caissier... c'est quelque financier.

CLIC-CLAC.

Eh non !... je vous dis le caissier des Français ! (Lisant.) « A M. Déclamant, recruteur. Au secours, au secours, mon « ami, tous nos grands sujets se retirent...

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages. (*Le Jaloux malgré lui.*)

« Notre théâtre est en déroute !
« *Clitandre* nous quitte à jamais,
« *Manlius* est toujours en route,
« *Clytemnestre* a fait ses paquets !
« Notre troupe, s'il faut le dire,
« A ma caisse ressemble bien,
« Car tous les jours on en retire
« Et jamais il n'y rentre rien ! »

JOBINEAU.

Comprends-tu cela ?

CLIC-CLAC.

Pas trop... mais voyons toujours.

JOBINEAU, prenant une autre lettre.

Voilà peut-être qui va nous expliquer... (Lisant.) « Ne serait-il « pas possible, mon cher ami, d'avoir une seconde repré- « sentation à mon bénéfice ? vous savez que la première ne « m'a rapporté que trente mille francs, et c'est bien peu « quand on exerce, comme moi, les beaux-arts et la bien- « faisance!... » Qu'est-ce que ça, une représentation à bénéfice ?

CLIC-CLAC.

Ah! ça, je le sais! parce que j'y ai été!... c'est un spectacle où l'on paye double.

JOBINEAU.

J'entends!... parce qu'on s'y amuse deux fois plus!

CLIC-CLAC.

Au contraire!... et Dieu sait cependant comme il en pleut de ces représentations-là!

AIR : Va, d'une science inutile.

C'est un impôt qui sur nous pèse,
Et l'on annonce sans délai
Qu'en juillet on en verra seize
Et dix-huit dans le mois de mai!
Le parterre y perd sa fortune
Et, pour suffire à ce trafic,
On dit qu'on en va donner une
Au bénéfice du public.

(Prenant le portefeuille.)

Ma foi, j'en ai assez vu! faites afficher : « Portefeuille perdu!... » le réclamera qui voudra!... J'ai là quelque chose de plus intéressant!...

JOBINEAU.

Qu'est-ce que c'est donc?

CLIC-CLAC.

Un cadeau que m'a fait mon ancien maître, ce petit bourgeois dont j'ai été cocher, et que j'ai si bien mené qu'il est

maintenant grand seigneur !... Il m'a donné mille écus pour me marier, et je viens les offrir à ma petite Thérèse !...

JOBINEAU.

Eh bien, mon garçon, tu arrives trop tard...

CLIC CLAC.

Que voulez-vous dire ?

JOBINEAU.

Que nous avons ici un mécanicien distingué qui demain sera mon gendre !

CLIC-CLAC.

Laissez donc ! est-ce qu'il vous faut un mécanicien pour faire aller la poste ?

JOBINEAU.

Oui, monsieur, un Allemand.

CLIC-CLAC.

Eh bien, ça ira vite...

JOBINEAU.

Plus que vous ! Apprenez que, par son industrie, les voyageurs courront la poste sans chevaux... Songe donc, des berlines qui marcheront toutes seules !

CLIC-CLAC.

Oui, croyez ça !

AIR de La Meunière.

Premier couplet.

On voit chez nous chaque matin
Naître un nouveau système ;
Ils sont tous, le fait est certain,
La simplicité même...
Réchauds sans feu, mèches sans fin,
Voitures sans chevaux ni train !
Tout ça va d' soi-même,
Avec un coup d' main.

Deuxième couplet.

A l'Institut, ce fier savant

Qu'on nomme quarantième,
Qui dit n'avoir mis en avant
Que son mérite extrême;
Bon époux qui fait son chemin,
Drame qui vit jusqu'à la fin :
Tout ça va d' soi-même
Avec un coup d' main.

Enfin, se peut-il, père Jobineau, que vous ne vous lassiez pas d'être attrapé?... Avez-vous donné dans les voitures à vapeur qui devaient courir la poste par la force du charbon!... et dans les berlines en ballon qui devaient se diriger à volonté! hein!.. quelle dégaîne ça vous avait!...

JOBINEAU.

C'est bien différent... tout ça c'était des projets en l'air!... tandis que cette invention-là, c'est réel... c'est solide...

CLIC-CLAC.

Oui, si on veut...

JOBINEAU.

Et la seule chose qui m'embarrasse, c'est que ça va faire tomber les chevaux... et que j'en ai dans mon écurie une vingtaine qui vont me rester sur les bras!

CLIC-CLAC.

Comment? vous croyez!...

JOBINEAU.

Eh! sans doute! dès qu'on peut faire ses affaires soi-même... il est inutile d'aller s'adresser à un animal essentiellement coûteux!...

CLIC-CLAC.

Eh bien, père Jobineau, qu'à cela ne tienne! je vous en débarrasse, de la main à la main! je prends votre poste pour mille écus.

JOBINEAU.

Ça ne serait pas cher!

CLIC-CLAC.

Ça l'est peut-être beaucoup trop, mais c'est à prendre ou à laisser.

JOBINEAU.

AIR du vaudeville de Gilles en deuil.

Quoique la somme soit légère,
Il est prudent de l'accepter,
Pour moi c'est une bonne affaire,
De conclure il faut se hâter.

CLIC-CLAC.

Quand les Draisiennes vont paraître,
Ah! vous n'en serez pas fâché!
Vous y perdez moitié peut-être,
Mais c'est un excellent marché!

JOBINEAU.

A moi les mille écus!

CLIC-CLAC.

A moi les chevaux!

JOBINEAU.

Voilà la clef de leur appartement.

Ensemble.

CLIC-CLAC.

Ah! c'est une excellente affaire!
Dans l'instant, comme je rirai;
Enfin je tiens notre beau-père
Et notre hymen est assuré.

JOBINEAU.

Oui! c'est une excellente affaire,
Bientôt je m'en applaudirai,
Et grâce à ce marché prospère
Tout va réussir à mon gré.

(On entend encore le fouet d'un postillon.)

JOBINEAU.

Eh! mon Dieu!... c'est un monsieur et une dame qui descendent d'une chaise... (A Thérèse.) Cours vite, dire à

M. de Fiacrenberg de hâter son expérience... et d'accélérer ses Draisiennes...

THÉRÈSE.

Oui, mon père... j'y vais ! Adieu, monsieur Clic-Clac.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté Thérèse ; DALBICRAC, Mlle TROIS ÉTOILES.

DALBICRAC.

Allons, sandis ! dépêchons !... l'on est ici d'une lenture à changer les chévos...

JOBINEAU.

Monsieur, il n'y en a pas pour le moment !

DALBICRAC.

Là ! pas de chévos ! je né croyais pas que lé route fût si passagère.

CLIC-CLAC.

Dame ! c'est celle qui mène à Charenton, et par moment il y a de la presse... mais si monsieur veut attendre...

DALBICRAC.

Attendre ! sandis ! Fous ne sabez pas ce qué je perds !.. On aura commencé sans moi... un procès superbe !...

JOBINEAU.

Comment ! monsieur a un procès ?

DALBICRAC.

Moi ? du tout.

CLIC-CLAC.

Monsieur s'intéresse peut-être à l'une des deux parties ?

DALBICRAC.

Je n'en connais aucune, et il m'est fort indifférent que l'une ou l'autre gagne, pourvu que l'on parle...

CLIC-CLAC.

Ah! monsieur est avocat?

DALBICRAC.

Vous n'y êtes pas, mon cher.

AIR de La Légère.

Sténographe,
Je paraphe
Jusqu'au moindre paragraphe;
Sténographe,
Je paraphe
Tous les discours
De nos jours.

Sur son débit impromptu
L'orateur en vain se fie;
Grâce à la sténographie
Tout s'écrit, rien n'est perdu;
Nulle bêtise n'échappe
Donc à la célébrité;
Dès qu'elle part, je la happe
Comme ma propriété.

Sténographe, etc.

On nous avait fait espérer une affaire magnifique... une veuve de deux maris vivants et qui en épouse un troisième.

JOBINEAU.

Ça s'est vu quelquefois.

DALBICRAC.

Jamais! On ne connaît encore que *La femme à deux maris*... ainsi jugez, un tiers en sus!... quel bruit ça va faire!... aussi, je suis monté en voiture pour arriver en même temps que la justice.

CLIC-CLAC.

Il n'était pas besoin de prendre la poste pour cela.

DALBICRAC.

Ce maudit retard me fera manquer la première séance...

jé serai obligé de l'inventer pour en rendre un compte fidèle; et tout cela occasionne des frais d'imagination qui, joints aux frais de poste, diminuent considérablement lé bénéfice d'une spéculation.

JOBINEAU.

Comment! il y a un bénéfice à retirer de là?

DALBICRAC.

Eh! d'où sortez-vous donc? on spécule sur tout, à présent...même sur les procès. Un procès qui va bien, j'entends qui s'embrouille un peu, est une mine d'or pour tout lé monde... excepté pour les plaideurs. Tenez, par exemple, celui dont je vous parlais tout à l'heure...

AIR : Sans mentir. (Les Habitants des Landes.)

Sur ce procès que l'on cite
Je fais un article ou deux;
L'article fournit ensuite
Un mémoire curieux;
Du mémoire on fait deux drames,
Des drames un pot-pourri,
Et puis, quelques bonnes âmes
En tirant encor parti,
Le voici, le voici
Aux chevaux de Franconi.

CLIC-CLAC.

Les chevaux! ça redevient de notre compétence. Mais quelle est cette dame qui vous accompagne et qui ne dit rien?

DALBICRAC.

C'est encore une spéculation. Imaginez-vous que c'est une jeune demoiselle qui a été enlevée six fois de suite.

JOBINEAU.

Six fois de suite!...

Mlle TROIS ÉTOILES, levant son voile.

Tout autant!... et cependant personne n'en a encore rien

su ; heureusement je me suis adressée à M. Dalbicrac, et il doit faire un mémoire qui va l'apprendre à tout Paris.

CLIC-CLAC.

C'est un grand service qu'il vous rendra.

DALBICRAC.

Comment donc ? cette brochure-là va faire fureur.

Mlle TROIS ÉTOILES.

Sans compter que, selon l'usage, je place en tête de l'ouvrage mon portrait... ainsi que ceux de mes six ravisseurs, de mon père nourricier, de mon frère de lait et de mon défenseur.

JOBINEAU.

Quoi ! vous voulez ?...

DALBICRAC.

C'est de rigueur... grâce à la lithographie, cela coûte si peu !

AIR : Voulant par ses œuvres complètes. (Voltaire chez Ninon.)

Depuis l'auteur d'une brochure
Jusqu'aux avocats, aux plaideurs,
Chacun veut montrer sa figure
A l'œil avide des lecteurs.
Leurs portraits au front du volume
Les font connaître...

CLIC-CLAC.

C'est heureux :
Le crayon fait ainsi pour eux
Ce que n'aurait pas fait leur plume.

Et lequel des ravisseurs attaquez-vous en justice ?

Mlle TROIS ÉTOILES.

Tous solidairement et par corps... qu'ils s'arrangent entre eux... pour m'en faire un.

CLIC-CLAC.

C'est trop juste.

Mlle TROIS ÉTOILES.

J'avais d'abord envie de ne point présenter de défense écrite et de faire seulement parler mes charmes.

CLIC-CLAC.

Prenez garde, il y a des avocats auxquels il ne faut pas se fier.

Mlle TROIS ÉTOILES.

C'est ce que m'a dit le mien ; et je me suis déterminée à faire paraître mes aventures... je sais à quoi je m'expose.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

Loin de plaindre un tel attentat,
Souvent plus d'un railleur nous vexe,
Et je sais qu'un pareil éclat
Peut nuire à l'honneur du beau sexe.
Mais on a dupé plus d'un sot,
Rendu les badauds tributaires ;
La victime y trouve une dot
Et l'avocat ses honoraires.

(On entend le bruit d'un fouet.)

JOBINEAU.

Encore des voyageurs qui arrivent ! (A part.) Il semble qu'ils se soient donné le mot depuis que je n'ai plus de chevaux. (Haut.) Si mademoiselle et monsieur veulent entrer dans l'auberge pour prendre quelque chose...

Mlle TROIS ÉTOILES.

Volontiers ! car je suis d'une faiblesse...

DALBICRAC.

Et moi j'ai en tête un petit préambule que jé vais coucher sur le papier.

(Dalbicrac et Mlle Trois Étoiles entrent dans l'auberge.)

SCÈNE V.

JOBINEAU, CLIC-CLAC, SCAPIN.

SCAPIN.

AIR : G' n'y a que Paris. (Les Poëtes sans souci.)

Vous qu'obsède un juif inhumain,
Vous que retient un oncle avide,
Vous dont le cœur est toujours plein
Et dont la bourse est toujours vide,
Confiez-moi votre destin,
Je suis Scapin.
Je change du soir au matin,
Fourbe, hypocrite ou bon apôtre,
Je prends toujours de chaque main,
Je sers l'un, et puis je sers l'autre.

JOBINEAU.

Seigneur qu'êtes-vous donc, enfin?

SCAPIN.

Je suis Scapin.

Allons, dépêchons ! des chevaux !

CLIC-CLAC.

Quel est cet original ?

SCAPIN.

Je ne suis pas une nouveauté ; mais en fait de valets, les vieux serviteurs en valent bien d'autres. Vous voyez en moi le fils d'un illustre père : je suis le Scapin de Regnard et j'appartiens à madame *La Sérénade.*

JOBINEAU.

Et d'où diable venez-vous ?

SCAPIN.

Vous me le demandez? Je viens du fond de la province... j'y étais relégué depuis longtemps, car notre grand-père

Regnard ne se donne plus que là. Nous passions quelquefois, à la faveur des *Macchabées* et du *Coffre de fer*... lorsque, ces jours derniers, on m'appelle à Paris. En route, Scapin! Ce sont deux aimables dames qui m'attendent : vous voyez que je ne puis pas trop me presser.

JOBINEAU.

Dans un instant, l'on va vous conduire... c'est qu'il n'y a pas de chevaux.

SCAPIN.

Là! encore un accroc!... j'aurai eu assez de mal pour arriver.

CLIC-CLAC.

A quel hôtel faudra-t-il vous descendre? Sans doute à celui des Français?

SCAPIN.

Au contraire, à Feydeau.

CLIC-CLAC.

Que diable allez-vous y faire?

SCAPIN.

Je suis propre à tout.

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Je joûrai les jeunes premiers.

CLIC-CLAC.

D'amoureux ce théâtre abonde.

SCAPIN.

Les comiques, les financiers...

CLIC-CLAC.

Ils sont joués par tout le monde.

SCAPIN.

Les pères nobles et les rois...

CLIC-CLAC.

Plus d'un chez eux les représente.

SCAPIN.

Je remplirai tous les emplois.

CLIC-CLAC.

C'est la seule place vacante.

SCAPIN.

D ailleurs, j'apporte avec moi un trésor.

CLIC-CLAC.

Un trésor?

SCAPIN, *prenant un ton tragique.*

« Je puis parler sans fard; nous sommes seuls, écoute :
« Je suis fin et rusé; tout Scapin l'est sans doute,
« Mais jamais directeur, auteur, comédien
« Ne conçut un projet aussi grand que le mien. »

J'ai trouvé le moyen de faire des opéras-comiques qui réussissent toujours.

CLIC-CLAC.

Diable! Il fallait donc arriver quelques jours plus tôt.

SCAPIN.

Voici la recette... ça peut servir dans l'occasion.

AIR nouveau.

Pour avoir une intrigue
Choisissez au hasard
Dans Regnard;
Que, pour moins de fatigue,
Les couplets
Soient tout faits;
Prenez par-ci, pillez par-là :
Et voilà,
Oui, voilà
Comme on fait un opéra.

Au milieu du parterre,
Glissez quelques stentors
Gros et forts;
Puis mainte voix plus claire
Qui, quand il le faudra,

Se pâmera :
Bravo! brava!
Et voilà,
Oui, voilà
Comme on pousse un opéra.

Et c'est justement ainsi que j'espère arriver, grâce à mes deux marraines.

CLIC-CLAC.

Comment, vos deux marraines?

SCAPIN.

Ce n'est pas leur coup d'essai... j'ai là le recueil de leurs œuvres : *Les Deux Jaloux* de Dufresny, *La Sérénade* de Regnard et, sous presse, *Les Femmes savantes* de Molière ; je vous l'ai dit, la recette est infaillible.

AIR : Dans la chambre où naquit Molière.

Avec Regnard, avec deux dames,
On brave tout fâcheux hasard.

CLIC-CLAC.

Et si quelques méchantes âmes
S'opposaient aux progrès de l'art?

SCAPIN.

A ceux qui siffleraient ces dames,
Je dis : Peut-on siffler Regnard?
A ceux qui siffleraient Regnard :
Messieurs, peut-on siffler des dames?

CLIC-CLAC.

Ah çà! monsieur, et votre musique, vous ne m'en avez pas encore parlé.

SCAPIN.

Je voulais d'abord m'adresser à un des plus chers favoris d'Euterpe... mais, hélas! les chants avaient cessé...

AIR : L'amour, l'estime et l'amitié. (*Léonce.*)

Celui qui chanta les amours,
Les galants exploits de Joconde,
A quitté la scène féconde

Où ses accents vivront toujours.
La lyre en main, vers l'autre plage
Tandis qu'il prenait son essor,
Tous les dieux du sombre rivage
Venaient, dit-on, sur son passage,
Et croyaient que chez eux encor
Orphée avait fait un voyage.

Cependant, il me fallait de la musique; et une bonne musique... ça ne se trouve pas comme ça !

CLIC-CLAC.

Mais ça se rencontre quelquefois.

SCAPIN.

Justement. J'avais par bonheur un fonds de vieilles partitions, d'airs italiens, allemands ou espagnols : je prends, je pille, je taille, je rogne, et, grâce à mon industrie, je me trouve à la tête d'un superbe sextuor, d'un trio, d'un boléro et d'une ouverture presque neuve...

CLIC-CLAC.

Ma foi, malgré de tels soutiens, je doute encore du succès.

SCAPIN.

Pourquoi?... parce que je me donne des airs qui ne m'appartiennent pas ! Est-ce que cela a jamais empêché de faire fortune?... Allons, monsieur le maître de poste, dépêchons, si cela est possible.

JOBINEAU.

Mon Dieu, monsieur, dans l'instant vous allez être servi... Qu'est-ce que j'entends là ? encore des voyageurs, quatre à la fois !

SCAPIN.

Ah! mon Dieu, quelle physionomie tudesque !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES; LES QUATRE CHANTEURS ALLEMANDS.

AIR : Si j'avais un amant. (Le Faucon.

GLAPISSEMBERG.

Nous qu'on apprécia...

LES TROIS AUTRES.

Ya !

GLAPISSEMBERG.

Gais comme alleluia...

LES TROIS AUTRES.

Ya !

GLAPISSEMBERG.

Nous chanteurs d'Allemagne,
Que la gloire accompagne,
Nous sommes à quia.

LES TROIS AUTRES.

Ya !

GLAPISSEMBERG.

Je suis, foyez-fous,
Chargé pour tous
De la harangue,
Car moi seulement
Sais proprement
Parler la langue...

Nous qu'on apprécia, etc.

GLAPISSEMBERG.

Afant de continuer la foyache... nous fouloir rafraîgir la gosier qui être touchours crantement altéré.

CLIC-CLAC.

Je crois bien, quatre musiciens allemands !

SCAPIN, à part.

Quelle rencontre ! ce sont justement ces Allemands à qui j'ai pris deux des plus beaux morceaux de ma partition... s'ils me reconnaissaient !

(Il se met un emplâtre sur un œil comme dans *La Sérénade*.)

JOBINEAU.

Ces messieurs n'ont qu'à parler... nous avons d'excellent poisson... du turbot...

GLAPISSEMBERG, aux trois autres.

De tire-botte... fouloir fous ?

LES TROIS AUTRES.

Ya !

GLAPISSEMBERG.

Donner le tire-botte et ensuite vous accommoderez un chival !

SCAPIN.

Comment ! un cheval pour votre dîner ?

GLAPISSEMBERG.

Non ! pour la voyache...

SCAPIN.

Comment ? tous quatre sur un cheval ; vous aurez l'air des quatre fils Aymon.

GLAPISSEMBERG.

Ya ! bartir... touchours tous les quatre ensemble...

FAUSSENDORFF.

Pour le agord barfait.

GLAPISSEMBERG.

Taisez-vous !

SCAPIN.

Mais au moins, vos bagages ?

FAUSSENDORFF.

Ce n'être pas lourd !...

AIR . Si Pauline est dans l'indigence. (*Pauline*.)

On ne saurait être en voyache
Plus décaché que nous foilà,
Cet habit fait notre bagage
Pour notre orchestre...
(Montrant son gosier.)
Il être là.

GLAPISSEMBERG.

Taisez-vous !

Guant à l'archent que c'hai fait faire,
Guant aux brafos qu'on nous donna,
Un chival pourra, j'espère,
A lui seul porter tout cela!

CLIC-CLAC.

Parbleu! monsieur, je suis bien fâché de n'avoir pas été à Paris vous entendre.

GLAPISSEMBERG.

Nous chantions bourtant bartout!...

FAUSSENDORFF.

Nous ne temantons qu'à chanter!

GLAPISSEMBERG.

Che hafre dit dè taïzer fous...

FAUSSENDORFF.

Je taisai moi.

GLAPISSEMBERG.

Il être comme une petite Française pour la barole... Che hafre, pour être à la mode, annoncé treize fois de suite le dernier goncert !... et si fouloir fous un petit échantillon... afant le chival...

CLIC-CLAC.

Très-volontiers... mais je ne vois pas d'orchestre !

GLAPISSEMBERG.

Nous nous en bassons... Abrochez, Faussendorff.

FAUSSENDORFF.

Ya ! monsieur Glapissemberg !

CLIC-CLAC.

Qu'est-ce que vous lui mettez donc là à l'oreille ?

GLAPISSEMBERG.

Ce être le diapason...

CLIC-CLAC.

Ah! j'entends, pour chanter...

GLAPISSEMBERG.

Chuste !...

SCAPIN.

Diable ! écoutons... Si je pouvais leur prendre encore cet air-là !

QUATUOR sans accompagnement.

LES QUATRE ALLEMANDS.

AIR : J'ai du bon tabac dans ma tabatière.

Das ist gout, mein herr !
Schœn kartofle, wasser;
Das ist gout, mein herr!
Schœn kartofle, wasser ;
Mein liebe trock,
Krompire et rostock,
Wollen sie mir tairtoff
Und tarteif.

Das ist gout, mein herr, etc.

(Scapin, qui pendant tout ce morceau a témoigné son contentement, fait plusieurs gestes admiratifs. — Son emplâtre est tombé, et il le remet sur l'autre œil.)

SCAPIN.

Ah ! monsieur, quels accents !

GLAPISSEMBERG, le considérant avec étonnement.

Ce être surprenant! depuis que che hafre chanté, il me

semble que cet petite Française regardir moi d'un autre œil!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; DALBICRAC, Mlle TROIS ÉTOILES.

DALBICRAC.

Eh donc! maître Jovineau! ces éternels chévos... sont-ils arribés?

SCAPIN.

Qu'est-ce que c'est? apprenez que s'il y avait des chevaux... ils seraient pour moi!

GLAPISSEMBERG.

Tairteff!... ce être moi qui hafre retenu... j'ai temanté tout à l'heure un petit chival...

DALBICRAC.

Et moi, il m'en faut trois!... Eh donc, mon cher mossu, mettez-vous en quatre... ou sinon.

JOBINEAU.

Mais, messieurs, un instant... Dis donc, mon cher Clic-Clac...

CLIC-CLAC.

Ça ne me regarde pas, arrangez-vous.

TOUS.

Qu'est-ce qu'une poste comme celle-là!

JOBINEAU.

Ah! quel bonheur.. enfin M. de Fiacrenberg! Eh! arrivez donc, mon gendre!

SCÈNE VIII.

Les mêmes; FIACRENBERG, *accourant.*

FIACRENBERG.

Les voilà ! les voilà !... il y en aura pour tout le monde..

SCAPIN.

Des chevaux de poste ?

FIACRENBERG.

Eh non! bien mieux que cela! mes Draisiennes !... elles arrivent... j'en vais faire l'épreuve à l'instant... et si ces messieurs veulent y assister...

DALBICRAC.

Il mé semble, sandis ! que c'est encore du temps perdu.

JOBINEAU.

Oh ! vous le regagnerez bien ! ça vous emportera comme le vent, et sans effort.

FIACRENBERG.

Ça fait déjà un bruit à Paris... jusqu'aux cochers de fiacre qui font des réclamations, ils ont peur que je ne les passe.

SCAPIN.

Si ça pouvait me faire aller tout seul...

Mlle TROIS ÉTOILES.

Ça vous enlève donc bien vite?...

FIACRENBERG.

Ça dépend du conducteur !

AIR : Je ne veux pas vous regarder.

A-t-il vingt ans ?... dans son essor
C'est un éclair qui fend la nue !
A quarante, j'en suis d'accord,
La rapidité diminue!

SCAPIN.

A cinquante alors, je le sens,
Il faut enrayer, quoi qu'on dise,
Et mettre enfin à soixante ans
La voiture sous la remise.

FIACRENBERG.

Dame! quand on a roulé soixante ans! c'est bien honnête.

TOUS.

C'est juste!... allons voir les Draisiennes!

AIR : Verre en main. (*Une Journée chez Bancelin.*)

Courons tous
Sans plus attendre;
Au spectacle il faut se rendre.
Courons tous
Sans plus attendre,
Monsieur, guidez-nous!

FIACRENBERG.

Pour voir le succès
De cette expérience unique,
Dans la place publique
On ira par billets;
Vous pouvez m'en croire,
Je vise à la gloire :
Chacun ne paîra
Qu'un franc pour voir cela!

JOBINEAU.

C'est une course de cabriolet!...

TOUS.

Courons tous, etc.

(Ils sortent tous, excepté Clic-Clac.)

SCÈNE IX.

CLIC-CLAC, *seul.*

Oui! oui, courez, je tiens la poste sous clef, et il vaut mieux tenir que courir... Eh mais, qu'est-ce que j'aperçois là? Un petit monsieur... (*Lui parlant à la cantonade.*) Par ici, monsieur, faites le tour!... Les équipages de ces messieurs l'empêchent de passer... Eh bien, qu'est-ce qu'il fait donc? Il prend son élan... Ah! mon Dieu!

SCÈNE X.

CLIC-CLAC, M. GROTESQUE, *tombant au milieu du théâtre.*

M. GROTESQUE.

Pouf!...

CLIC-CLAC.

Comment! vous avez sauté par-dessus cette diligence?...

M. GROTESQUE.

Eh youp... partez de là! (*Il remonte le théâtre comme le Grotesque aérien.*) Dites-moi, monsieur, combien peut-il y avoir d'ici à Paris?

CLIC-CLAC.

Mais environ deux lieues par la grande route.

M. GROTESQUE.

Et à vol d'oiseau?

CLIC-CLAC.

Ma foi, nous autres, nous ne connaissons pas ce chemin-là.

M. GROTESQUE.

Moi, je ne voyage jamais autrement.

CLIC-CLAC.

J'entends : monsieur est aéronaute.

M. GROTESQUE.

A peu près, je suis aérien... c'est un nouveau métier qui consiste à aller les pieds en l'air, la tête en bas, à vingt-cinq pieds de terre, état superbe et le seul peut-être où l'on ne rencontre pas de rivaux sur son chemin... Eh youp! partez de là...

CLIC-CLAC.

C'est pourtant un singulier état que vous avez pris là...

M. GROTESQUE.

Monsieur, c'est un événement fort heureux qui m'a lancé dans cette carrière... Je fus un jour jeté par une fenêtre... ça peut arriver à tout le monde... crac, la tête la première... Je ne perds pas de temps, je me retourne et je tombe sur les pieds! chacun de crier bravo! Je soutins que je l'avais fait exprès et je me trouvai un grand homme, par hasard.

CLIC-CLAC.

Monsieur, il y a bien des gens qui sont arrivés... et qui ne sont pas partis de si haut!...

M. GROTESQUE.

Je ne vous cache pas que c'est cette fenêtre-là qui m'a ouvert la porte de la célébrité.

AIR : Amis, dépouillons nos pommiers. (*Val de Vire.*)

Dès lors, je me mis à rouler,
Et chacun sur la terre
A pu me voir cabrioler
Ou pour Paul ou pour Pierre.
Moi je me suis dit :
Quel que soit l'esprit
Ou les talents qu'ils aient,
Agile sauteur
Et spéculateur
Sautent pour ceux qui paient.

Eh youp!... partez de là!...

CLIC-CLAC.

Et vous allez sans doute, de ce pas, débuter sur un plus brillant théâtre...

M. GROTESQUE.

J'avais d'abord envie de débuter à l'Opéra!

CLIC-CLAC.

Comment, à l'Opéra, ce séjour enchanteur de la musique et de la danse!

M. GROTESQUE.

On prétend qu'on n'y fait plus que des tours de force, et les miens en valent bien d'autres; mais j'ai appris qu'il y avait déjà un aérien : alors, ma foi, j'aime à être libre et je m'établis à Monthabor, où jamais personne n'a gêné la circulation. J'ai déjà envoyé devant moi mes bagages, mon physicien ordinaire et des tapis.

CLIC-CLAC.

Comment? votre physicien?

M. GROTESQUE.

Un homme extraordinaire, qui fait des choses étonnantes que tout le monde a vues.

CLIC-CLAC.

Oh! vous voulez dire un joueur de gobelets?

M. GROTESQUE.

Non, physicien... n'escamotez pas le mot : c'est ce que nous avons de mieux.

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

Fait-on partir une muscade,
Qu'on sache lire mal ou bien,
On s'intitule avec parade
Monsieur un tel... physicien.
Chacun s'en pique,
Et la physique
Court des salons à la place publique;
Tout s'ennoblit,

Tout s'agrandit,
Escamoteur est un nom trop petit ;
Jusqu'à ces gens d'adresse unique,
Exploitant la poche d'autrui,
Qui bientôt se diront aussi
Professeurs de physique.

CLIC-CLAC.

Je vous conseille de renoncer à votre physique ; vous pouvez vous en passer.

M. GROTESQUE.

Non pas, cela remplit l'affiche et les entr'actes. J'annonce mes gambades et mes sauts périlleux avec cette épigraphe : « Les sauts sont ici-bas pour nos menus plaisirs. » Voulez-vous pour commencer me faire donner huit ou dix chevaux...

CLIC-CLAC.

Mais il me semble que vous allez à pied...

M. GROTESQUE.

C'est pour ne pas perdre de temps... et m'exercer à les franchir... Eh youp !... (Le regardant.) C'est dommage que vous n'ayez pas quelques pieds de plus... je vous aurais essayé... Attendez, mettez-vous ce buffet sur la tête...

CLIC-CLAC.

Je vous suis obligé... A-t-on jamais vu une rage de sauter comme celle-là !...

M. GROTESQUE.

Eh bien ! voyons, dépêchons... qu'on mette en ligne tous les chevaux de la poste... En attendant... (Montrant le lustre et le paradis.) je m'en vais arriver là-haut en deux élans. Une fois arrivé, eh ! youp ! partez de là, je m'élance du paradis en faisant la cabriole... et, en passant par-dessus le lustre, je souffle la moitié des quinquets... Vous allez voir... place un peu.

CLIC-CLAC.

Par exemple, je suis curieux de voir celui-là !

(M. Grotesque remonte le théâtre, frappe deux fois dans ses mains et se dispose à prendre son élan. — On entend du bruit au dehors.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; SCAPIN, JOBINEAU, THÉRÈSE, DALBICRAC, Mlle TROIS ÉTOILES et LES QUATRE CHANTEURS ALLEMANDS.

TOUS, à Jobineau.

AIR : Ça n' dur'ra pas toujours.

Donnez-nous des chevaux. (4 *fois*.)

CLIC-CLAC.

Eh bien ! les Draisiennes ?... M. de Fiacrenberg ?...

DALBICRAC.

Nous sommes partis en même temps que lui.

CLIC-CLAC.

Eh bien ?

GLAPISSEMBERG.

Il n'être bas encore à la moitié de la blace buplique.

SCAPIN.

Et cependant tout le monde s'est mis à le pousser.

CLIC-CLAC.

Même air.

Quoi ! c't' épreuve inconnue ?...

JOBINEAU.

Ah ! j'en ai plein le dos !

SCAPIN.

Depuis que l'ai vue,
Je dis en quatre mots :
Donnez-nous des chevaux !

TOUS.

Donnez-nous des chevaux,
Donnez-nous des chevaux !

GLAPISSEMBERG.

Vous savez qu'il m'en faut un.

DALBICRAC.

Il m'en faut trois.

M. GROTESQUE.

Je les ai tous retenus.

DALBICRAC.

Et moi jé porte plainte et jé vous fais ôter la poste... puisque vous ne sabez pas la ténir?...

CLIC-CLAC.

Comme vous allez vite, monsieur le sténographe! un instant!... vous demandez tous des chevaux, vous en aurez!... Père Jobineau, je vous rends votre parole, et il ne tient qu'à vous de rentrer dans votre écurie... vous savez à quelles conditions!...

JOBINEAU.

Comment, mon garçon, tu me rendrais mes chevaux?... Je consens à tout, et suis trop heureux de me retrouver sur mes pieds!...

SCAPIN.

Tenez, voilà un monsieur qui n'est pas trop sur les siens!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES; FIACRENBERG, monté sur une Draisienne que tout le monde pousse, et entouré d'un nombreux cortége.

SCAPIN.

AIR : Il était une fillette.

Dès la première campagne
Le succès est bien prouvé!

CLIC-CLAC.

Est-ce ainsi qu'en Allemagne
On sait brûler le pavé?...

FIACRENBERG, que tout le monde pousse.

Eh aïe, et hue, et aïe et pousse,
V'là comme on arriv' sans secousse.

SCAPIN.

Ah ! quel bonheur pour les piétons,
Si dans Paris les phaétons,
Tous les wiskis et cœtora
N'allaient jamais que ce train-là!

FIACRENBERG, à ceux qui l'entourent.

Assez! assez!... que diable, j'irai bien tout seul... mais donnez-moi du temps!... (Descendant.) Aïe... je suis rompu! ce cheval-là est dur comme du bois!... Mais qu'est-ce que j'aperçois?

CLIC-CLAC.

Toute la jeunesse du village, qui pour vous faire honneur est aussi montée en Draisiennes!

FIACRENBERG.

Comment! à cheval sur des bâtons!

SCAPIN.

Dame! vous m'avouerez que c'est le même procédé simplifié et perfectionné.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Sans vos secours, monsieur, et sans votre aide,
A l'école nous connaissions
Déjà le vrai vélocipède
Lorsqu'à cheval ainsi nous galopions!
Tel croit marcher, dans le siècle où nous sommes,
Qui recule à pas de géants,
Et les projets de messieurs nos grands hommes

Sont bien souvent des jeux d'enfants.

TOUS.

Et les projets de messieurs nos grands hommes
Sont bien souvent des jeux d'enfants. (*Ter.*)



LA VOLIÈRE
DE FRÈRE PHILIPPE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. DELESTRE-POIRSON ET MÉLESVILLE.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — 15 Juin 1818.

5.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
RAMIREZ, gouverneur de Fernand	MM.	Melcourt.
PHILIPPE, cuisinier		Joly.
FERNAND, fils du duc d'Hermosa	Mmes	Perrin.
LA PRINCESSE ISABELLE		Rivière.
BLANCHE, cousine de Fernand		Clara.
ISAURE, amie de Blanche		Minette.
LÉONARDE, gouvernante de Blanche		Bodin.

Quatre Compagnes de Blanche. — Suite de la princesse.

Dans les montagnes des Algarves et d'Alemtejo.



LA VOLIÈRE DE FRÈRE PHILIPPE

La fin d'un enclos fermé par une haie. — Au fond, du côté gauche, une trouée dans la haie. A droite, sur le second plan, la sortie figurée dans la haie. Plus loin, un rocher élevé qui domine tout le théâtre. A gauche, et toujours au fond, une grande et riche volière, garnie d'oiseaux de toute espèce.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAMIREZ, PHILIPPE.

RAMIREZ.

Philippe!... Philippe!... Voyez s'il me répondra.

PHILIPPE, paraissant avec une oie grasse à la main.

Écoutez donc! on ne peut pas tout faire... j'étais à soigner le rôti.

RAMIREZ.

Ma mule est-elle prête?

PHILIPPE.

Je lui ai mis son plus riche harnais, j'ai brossé votre beau manteau, j'ai arrosé les fleurs de notre jeune maître, et

j'achève de plumer cette oie grasse que je destinais au dîner de Votre Seigneurie... Car, Dieu merci, je suis ici jardinier, écuyer, valet de chambre et cuisinier!...

RAMIREZ.

Eh bien! approche ici... j'ai une confidence à te faire.

PHILIPPE.

Là, me voilà confident à présent; encore une charge de plus!

RAMIREZ.

Je vais faire un voyage.

PHILIPPE.

Dieu soit loué! nous allons donc quitter ces éternelles montagnes où il n'y a, je crois, d'êtres vivants que nous et votre élève... Dans ce maudit pays des Algarves, un soleil, une chaleur, que le gibier y rôtirait en plein air!

RAMIREZ.

Écoute, Philippe, j'ai un emploi bien important à te confier : pendant mon absence, c'est toi que je charge de veiller sur mon élève...

PHILIPPE.

Comment, vous nous laissez tête à tête? Tenez, seigneur, je ne suis qu'un frère servant, un pauvre frère coupe-choux; mais on sent son talent et sa vocation... J'ai été élevé dans les cuisines du chapitre de Grenade, je m'y étais déjà fait une réputation par mes *olla podrida* et mes pommes *à la portugaise*... Je pouvais aspirer aux meilleures places, entrer chez quelque prince ou dans quelque confrérie, et au lieu de cela vous m'emmenez dans cette retraite, parce que vous ne détestez pas les bons morceaux... C'est trop juste... on peut être philosophe et gourmand... mais au lieu de recevoir des convives éclairés, depuis que j'y suis, nous n'avons vu paraître âme qui vive... Arrangez-vous, je ne veux pas rester plus longtemps dans cette solitude. Je suis décidé à jeter le froc aux orties... Moi, je perds en ces lieux mon beau talent.

AIR de Julie.

Le souvenir de tant de renommée
Me poursuit jusqu'en mon repos ;
Environné d'une noble fumée,
Je revoyais cette nuit mes fourneaux;
D'un air pensif, tenant une lardoire,
Et méditant quelque ragoût nouveau,
Ma main piquait un aloyau,
Et je rêvais encor la gloire.

RAMIREZ, *gravement.*

Philippe, nous ne pouvons quitter encore ces lieux.

PHILIPPE.

Et pour quelle raison?

RAMIREZ.

Le prince le veut, et depuis que j'existe, il ne m'est jamais venu dans l'idée qu'il fût possible de résister à la force de ces quatre mots : Le prince le veut.

PHILIPPE.

Eh bien! le prince a là une singulière volonté.

RAMIREZ.

Tu ne sais donc pas qu'autrefois il a été trahi par celle qu'il aimait, la princesse Isabelle, à laquelle il avait tout sacrifié. Alors, dans son désespoir, il m'a dit : « Ramirez, allez vivre au fond de mon duché, avec mon fils; laissez-lui ignorer absolument l'existence des femmes... » Je suis parti avec mon élève, il y a eu quatorze ans, le jour de la Saint-Ambroise, et j'attends les ordres de Son Altesse. Si elle me dit : « Ramirez, il y a assez longtemps que mon fils est exilé, il faut le ramener à ma cour, » je le ramènerai. Pourquoi? parce qu'il le voudra... Le prince le veut; voilà la base de toute ma conduite.

PHILIPPE.

Et tout ça pour une brouillerie d'amour! c'était bien la peine...

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

S'il faisait bien, il oublîrait, je pense,
Cette inconstante et perfide beauté.

RAMIREZ.

Je blâme ici la désobéissance,
Bien plus encor que l'infidélité.
Oui, je permets parfois qu'une autre belle
Change d'amant; mais dans un pareil nœud,
On doit toujours au prince être fidèle,
Car le prince le veut.

PHILIPPE.

C'est fort bien; mais, moi, je persiste à demander mon congé... je veux m'en aller... Philippe le veut.

RAMIREZ.

Tout à l'heure, Philippe, il ne tenait qu'à toi; mais, maintenant, tu ne peux plus; tu possèdes le secret de l'Etat.

PHILIPPE.

Et pourquoi me l'avez-vous dit? est-ce que je vous le demandais?

RAMIREZ.

Et tu sens bien alors que cette retraite vaut encore mieux que la tour de Lisbonne ou les prisons de l'inquisition.

PHILIPPE, *effrayé.*

Par saint Philippe, mon patron, où me suis-je fourré?... Et quelle fantaisie vous prend de partir aujourd'hui et de me laisser une responsabilité?...

RAMIREZ.

Un message secret m'ordonne de me rendre au prochain village... On doit, dit-on, m'y donner des instructions, j'ignore à quel propos; mais me voilà prêt à partir, et tu seras prévenu de mon retour par la cloche du *Val.* Ne manque pas, quand tu l'entendras, de venir prendre ma mule au bas de la montagne.

PHILIPPE.

C'est convenu.

RAMIREZ.

Fais venir mon élève. Je sais que je confie à ta prudence des fonctions bien délicates... Mais obéis ponctuellement. Ne t'étonne de rien, et console-toi par ces mots : Le prince le veut !

PHILIPPE.

Tenez, le voici lui-même.

SCÈNE II.

Les mêmes : FERNAND.

(Fernand entre d'un air pensif. Philippe est dans un coin occupé à plumer son oie.)

RAMIREZ, à Fernand qui ne le voit pas.

Eh bien ! Fernand, vous ne nous voyez pas ?

FERNAND.

Ah ! vous voilà.

RAMIREZ.

Qu'est-ce donc ? vous avez l'air triste, rêveur ?...

FERNAND.

C'est vrai.

RAMIREZ.

Que vous est-il arrivé ?

FERNAND.

Je ne sais.

RAMIREZ.

Mais enfin...

FERNAND.

Je m'ennuie...

PHILIPPE, à part.

Allons, je ne suis pas le seul au moins...

RAMIREZ.

Cependant je ne vous quitte presque jamais...

FERNAND.

Hélas! oui...

RAMIREZ.

Votre jardin est rempli des plus belles fleurs de la contrée...

FERNAND.

Oui... Vous... Mes fleurs... Mais il y a si longtemps que je vois toujours la même chose...

PHILIPPE.

Pardi! c'est comme à dîner... toujours des oies aux olives! On finit par s'en lasser...

RAMIREZ, sévèrement.

Philippe, vous vous oubliez...

PHILIPPE, à part.

Ah bien! si on ne peut plus parler, c'est trop fort aussi... Il me prend des mouvements de rage...

(Il plume vite et avec humeur.)

RAMIREZ, à Fernand.

Et votre volière...

FERNAND.

Ma volière... Eh bien! c'est ce qui me chagrine le plus...

PHILIPPE.

Est-ce qu'il vous manquerait quelque oiseau?

FERNAND.

Au contraire... Il y en a toujours quelques-uns de plus. Ils sont petits, il est vrai; mais enfin comment sont-ils là?... car la volière est bien fermée.

PHILIPPE, tenant une plume en l'air, à part.

Ah! dame, s'il fait des remarques à présent!

RAMIREZ, embarrassé.

Fernand, vous vous occupez d'une foule de futilités.

FERNAND.

Eh bien! nous, pourquoi ne sommes-nous jamais que trois?... Nous avons donc toujours été ici?...

RAMIREZ, embarrassé.

Non...

FERNAND.

Nous y sommes donc venus?... et alors... Tenez, ce n'est pas clair...

AIR de Dominich.

Premier couplet.

Pourquoi de cette solitude
L'aspect est-il moins enchanteur?
Pourquoi n'aimé-je plus l'étude?
Pourquoi suis-je triste et rêveur?
Pourquoi... pourquoi... Moi, je vois bien
Que l'on se cache en ma présence,
Et malgré toute ma science,
Je le vois bien... je ne sais rien.

Deuxième couplet.

Au milieu des roses nouvelles
Dont le printemps pare ces lieux,
Hier je vis deux tourterelles
Qui chantaient d'un air si joyeux!
Pourquoi... pourquoi chanter si bien?
De leurs accents l'écho résonne...
Ils ne chantaient pas en automne...
Je le vois bien, je ne sais rien.

PHILIPPE, à part.

Mon Dieu! Seigneur, il me semble qu'il devient très-curieux.

RAMIREZ.

Fernand, pour répondre à toutes vos questions, je vous dirais bien : Le prince le veut; mais vous n'êtes pas encore

assez sage pour comprendre la force de ce raisonnement... Laissons cela, je pars... venez avec moi jusqu'au bas de la côte, cela vous dissipera.

Ensemble.

AIR : Amour, seconde mon courage. (*Joconde.*)

RAMIREZ.

Adieu, je me mets en voyage.

PHILIPPE.

Adieu, mettez-vous en voyage.

FERNAND.

Adieu; mais pourquoi ce voyage?

RAMIREZ, bas à Philippe.

Songe à bien remplir ton emploi.

PHILIPPE, bas.

J' m'passerais bien d'un tel emploi.

RAMIREZ, bas.

Et pour achever mon ouvrage,
Montre-toi digne en tout de moi.

PHILIPPE, bas.

Car si ça tourne mal, l'orage
Ne retombera que sur moi.

FERNAND, à part.

Pourquoi donc se mettre en voyage
Et s'éloigner d'ici sans moi?

RAMIREZ, à Fernand.

Jusqu'au Val venez pour me plaire ;
Je veux dissiper votre ennui.

PHILIPPE.

Allez, cela peut vous distraire,
Oui, cela peut vous distraire.

FERNAND.

Allons, cela doit me distraire,
Oui, cela doit me distraire.

RAMIREZ, bas à Philippe.

De la prudence... du mystère !

PHILIPPE, bas.

Je saurai bien (3 *fois*) veiller sur lui.

FERNAND.

Quoi ! seul ici... rester ainsi. (*Bis.*)

PHILIPPE, bas.

Je veill' sur lui.

FERNAND, à part.

Ah !, quel ennui !...

RAMIREZ, bas.

Il faut veiller sur lui.

ENSEMBLE.

RAMIREZ.

Adieu, je me mets en voyage.

PHILIPPE.

Adieu, mettez-vous en voyage.

FERNAND.

Adieu; mais pourquoi ce voyage ?

(Ramirez sort en tenant Fernand par la main.)

SCÈNE III.

PHILIPPE, seul.

Bon voyage, et ne tardez pas à revenir... Ne voilà-t-il pas une belle commission dont il m'a chargé là ! Moi qui ne connais que ma cuisine, j'avais bien besoin de me lancer dans les affaires d'Etat... Sous-gouverneur et cuisinier diplomate... Comme ça me va !... Avec ça ce Fernand qui est déjà curieux en diable et qui vous fait des questions... Je commettrai quelques bévues, c'est sûr, et je vois d'ici la tour de Lisbonne... Oh ! Dieu !

AIR : Vers le temple de l'Hymen. (Amour et Mystère.)

Montrons-nous bien attentif,
Car s'il vient quelque anicroche,
L' gouverneur s'ra sans reproche,
Et moi, je s'rai brûlé vif.
Fuyez loin de ces parages,
Fuyez, féminins visages,
Jadis objet d' mes hommages,
Maint'nant objet d' ma terreur;
La crainte a glacé mon âme,
Et j' croirai dans chaque femme
Voir le grand inquisiteur.

Heureusement nous sommes si loin de toute habitation, qu'il est impossible qu'il en vienne jamais ici... Et c'est bien ce qui me rassure !

SCÈNE IV.

PHILIPPE, ISAURE.

(Isaure paraît par la trouée de la haie ; elle a l'air de faire signe à ses compagnes.)

ISAURE.

Par ici... par ici... voilà un endroit habité.

PHILIPPE, se retournant et l'apercevant.

Grand saint François, qu'ai-je vu?...

ISAURE, s'avançant.

Voilà, sans doute, le maître de cet ermitage. Par Notre-Dame de Bon-Secours, n'est-ce pas ici l'ermitage de Saint-Ambroise ?

PHILIPPE.

Oui, mais allez-vous-en.

ISAURE.

Oh ! qu'il est méchant ! Comment, vous auriez le cœur de

nous renvoyer, nous qui tombons de lassitude et de chaleur?

PHILIPPE.

Si je vous écoutais, j'aurais encore plus chaud que vous. (A part.) Je n'ose la regarder!

ISAURE.

Monsieur le solitaire, nous avons besoin de tout, et surtout de bons conseils.

PHILIPPE.

Ah! mon Dieu! quelle situation. (Il se bouche les oreilles et ferme les yeux.) Pour des conseils, je n'en ai qu'un à vous donner, c'est de vous en aller. Quant au reste, je voudrais bien pouvoir... Mais vous me perdez, je grille, je suis sur les charbons.

ISAURE.

Allons, je vous en prie...

PHILIPPE.

Eh bien! oui, oui, je vais vous donner tout ce qu'il vous faut; mais allez-vous-en... (A part.) Je tremble qu'il ne revienne. (Haut.) Tenez, allez m'attendre sous les oliviers que vous voyez d'ici. Je vais vous porter des raisins, des figues, de quoi vous rafraîchir, ma belle demoiselle. C'est qu'elle est vraiment charmante! Mais aussi pourquoi s'exposer toute seule dans ces montagnes?

ISAURE.

Seule? Oh! non, nous sommes six.

PHILIPPE, plus effrayé.

Six demoiselles ensemble, et près d'ici : sans nous en douter, nous étions à côté d'un volcan!

ISAURE.

Mon Dieu! n'ayez pas peur; nous ne vous ferons pas de mal, puisque nous venions, au contraire, vous demander des conseils. Allez, c'est une histoire bien triste et bien longue.

PHILIPPE.

Eh bien! voilà qu'elle s'asseoit à présent!

ISAURE.

Dame, je suis fatiguée et je ne puis pas parler debout. Je vais vous conter cela en deux mots.

PHILIPPE.

Dépêchons, dépêchons, je vous prie.

ISAURE.

Eh bien! patience. Quand on me presse, je ne sais plus ce que je dis. Figurez-vous que nous étions six demoiselles, filles de gentilshommes les plus nobles de la cour du duc d'Alemtejo.

AIR : Adieu, je vous fuis, bois charmant. (*Sophie.*)

Dès longtemps, par ordre formel,
La noble dame Léonarde,
Près d'ici dans un vieux castel,
Nous élevait, et sous sa garde
On n'apprenait rien, sur ma foi,
Et cependant sans fin, ni trève,
Elle parlait, parlait.

PHILIPPE, à part.

Je voi
Qu'elle a pourtant fait une élève.

(Haut.) Achevez, je vous en supplie.

ISAURE.

Nous vivions là heureuses et tranquilles; mais voilà le malheur, c'est qu'on a voulu marier l'une de nous, la princesse Blanche...

PHILIPPE.

Eh bien?

ISAURE.

Eh bien! on a voulu lui faire épouser un cousin qu'elle ne connaissait pas. Elle a résisté, c'est bien naturel. Nous avons juré à Blanche de ne pas l'abandonner. Nous nous sommes révoltées, et ce matin nous avons quitté le château de las Torrès.

PHILIPPE.

Pour aller où ?

ISAURE.

Pour aller jusqu'au bout du monde. Voilà déjà une grande demi-lieue que nous avons faite, et nous n'en pouvons plus!

PHILIPPE.

Là! voyager ainsi à marches forcées, ça a-t-il le sens commun!... (A part.) Elle m'attendrit!... Quoique homme d'État, on n'a pas un cœur de rocher. (Haut.) Mais songez que je risque tout... Ah! grand Dieu! c'est lui!

ISAURE.

Qu'est-ce que vous avez donc?

PHILIPPE, troublé.

Partez, partez vite. Allez m'attendre sous les oliviers; je suis à vous dans l'instant.

(Il la pousse et la force à disparaître.)

SCÈNE V.

PHILIPPE, FERNAND, accourant.

FERNAND.

Philippe, Philippe, ah! qu'ai-je vu?

PHILIPPE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc?

FERNAND.

Où est-il? l'as-tu vu passer?

PHILIPPE.

Qui donc?

FERNAND.

AIR : Non so più. (*Nozze di Figaro.*)

Je ne sais... Ah! quel trouble m'agite!...
Quel est-il?... Ah! que mon cœur palpite!...
Je l'ai vu... Mais une prompte fuite

A mes yeux l'a soustrait tout de suite.
Dis-moi vite
Pourquoi donc a-t-il disparu ?
Dis-moi vite
Quel est donc cet être inconnu ?

Sa tournure à la mienne est semblable,
Mais son air est bien plus agréable ;
Son sourire est plus vif et plus doux.
Sa prunelle
Étincelle :
C'est fait à peu près comme nous ;
Mais sa grâce
Nous efface ;
Ah ! c'est mieux, c'est bien mieux que nous !

Je ne sais... Ah! quel trouble m'agite, etc.

PHILIPPE, à part.

Ah ! mon Dieu ! il en aura vu... (Haut.) Allons donc ! vous voulez rire, et vous n'avez rien vu. C'est quelque jeu de votre imagination.

FERNAND, apercevant Isaure qui paraît pour traverser le rocher du fond.

Tiens, tiens ! Cette fois je ne me trompe pas. Vois sur ce rocher.

PHILIPPE, à part.

Ah ! mon bon ange, c'est fait de moi !

FERNAND.

Ça a disparu. Qu'est-ce donc ? Philippe, réponds-moi, je t'en conjure. Je veux savoir ce que c'est.

PHILIPPE.

C'est... (A part.) Ah ! mon Dieu ! que lui dire ?

FERNAND.

Eh bien ! parle donc.

PHILIPPE.

C'est... des oiseaux.

FERNAND.

Des oiseaux. C'est singulier. Il n'y en a donc pas comme

ça dans notre pays? Voilà le premier que je vois. C'est donc un oiseau de passage?

PHILIPPE.

Oui, oui, ça passe.

FERNAND.

Philippe, j'en veux un.

PHILIPPE, à part.

Nous y voilà !

FERNAND.

Ça ne doit pas être difficile à prendre.

PHILIPPE.

Au contraire.., Diable, ne vous y jouez pas !

FERNAND.

Il me semble pourtant que ça ne vole point.

PHILIPPE.

Laissez donc; c'est farouche, farouche. Moi, qui vous parle, je n'ai jamais pu en apprivoiser.

FERNAND.

Bah! c'est que tu t'y es mal pris; tu es si maladroit !... Écoute, nous irons ensemble à la chasse; c'est-à-dire non. Avec une figure comme celle-là, tu leur ferais peur; j'aime mieux y aller tout seul.

PHILIPPE.

Ne vous en avisez pas; c'est si traître, c'est si méchant!... (*A part.*) Allons, faut lui porter les grands coups, il m'interrogerait jusqu'à demain.

AIR : Lise épouse l' beau Gernance. (*Fanchon la vielleuse.*)

Leur air câlin vous abuse,
Mais c'est plein d' finesse et d' ruse,
Et ça dérout' quelquefois
Les chasseurs les plus adroits !
On croit les t'nir, ils échappent ;
Ce sont d's oiseaux dangereux,

Qui presque toujours attrapent
Ceux qui courent après eux.

FERNAND.

C'est égal; moi, je veux me risquer, arrivera ce qui pourra. J'aurais tant de plaisir à en avoir un dans ma volière!

PHILIPPE.

Oui, votre volière! vous vous en occupez joliment. V'là vos oiseaux qui meurent de faim.

FERNAND.

C'est vrai; je ne leur ai rien donné d'aujourd'hui.

PHILIPPE.

Et vous ne pensez pas non plus que voilà le moment le plus chaud de la journée, et que ces pauvres petites bêtes vont rôtir au soleil.

(Il baisse un store qui couvre la volière du côté du public.)

FERNAND.

Eh! mon Dieu! je ne sais plus ce que je fais, moi qui les aimais tant... c'est égal; je vais leur donner à manger. (Regardant toujours du côté où il a vu Isaure.) Allons, on ne voit plus rien.

PHILIPPE.

AIR : Que ne suis-je la fougère ?

Quelle paresse est la vôtre!

FERNAND.

Je vais suivre ton avis;
Mais depuis que j'ai vu l'autre,
Ceux-là sont bien moins jolis;
Ma folie est sans remède,
Car je donnerais, hélas!
Mille oiseaux que je possède
Pour un seul que je n'ai pas.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE VI.

PHILIPPE, seul.

Ouf ! Nous l'échappons belle ; et il faut avouer que le seigneur Ramirez est bien heureux d'avoir un suppléant aussi intelligent. Des oiseaux... Hein ! c'est diablement adroit ce que je lui ai trouvé là. (Se retournant brusquement.) Qu'est-ce ? N'est-ce pas là encore quelque femme que j'aperçois ? Mon imagination troublée me fait voir partout des jupes et des guimpes. Et ces petites filles à qui j'ai promis... Et mon dîner donc... J'oublie jusqu'aux choses essentielles. Je crois que j'en perdrai la tête.

SCÈNE VII.

PHILIPPE, BLANCHE, entrant d'un air effrayé et comme quelqu'un que l'on poursuit.

BLANCHE.

Ah ! grands dieux, sauvez-moi.

PHILIPPE.

Encore une ! Il est dit que nous ne verrons que des femmes aujourd'hui.

BLANCHE.

On me poursuit.

PHILIPPE.

Qui ?

BLANCHE.

Le voilà.

(Montrant Fernand qui accourt du même côté.)

PHILIPPE, à part.

Cette fois, impossible de l'éviter. (Haut.) Rassurez-vous.

Mais quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise, soyez muette. Pas un mot, ou c'est fait de vous.

BLANCHE, tremblante.

Comment, c'est fait de moi ?

PHILIPPE.

Chut !

BLANCHE.

Oui, monsieur.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; FERNAND.

(Fernand entre en courant, et voyant Blanche arrêtée, il s'arrête aussi, comme craignant de l'effaroucher.)

FERNAND, dans le fond, s'avançant avec précaution, et parlant à demi-voix.

Philippe, Philippe ! Ne bouge pas, prends garde de l'effaroucher ; ne remue pas, te dis-je, ou il se sauve. Comme il est gentil !... Petit, petit !...

BLANCHE.

Comment, il me prend pour un oiseau ! Qu'est-ce que cela signifie ?

(Philippe lui fait signe de se taire.)

FERNAND.

Philippe, c'est celui que j'ai aperçu la première fois ; tu disais que c'était méchant, il a un air si doux ! Sa vue me cause un plaisir que je ne puis te rendre... Petit, petit !... Ça chante-t-il ?

PHILIPPE.

Oui, quand c'est en liberté ; et si vous voulez le laisser aller...

FERNAND.

Non pas, je ne le quitte pas. J'en aurai tant de soins, que je finirai par m'en faire aimer.

PHILIPPE.

Eh bien! j'ai fait là de joli ouvrage. (On entend sonner une cloche dans le lointain.) Ah ! mon Dieu ! c'est la cloche du Val. Notre gouverneur qui revient ; le voilà au bas de la montagne. Vite, seigneur Fernand, retirez-vous.

FERNAND.

Je ne veux pas, moi, je veux rester ici.

PHILIPPE.

Et que dira le seigneur Ramirez ?

FERNAND.

Il dira ce qu'il voudra ; j'ai fait jusqu'à présent vos volontés ; mais l'on m'ôterait plutôt la vie que de me priver de ce joli oiseau que j'aime tant ; je ne peux plus m'en passer.

(On entend encore la cloche.)

PHILIPPE, désolé.

Je ne puis pourtant pas le laisser à la porte... (Bas à Blanche.) Tâchez de trouver quelque moyen de vous évader; mais surtout pas une parole, ou je ne réponds plus de vous... (On sonne encore.) Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! comment tout cela finira-t-il ?

(Il sort.)

SCÈNE IX.

BLANCHE, FERNAND.

BLANCHE, à part.

Quelle situation ! Me laisser seule avec lui ! Si je pouvais rejoindre mes compagnes !

FERNAND, courant vers la porte.

Est-ce qu'il voudrait s'échapper ?... Oh ! tu ne t'en iras pas.

Le voilà tout effrayé à présent. Petit, petit !... n'aie pas peur, je ne veux pas te mettre en cage, tu auras ta liberté, je ne veux jouir que du plaisir de te voir. On dirait qu'il me comprend. Reste avec nous, tu ne manqueras de rien : je partagerai tout avec toi ; tu seras mon favori ; n'est-ce pas? Tu le veux bien?

BLANCHE, à part.

Ça me fait de la peine ; se peut-il qu'on l'ait abusé à ce point ?

FERNAND.

Tu ne seras pas méchant ; là, là. (Il approche.) Oh ! que je suis content ! il n'a plus peur de moi. Mais quel nom lui donner ? Écoute, tu t'appelleras Chéri... Chéri, entends-tu ? (Blanche tourne la tête vers lui en souriant.) Il connaît déjà son nom ! C'est étonnant comme il a de l'intelligence.

AIR des Artistes par occasion. (CATEL.)

Premier couplet.

Non, non, jamais dans ma volière,
Rien de tel ne frappa mes yeux !...
Combien sa démarche est légère,
Que ses contours sont gracieux !...
Viens, mon petit, mon petit, viens toi-même ; (*Bis.*)
Je ne puis trop te contempler,
Je veux toujours te contempler,
M'aimeras-tu comme je t'aime ?...

BLANCHE, à part.

On m'a défendu de parler.

Deuxième couplet.

FERNAND, l'admirant.

Il paraît déjà moins farouche,
Et me permet de l'approcher ;
Il semble ému quand je le touche ;
Par quel moyen me l'attacher ?
Viens, mon petit, mon petit ; quelle ivresse ! (*Bis.*)
(Lui prenant le bras et le caressant.)

Surtout ne va pas t'envoler. (*Bis.*)
(Il l'embrasse sur le cou.)
Es-tu fâché qu'on te caresse?

BLANCHE, à part.

Je crois qu'il est temps de parler.

On vous a trompé ; je ne suis pas...

FERNAND, très-effrayé.

Hélas ! mon Dieu, le voilà qui parle ! Prenez pitié de moi ; le ciel m'est témoin que je ne voulais pas vous faire de mal.

BLANCHE.

Eh bien ! voilà qu'il va avoir peur de moi à présent !.. Fernand, rassurez-vous.

FERNAND.

Il sait mon nom ! (s'éloignant un peu.) Philippe m'a dit ce matin que vous étiez un être méchant et dangereux.

BLANCHE.

Au contraire, je suis une femme.

FERNAND.

Eh ! qu'est-ce que c'est qu'une femme ?

BLANCHE.

AIR : N'est-ce pas d'elle (*La Volière.* — Mme GAIL.)

Quoi ! d'une femme
Vous ignorez même le nom ;
Mais une femme
Est un être plein de raison.
Dans une femme
Tout est parfait, et, voyez-vous...
L'être le meilleur, le plus doux,
C'est une femme.

FERNAND.

L'être le meilleur, le plus doux, et vous êtes seule de votre espèce ?

SCÈNE X.

Les mêmes; ISAURE, et les Jeunes Filles paraissant sur la montagne.

FERNAND, les voyant.

Ah !...

LES JEUNES FILLES, descendant de la montagne.

AIR de la Montagnarde.

Le ciel est sans nuage,
Reprenons le voyage,
Nous pouvons sans orage
Du chemin
Voir la fin.

FERNAND.

Que mon âme est émue...

BLANCHE, faisant signe à ses compagnes.

Venez, venez ici.

FERNAND.

Ah ! quelle douce vue.
Comment, c'en est aussi ?

LES JEUNES FILLES.

Le ciel est sans nuage,
Reprenons le voyage, etc.

FERNAND.

Quelle bonne fortune
Dans ces lieux les amena ?
(Courant de l'une à l'autre.)
Encore une... encore une...
Mon Dieu ! comme en voilà !

LES JEUNES FILLES.

Le ciel est sans nuage,
Reprenons le voyage, etc.

FERNAND, sautant de joie.

Chéri, Chéri, vois-tu ? Oh ! la jolie petite nichée !

ISAURE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

BLANCHE.

Mes sœurs, c'est une victime comme nous. Un jeune homme bien à plaindre, que l'on a trompé indignement.

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Apprenez que son gouverneur,
Par la malice la plus noire,
Des femmes lui fit toujours peur,
Et veut même lui faire accroire
Que nous n'avons rien d'attrayant,
Que notre âme est fausse et traîtresse.

ISAURE.

Et voilà pourtant à présent,
Comme on élève la jeunesse !

LES JEUNES FILLES.

Fi ! l'horreur !

ISAURE.

Le vilain homme que ce gouverneur ! (A Fernand.) Tenez, je vais vous donner un conseil, c'est de vous révolter comme nous et de faire le pèlerinage ensemble.

LES JEUNES FILLES.

Oh ! oui, venez avec nous.

FERNAND.

Ah ! quel bonheur !

BLANCHE.

Imaginez-vous qu'on voulait me forcer...

ISAURE.

Non, c'est à moi à raconter cela ; figurez-vous qu'on voulait forcer Blanche à se marier...

FERNAND.

Se marier! qu'est-ce que cela?

BLANCHE.

C'est prendre un mari.

FERNAND.

Et qu'est-ce qu'un mari?

ISAURE.

Dame! un mari, c'est quelqu'un qu'on aime; c'est-à-dire qui vous aime, et qui alors vous donne de belles robes; et puis il y a un grand repas, une noce... on danse; et après cela, on vous appelle madame, et voilà à peu près tout. Demandez à ces demoiselles.

FERNAND.

Je n'entends pas beaucoup, mais c'est égal.

ISAURE.

Et comme Blanche ne voulait pas du tout de cet amant-là...

FERNAND.

Qu'est-ce que c'est qu'un amant?

ISAURE.

C'est... dame!... un amant, tout le monde sait ça... Aussi, on n'a jamais vu faire des demandes comme celles-là!

BLANCHE.

Par exemple, un amant, ça serait vous, si vous nous aimiez.

FERNAND.

Oh! oui, je suis un amant; j'entends mieux cela que le mari. Le mari n'est donc pas une bonne chose, puisque vous le fuyez.

ISAURE.

Mais si, c'est selon... car il ne comprend pas; l'amour vient d'abord, et puis le mariage après.

BLANCHE.

Et l'on épouse celle que l'on aime.

FERNAND.

Oh ! moi qui vous aime bien, je vous épouserai donc ?

ISAURE.

Toutes !... ça ne se peut pas.

FERNAND.

Et pourquoi ?

ISAURE.

Pourquoi ?... Il demande pourquoi ! mais c'est étonnant ; vous avez donc été élevé comme une demoiselle ? Enfin ne vous fâchez pas, nous vous expliquerons cela... Tant il y a que pour ne pas être tourmentées, nous sommes toutes parties ensemble, pour aller en pèlerinage à Notre-Dame-de-Bon-Conseil, et si vous voulez être du voyage, nous vous traiterons comme notre camarade ; car, au fait, je ne vois pas la différence.

FERNAND.

Oh ! à la bonne heure ; pourvu que je ne quitte pas Chéri.

BLANCHE.

Eh bien ! ne nous quittons plus et partons.

ISAURE.

Partons toutes ensemble.

FERNAND et LES JEUNES FILLES.

AIR de la Montagnarde.

Le ciel est sans nuage,
Reprenons le voyage,
Nous pourrons sans orage,
Du chemin
Voir la fin.

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; PHILIPPE, apercevant Fernand au milieu de toutes les jeunes filles.

PHILIPPE.

Par saint Polycarpe ! qu'est-ce que je vois là ?

FERNAND.

N'aie pas peur, Philippe, n'aie pas peur, elles ne te feront pas de mal ; vois plutôt.

PHILIPPE.

Il s'agit bien de cela ; votre gouverneur qui me suit !

FERNAND.

Que m'importe ?

PHILIPPE.

Il m'importe à moi, qui suis perdu si le seigneur Ramirez vient à découvrir...

BLANCHE.

Le seigneur Ramirez !

ISAURE.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

PHILIPPE.

Un philosophe, un sauvage qui n'aime pas du tout les oiseaux, et c'est fait de moi s'il vous aperçoit.

ISAURE.

Bah ! ne soyez donc pas inquiet, laissez venir votre monde ; nous trouverons bien quelque petite cachette. Venez, mesdemoiselles.

FERNAND.

Vois-tu comme elles sont bonnes ! (Voulant les suivre.) Philippe, je vais me cacher aussi.

PHILIPPE, le retenant.

Non pas, non pas.

FERNAND.

Si; vois-tu, j'achèverai d'apprendre.

PHILIPPE.

Oh ! le petit démon... quel goût pour l'étude !

FERNAND, revenant.

Je les reverrai, Philippe ?

PHILIPPE.

Oui.

FERNAND.

Bientôt ?

PHILIPPE, aux jeunes filles.

Oui ; sauvez-vous donc, vous autres.

FERNAND.

Prends bien garde qu'il ne s'en échappe quelqu'une.

PHILIPPE, impatienté.

Eh ! soyez tranquille.

(Les jeunes filles disparaissent d'un autre côté.)

PHILIPPE, poussant Fernand vers la maison.

Et vous, rentrez... (A part.) Ah ! mon Dieu ! lui qui voulait qu'aucune femme ne pénétrât dans ces lieux ; rien qu'une demi-douzaine à la fois. (Haut.) Eh ! rentrez donc.

(Ils sortent tous les deux.)

SCÈNE XII.

RAMIREZ, ISABELLE, LÉONARDE, SUITE de la princesse.

CHOEUR.

AIR : Monsieur Jean, que le repas s'apprête. (Jean de Paris.)

Daignez entrer dans cet humble ermitage,
Que vos attraits viennent charmer ces lieux ;

Oui, votre aspect, dans ce séjour sauvage,
Grande princesse, y comble tous nos vœux.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; PHILIPPE, apercevant la princesse et sa suite.

PHILIPPE.

Encore des femmes ! au moins celles-là ne seront pas sur mon compte.

LÉONARDE.

Comme cette côte est escarpée ! Je n'en puis plus.

ISABELLE.

Voilà donc l'habitation du jeune Fernand ?

RAMIREZ.

Oui, madame ; j'ai reçu, au hameau voisin, un message du prince qui me prévenait de votre visite, et je me félicite d'être arrivé à temps pour avoir eu l'honneur de vous servir de guide.

ISABELLE.

Le prince a de grands projets sur votre élève. La haine que le duc d'Hermosa avait vouée à toutes les femmes, et à moi particulièrement, vient enfin de céder aux preuves de mon amour ; il m'offre sa fortune et sa main ; et abjurant à jamais ses erreurs, il rend à tout mon sexe la justice qui lui est due.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Vous qui, blâmant un sexe sans défense,
Sur lui lancez des traits mordants,
Rappelez-vous qu'au temps de votre enfance,
Il guida vos pas chancelants ;
Rappelez-vous que dans les jours d'orage,
Il fut sensible et courageux ;
Et que ce sexe, enfin, quand on l'outrage,
Se venge en vous rendant heureux.

RAMIREZ, s'inclinant.

C'est toujours ce que j'ai pensé, et qui, mieux que la princesse Isabelle...

PHILIPPE, étonné.

Comment, cette méchante femme dont vous parliez?...

RAMIREZ.

Comment!... je parlais... je parlais... vous devez vous rappeler, au contraire, que j'ai toujours défendu madame, que j'ai souvent gémi de l'erreur du prince; mais mon devoir, l'obéissance...

ISABELLE.

N'en parlons plus; j'espère qu'un nouveau lien va rapprocher les deux familles.

RAMIREZ.

Vous le voulez, le prince le veut; il n'y a rien de plus aisé!

LÉONARDE.

Oui, aisé! lorsque la future a disparu et court les champs à l'heure qu'il est!

RAMIREZ.

J'en suis fâché pour vous, dame Léonarde; mais c'est votre faute.

LÉONARDE.

Comment! ma faute!

RAMIREZ.

Sans doute : elle était confiée à votre surveillance, et si vous l'aviez élevée comme j'ai élevé Fernand, dans une retraite profonde, dans une ignorance absolue...

ISABELLE.

Au surplus, cette fuite est un enfantillage, et je suis persuadée qu'elle s'est réfugiée dans mon château, où elle m'attend pour me conter ses petits chagrins. Mais avant d'aller la rejoindre, je serai ravie, seigneur Ramirez, de

connaître votre élève ; ce que m'a dit le prince semble tenir du miracle : un jeune homme qui ignore jusqu'à l'existence des femmes !

RAMIREZ.

Oui, madame ! et je vous prie de rendre compte au prince de la manière dont ses ordres ont été exécutés ; c'était contre mon gré ; mais enfin le prince le voulait.

ISABELLE.

Et vous dites donc qu'il n'a jamais vu de femmes?

RAMIREZ.

Votre Altesse sera la première.

ISABELLE.

L'entrevue sera piquante, et je suis impatiente de juger de l'impression que ma vue lui causera.

LÉONARDE.

Moi de même.

RAMIREZ.

Philippe !

PHILIPPE.

Aïe ! aïe !

ISABELLE.

Quel est cet homme?

RAMIREZ.

C'est notre pourvoyeur, frère Philippe, qui est à la fois à la tête de la cuisine, du jardin et de la volière ; car, tel que vous le voyez, il se connaît beaucoup en oiseaux.

ISABELLE.

Ah ! il se connaît...

PHILIPPE.

Oui, madame.

RAMIREZ.

Faites venir don Fernand ; mais le voici lui-même.

PHILIPPE, à part.

Par Saint-Jacques de Compostelle, qu'est-ce que ça va devenir?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; FERNAND, entrant en rêvant.

CHŒUR.

AIR : Le voilà, le vrai modèle. (L'Ami de la maison.)

Le voilà,
Le vrai modèle
D'une innocence si belle !
Et son maître, le voilà !
Oui, son maître, le voilà !

ISABELLE.

Quel air timide! Quel charmant embarras !

LÉONARDE.

Qu'il est gentil ! regardez donc, madame ?

FERNAND, apercevant Isabelle.

Ah ! en voilà.

(Il court à elle, lui prend la main qu'il presse sur son cœur, et la regarde attentivement.)

ISABELLE.

Mais, seigneur Ramirez, il ne me semble pas si sauvage.

FERNAND, à Isabelle.

Oui, je vous reconnais. Même regard, même langage. (A Ramirez.) Ah! mon cher gouverneur, que vous avez bien fait de l'amener; nous la garderons avec les autres.

LÉONARDE.

Les autres? Sainte Vierge ! la belle éducation!

RAMIREZ.

L'ai-je bien entendu?

FERNAND, regardant Léonarde.

Quelle est celle-là ? je vois bien qu'elle en est aussi ; mais ça n'est pas de la bonne espèce.

LÉONARDE.

Hein !

ISABELLE.

Ah çà ! pour qui nous prenez-vous ?

FERNAND.

Pour des femmes !

ISABELLE.

Comment, vous savez ce que c'est que des femmes ?

FERNAND.

Certainement ! c'est ce qu'il y a de meilleur et de plus doux au monde !

LÉONARDE.

Au moins, il a de bons principes.

ISABELLE.

Seigneur Ramirez, c'est très-bien à vous.

RAMIREZ.

Madame, je vous jure... Je tombe de mon haut. (A Fernand.) Comment, petit serpent, vous osez...

ISABELLE.

Laissez-le dire... Eh bien ! Fernand, puisque vous savez si bien apprécier les femmes, je veux vous en donner une. Serez-vous content d'être marié ?

FERNAND.

Oh ! ça ne se peut pas ainsi. Il faut d'abord que je sois amant ; parce que l'amant vient d'abord, et le mari après.

LÉONARDE.

Ouf ! quelle innocence !... Comment, seigneur Ramirez, il sait ce que c'est que le mariage, tandis que mes élèves à moi ne s'en doutent seulement pas ?

FERNAND.

Pardi, le mariage! ça n'est pas difficile. On donne de beaux habits et de belles robes, et puis il y a un repas, et puis une noce, et puis on danse, et puis...

LÉONARDE, l'interrompant.

Chut! Monsieur, quel scandale!

RAMIREZ.

Je demeure confondu!

CHŒUR.

Quoi! c'est là
Ce beau modèle
D'une innocence nouvelle!
Et son maître, le voilà!
Oui, son maître, le voilà!

ISABELLE.

Je vous promets, seigneur Ramirez, de rendre compte au prince de la manière dont ses ordres ont été exécutés.

RAMIREZ.

Madame, je puis vous attester qu'il n'a jamais vu d'autres personnes que frère Philippe et moi; qu'il n'a eu d'autre passe-temps que ses fleurs, ses oiseaux...

PHILIPPE.

Une volière superbe, que j'ai pris plaisir à composer moi-même; voyez plutôt.

(Il court à la volière, tire le store sans regarder l'intérieur; le rideau se lève; on voit toutes les jeunes filles, qui s'étaient cachées dans la volière, groupées les unes auprès des autres.)

TOUS.

Ah! ah!

SCÈNE XV.

LES MÊMES ; BLANCHE, ISAURE, et LEURS COMPAGNES.

BLANCHE et LES JEUNES FILLES, dans la volière.

AIR : O pescator dell' onda. (*La Sérénade.*)

Las ! à notre prière
Rendez-vous,
Monsieur le solitaire,
Ouvrez-nous !
Calmez votre courroux,
Calmez votre colère,
Ne soyez pas sévère ;
De grâce, ouvrez-nous !

LÉONARDE.

Comment, ce sont là les oiseaux de frère Philippe ?

ISABELLE, à Fernand.

C'est Blanche, votre cousine.

AIR du vaudeville de *Turenne*.

Eh quoi ! Fernand, celle qu'on vous destine
Chez vous-même vient se cacher.

RAMIREZ, à Philippe.

Ouvre donc vite à sa cousine.

PHILIPPE.

L' jolis oiseaux à dénicher !
J' les crois pourtant plus malins que les nôtres ;
Et si j' leux donn' la clef des champs,
La liberté que je leur rends
Va compromettre cell' de bien d'autres.

(Il leur ouvre la porte de la volière.)

LÉONARDE.

Vous voilà donc enfin, mesdemoiselles !

BLANCHE et LES JEUNES FILLES, à Isabelle.

AIR : O pescator dell' onda. (*La Sérénade.*)

Vous nous voyez confuses
Devant vous,
Et demandant excuses
A genoux.
(Montrant Léonarde.)
Ah! calmez son courroux ;
Calmez, calmez notre maîtresse.
Vous voyez notre détresse;
Priez tous
Pour nous.

ISABELLE.

Relevez-vous, mes bonnes amies, je me charge d'obtenir votre pardon, et vous emmène toutes à la cour, pour assister au mariage de Blanche et de Fernand.

PHILIPPE.

Je demande à travailler au repas de noce, et l'on reconnaitra, j'espère, les principes de la bonne école.

FERNAND.

Comment, il serait vrai!... Elle est pour moi. Ah! madame, je vous en supplie, que tout le monde en ait aussi. (Montrant Léonarde.) Donnez celle-là à mon gouverneur.

LÉONARDE.

Eh! de quoi se mêle-t-il?

ISABELLE.

Quant à vous, seigneur Ramirez, quoiqu'on ne puisse trop payer une aussi belle éducation, Son Altesse m'a chargée cependant de vous offrir mille piastres fortes de pension.

PHILIPPE.

Mille piastres fortes pour un philosophe!... dites donc, est-ce que vous accepterez?

RAMIREZ.

Philippe, Monseigneur le veut !

VAUDEVILLE.

AIR del Signor Crescendo.

ISABELLE.

Vous qui gardez des jeunes filles,
Pour les tenir sous le scellé,
Employez les clefs et les grilles
Tant que leur cœur n'a pas parlé !
Mais, dès que l'amour les engage,
Adieu les grilles et les clés :
C'est songer à fermer la cage
Quand les oiseaux sont envolés !

LÉONARDE.

Jadis, aux jours de ma jeunesse,
Moi, des oiseaux je raffolais ;
Je puis dire qu'avec adresse
J'en pris plus d'un dans mes filets !
Maintenant, hélas ! je l'éprouve,
Ces jours heureux sont écoulés ;
Et dès que j'arrive, je trouve
Que les oiseaux sont envolés.

PHILIPPE.

Qui me rendra ces jours prospères,
Ces gros prieurs que j'ai servis ?
Comme on dînait chez ces bons pères
Quels festins et quels appétits !
J' voyais sur leur table féconde
Cailles, perdreaux amoncelés,
Et crac... en moins d'une seconde,
Les oiseaux étaient envolés.

FERNAND, aux loges et aux galeries.

Vous qu'en mon erreur passagère,
Je pris pour des oiseaux charmants,
Sexe aimable, dans ma volière,
Puissé-je encor vous voir longtemps

Jugez ici, vous que j'admire,
Combien nous serions désolés,
Si, dès demain, l'on allait dire
Que les oiseaux sont envolés !



LE

NOUVEAU NICAISE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. H. DUPIN.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — 15 Octobre 1818.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
NICAISE, fils de la mère Rabaud.	MM.	VERNET.
MATHURIN, voisin de la mère Rabaud . . .		LEFEBVRE.
BLAISE, tabellion.		LOUIS.
LA MÈRE RABAUD, fermière	Mmes	BAROYER.
PAUL, neveu de Mathurin		CUISOT.
ROSE, jeune orpheline.		PAULINE.
LOUISE, } filles du village.		LOUISE.
LOUISON, } filles du village.		LAURENCE.

MÉNÉTRIERS. — VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

Dans un village.



LE
NOUVEAU NICAISE

Un village agréable. — A gauche, la maison de la mère Rabaud, avec un balcon en saillie ; à droite, une grange ouverte pour le spectateur, qui, d'un côté, tient à la maison de Rose, et, de l'autre, offre une fenêtre en mansarde avec une poulie. La fenêtre donne sur le village et est en face de la maison de la mère Rabaud. Une botte de foin est encore attachée à la poulie ; une échelle, dressée contre la mansarde ; et, au milieu du théâtre, un gros arbre dont le feuillage cache une partie de l'échelle.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHURIN, PAUL.

MATHURIN.

Eh bien !... qu'est-ce que c'est donc ?... j'apprends de belles choses à mon retour !

PAUL.

Oh ! mon oncle, je l'ai juré, je ne la reverrai de ma vie .. je ne veux plus être amoureux.

MATHURIN.

Vois-tu, ces promesses-là, ça ressemble aux serments d'ivrognes, je m'y connais...

AIR : Ah! que de chagrins dans la vie. (*Lantara.*)

Pour être heureux, pour être sage,
Il n' faut jamais jurer de rien.
Aimer est morguenn' de ton âge,
Et bien boire convient au mien.
Aussi le ciel, qui mieux que nous raisonne,
Créant chaque chose à son temps,
Eut soin d' placer les raisins en automne,
Et les roses dans le printemps.

Mais au moins ne puis-je savoir le sujet de cette grande querelle? car il y a un sujet.

PAUL.

Certainement, il y en a un... et si je pouvais me rappeler... je ne vous dirai pas au juste comment ça a commencé... Vous savez combien j'aimais Rose... nous avions été élevés ensemble; eh bien! elle m'a appelé volage; je l'ai appelée coquette. Ce n'était rien; mais elle a été confier tout ça à la mère Rabaud, qui, par sa médiation, s'y est prise de manière que nous avons juré de ne jamais nous revoir.

MATHURIN.

Pardieu! je ne m'étonne plus... dès que la mère Rabaud s'en est mêlée... Imagine-toi qu'elle a brouillé plus de trente ménages en sa vie, et moi qui parle... Enfin, le matin même de mes noces, j'ai eu le malheur de l'inviter. Eh bien! deux heures après, au moment d'aller à l'église, les parents, les témoins, ma future et moi, c'était à ne plus s'entendre; jusqu'au clerc de notaire qui s'était pris de querelle avec le bedeau de la paroisse! Le mariage a manqué, et voilà comment je suis resté garçon.

PAUL.

Et vous en avez pris votre parti?

MATHURIN.

Ah! mon Dieu, oui, et si tu m'en crois, tu feras de même. Tu auras un jour toute ma fortune, cent bons louis de rente, et je veux que ce soit elle qui te regrette.

PAUL.

Oui, mon oncle, v'là qu'est dit.

AIR : De sommeiller encore ma chère. (Arlequin Joseph.)

Je jur' d'oublier l'infidèle.

MATHURIN.

L'honneur, morgué! t'en fait la loi.

PAUL.

C'en est fait, je ne veux plus d'elle.

MATHURIN.

Qu'elle en épouse un autr' que toi.

PAUL.

Pour elle ma tendresse expire,
Et si la noc' se fait demain,
Moi, j'y veux m'amuser et rire,
Dussé-je en mourir de chagrin.

SCÈNE II.

LES MÊMES; MÈRE RABAUD, sortant de chez elle et parlant à la cantonade.

MÈRE RABAUD.

Je vous dis de passer chez le notaire, M. Blaise, sur la grande place, et non pas chez le voisin Giroux... Ah! bien, oui, une belle idée d'aller chez celui-là! il n'est jamais dans son étude... Il est vrai que sa femme y est toujours, et son maître clerc aussi, un petit bossu qui est bien la plus mauvaise langue...

MATHURIN.

Ça commence bien, mère Rabaud! la journée sera bonne. Est-ce que vous faites maintenant vos caquets par-devant notaire?... Ça doit diablement vous coûter de papier timbré.

MÈRE RABAUD.

Non, compère, ce ne sont point des caquets, mais un bel et bon contrat de mariage.

MATHURIN.

Un contrat de mariage !

MÈRE RABAUD.

Comme vous dites. C'est demain que je marions notre fils Nicaise; il est bien un peu simple, un peu bon enfant... il tient de son père; mais je lui donne une femme qui aura de l'esprit pour lui, c'est cette jeune Rose, notre voisine... Ces enfants s'adorent.

PAUL, *vivement.*

Rose !... ce n'est pas possible !... Je sais, j'ai entendu dire que Rose en aimait un autre.

MÈRE RABAUD.

Ah ! oui, je sais... elle ne m'a pas dit son nom, mais elle m'a tout raconté. Elle l'avait connu chez cette tante où elle a d'abord été élevée, et elle m'en parlait encore hier.

AIR du vaudeville de L'Avare et son Ami.

Ell' plaisantait sur sa figure,
Sur son air froid et langoureux.
Ell' contrefaisait sa tournure,
Et nous nous en moquions tout's deux.

PAUL, *à part.*

Moi qui l'aimais, m' traiter d' la sorte!
J' vais la détester à présent.

MATHURIN.

Tu gagn'ras p't-êtr', puisqu'en l'aimant,
Tu vois bien c' que ça te rapporte.

(*A la mère Rabaud.*) Et connaissez-vous le jeune homme ?

MÈRE RABAUD.

Non, je sais qu'il est sans fortune, mais qu'il a un bon-

homme d'oncle qu'il mène par le nez, du moins il s'en vante.

MATHURIN, à Paul.

C'est comme ça que tu m'arranges !

PAUL.

Mon oncle, je vous assure qu'il n'y a pas un mot de vrai.

MÈRE RABAUD.

Comment, c'est vous !... que je suis fâchée d'avoir parlé.

MATHURIN.

AIR : Cœur infidèle, cœur volage.

C'est donc ainsi...

PAUL.

Mais, je vous jure,
N'écoutez pas cette imposture.

Ensemble.

MÈRE RABAUD.

Moi, je jure,
Je jure !
Que c'est bien la vérité pure,
Je le jure !

PAUL et MATHURIN.

Moi, je jure, moi, je jure
Que ce n'est là qu'une imposture.
Je le jure.

MATHURIN.

J' te déshérit', neveu rebelle.

PAUL.

J' m'en moqu', qu'il fass' ce qu'il voudra.

MÈRE RABAUD.

Bon, les v'là tous deux en querelle,
Une brouille, c'est toujours ça !

Ensemble.

PAUL.

C'est un mensonge, une imposture !
Je n'ai rien dit, je vous le jure.
Elle ne veut qu'une rupture ;
C'est une horreur, une imposture!

MATHURIN.

C'est une horreur, une imposture !
Oui, c'est fini, je te le jure,
Et désormais, ici, je jure
De me venger de cette injure.

MÈRE RABAUD.

Je prévois ici la rupture ;
Je me réjouis de l'aventure.
Non, ce n'est point une imposture,
Et c'est bien la vérité pure.

(L'oncle et le neveu sortent en se disputant.)

SCÈNE III.

MÈRE RABAUD, seule.

Qui s' raccommodent comme y pourront ! ça ne me regarde plus.

AIR du Ménage de garçon.

J' sais bien des gens qui m' font un crime
Des moindres p'tits propos malins,
Mais, moi, j'eus toujours pour maxime
De mettre aux prises mes voisins.
Chacun querellant son confrère,
On n' s'occup' point de mes projets ;
Et mettre tout le monde en guerre,
C'est le moyen de vivre en paix.

C'est que cette petite Rose est un fort bon parti : une orpheline qui a une fortune assurée... et je tremble toujours

que, par sa bêtise, Nicaise ne détruise tout l'effet de mes soins... C'est que ce garçon-là est si bête, si bête... (L'apercevant.) Là, qu'est-ce que je disais? le v'là encore s'amusant avec des papillons.

SCÈNE IV.

MÈRE RABAUD, NICAISE, tenant un papillon de papier au bout d'un fil de laiton.

MÈRE RABAUD.

Je vous demande si on dirait qu'il a dix-huit ans! s'amuser avec des papillons... N'as-tu pas de honte, Nicaise ?

NICAISE.

Eh bien ! qu'est-ce ?

MÈRE RABAUD.

Viens ici que je te parle, et écoute-moi.

(Nicaise joue toujours avec son papillon, mère Rabaud le lui arrache.)

NICAISE.

Que vous êtes taquinante!

MÈRE RABAUD, lui levant le menton.

Tiens-toi droit et fais attention. Tu as dix-huit ans! tu as une jolie figure, tu as de l'esprit...

NICAISE, étonné.

Ah ! j'en ai ?

MÈRE RABAUD.

Je te dis que tu en as, et avec tout ça tu n'es qu'un sot... et jusqu'aux plus petits enfants du village t'en remontreraient.

NICAISE.

Dame, vous ne m'avez rien appris.

MÈRE RABAUD.

Est-ce qu'il n'y a pas des choses qu'on apprend tout seul !

NICAISE.

Eh bien ! fallait donc me laisser faire... Dès que je voulais m'échapper... Nicaise, viens ici !... Et quand il venait des messieurs qui vous baisaient la main... Allez vous coucher !

MÈRE RABAUD.

Qu'est-ce que c'est que ça?... Voulez-vous vous taire... Il est bien heureux qu'on ne nous entende pas.

NICAISE.

Et toujours : Nicaise, allez vous coucher ! Si vous croyez que l'esprit vient en dormant... Sans compter qu'il faut que je vous consulte sur tout, et qu'alors je ne sais plus rien faire par moi-même; au point que quelquefois, quand je me mets à jouer, je suis obligé de vous demander : Maman, est-ce que je m'amuse? afin de savoir à quoi m'en tenir... Tout ça empêche les développements.

MÈRE RABAUD.

Eh ! mon Dieu, je ne demande qu'à te voir te développer, et la preuve, c'est que je veux te faire part de mes projets... Je veux te marier.

NICAISE.

Ah !

MÈRE RABAUD.

Mais tu as un rival.

NICAISE.

Ah !

MÈRE RABAUD.

Mais je t'en ai débarrassé en le brouillant avec Rose, et ils ne se verront plus.

NICAISE.

Ah!

MÈRE RABAUD.

En revanche, j'ai tant dit du bien de toi à la future, qu'elle est presque décidée en ta faveur.

NICAISE.

Ah!

MÈRE RABAUD.

Mais pour cela, il faudrait lui plaire et s'en faire aimer.

NICAISE.

Ah!

MÈRE RABAUD.

Ah ! ah ! et toujours ah ! Mais ça ne suffit pas.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages. (Le Jaloux malgré lui.)

Faut, pour avoir la préférence,
Lui fair' la cour, fair' les doux yeux.
C'est par là toujours qu'on commence.

NICAISE.

Que l' commenc'ment est ennuyeux!

MÈRE RABAUD.

Puis vienn'nt les présents à la ronde,
Et puis la noce et le festin.

NICAISE.

Ça n' m'étonn' plus, si tant de monde
Aim' mieux commencer par la fin!

MÈRE RABAUD.

Imbécile!... Écoute ici : Rose est la fille la plus sage du village et ne parle jamais aux garçons; mais je sortirai avec elle ce matin; trouve-toi au passage, et il y aurait bien du malheur si en un quart d'heure de tête-à-tête, tu ne lui donnais pas une idée avantageuse de ta personne... car il est gentil, ce petit, en ne parlant pas trop.

(Elle lui relève le menton.)

NICAISE.

Eh! mon Dieu, pourvu que vous me laissiez faire, soyez tranquille.

MÈRE RABAUD.

Attends-moi ici.

AIR : Adieu, je vous fuis, bois charmant. (*Sophie.*)

Si ta mère n'était pas là,
Tu n'en sortirais de la vie;
On n' s'établit pas comme ça...
Vois les d'moiselles qu'on marie :
Ell's s'y prennent ben d'autr' façon!
Au peu d'esprit qui chez toi brille,
T'es ben heureux d'être garçon,
Car tu resterais toujours fille.

SCÈNE V.

NICAISE, seul.

Elle est drôle, ma mère, avec ses leçons! elle croit que si je voulais m'en donner la peine, je ne m'en tirerais pas comme les autres... J'ai vingt fois été sur le point d'apprendre, c'est l'hasard qui m'a empêché; l'autre jour, je vois Gros-Pierre qui montait par escalade dans le grenier de la voisine Lucette... Je suis bien sûr que si je l'avais suivi... Mais il m'a prié de lui tenir l'échelle, ça fait que je l'ai attendu une grande demi-heure auprès du mur... Mais p't-être ben qu'une autre fois où ça sera de plain-pied... Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse : c'est de faire la cour; je n'ai pas voulu dire à ma mère que je ne savais pas ça, parce que ça aurait été encore un tas d'histoires.

AIR de *l'Enfantine.*

J'ai beau chercher et beau faire,
Ah! qu' c'est ennuyeux de plaire!
Et quelle idée a ma mère
De m' faire
Apprenti
Mari!

Mon Dieu, que de choses j'ignore!
Plaire, épouser tour à tour,
Et pour m'achever encore,
V'là qu'il faut faire la cour.
Ah! mon Dieu, comment ça s' fait-y?
Comment ça s' dit-y?
Mais à quoi donc ça sert-y?

J'ai beau chercher et beau faire, etc.

A faire ainsi chaque semaine
Des frais trois ou quatre fois,
L'esprit suffirait à peine;
On s'rait bête au bout du mois.
Quel ennui!
Comment ça s' dit-y?
Comment-ça s' fait-y?
Mais à quoi donc ça sert-y?

J'ai beau chercher, et beau faire; etc.

Encore, si je pouvais demander à quelqu'un?... Allons, v'là toutes les filles du village, on n' peut pas être un instant à ses réflexions.

SCÈNE VI.

NICAISE, LOUISE, LOUISON, VILLAGEOISES.

AIR : Paris est comme autrefois.

LES VILLAGEOISES.

Jeunes filles du hameau,
Si l'ombrage
Vous engage,
Jeunes filles du hameau,
Venez danser sous l'ormeau.

LOUISE.

C'est Nicaise qu' est là.

NICAISE, à part.

Les v'là !

LOUISE.

Qu'il a l'air en train
C' matin!
Est-ce que tu serais sourd ?

NICAISE.

Bonjour.

LOUISE.

Il ne veut pas nous voir.

NICAISE.

Bonsoir.

LES VILLAGEOISES.

Jeunes filles du hameau, etc.

LOUISE.

Nicaise, veux-tu venir avec nous ?

NICAISE.

Je ne peux pas, j'ai des affaires.

LOUISE.

Tiens, il est occupé ?...

NICAISE.

Oui, je le suis, et quand je ne le serais pas, je n'irais pas jouer avec vous, parce que je me rappelle d'avanz'hier.

LOUISE.

Eh ben! as-tu pris quelqu'un?

NICAISE.

Oui, joliment, je n'ai rien pris du tout.

LOUISE.

Eh bien ! viens prendre aujourd'hui ta revanche.

NICAISE.

Non, laissez-moi à mes occupations.

LOUISE.

Qu'est-ce que t'as donc à faire?

NICAISE.

J'ai, j'ai... ça me regarde, ça... J'ai un rendez-vous.

LOUISE.

Tiens, Nicaise qui a un rendez-vous.

TOUTES.

Un rendez-vous?

NICAISE.

Oui, un rendez-vous, à moi tout seul, et je n'ai pas été vous chercher pour ça... C'est-à-dire que je vous aurais bien demandé quelque chose, mais vous êtes trop moqueuses.

LOUISE.

Ah! mon petit Nicaise.

NICAISE.

Non, laissez-moi, j'aime mieux m'adresser à Louison. (S'adressant à une petite fille de dix ans.) Dis donc, ma petite, sais-tu?... (Aux jeunes filles qui se sont approchées.) Éloignez-vous, vous autres! (A Louison.) Sais-tu ce que c'est que faire la cour?

LOUISON.

Tiens, pardi, si je le sais.

NICAISE.

Eh bien! elle sait ça... C'est-il étonnant... ces petites filles!... Eh ben! comment fait-on la cour?

LOUISON.

Comment?

NICAISE.

Oui, comment?

LOUISON, le regardant, et souriant de pitié.

Ah! Nicaise, que tu es bête!

NICAISE.

Ce n'est pas répondre, et je veux absolument, puisque tu

le sais, que tu me dises comment on fait la cour; enfin, la recette.

LOUISON.

Eh ben! faut être galant.

NICAISE.

Ah! ah! faut être galant... Et comment est-on galant?

LOUISON.

Comment?

NICAISE.

Oui, comment?

LOUISON.

On fait comme ci, on fait comme ça, et puis comme ça.

TOUTES.

Ah! Nicaise, que tu es bête!

LES VILLAGEOISES.

Jeunes filles du hameau, etc.

(Elles sortent.)

SCÈNE VII.

NICAISE, seul.

Elles ont bien fait de s'en aller... Si j'en avais attrapé une... Je sais toujours qu'il faut être galant. (Se retournant du côté où elles viennent de sortir.) Je lui aurais donné une fameuse taloche... C'est égal, il faut être galant, c'est déjà bon à savoir... Ah! jarni! v'là Rose avec ma mère.

SCÈNE VIII.

NICAISE, MÈRE RABAUD, ROSE.

AIR : **Au travail retournons gaîment.**

Ensemble.

MÈRE RABAUD.

Oui, malgré l'amour qui le guide,
Il est si timide!
A ta promesse il faut songer
Et l'encourager.

ROSE.

Oui, malgré l'amour qui le guide,
Il est si timide!
A ma promesse il faut songer
Et l'encourager.

ROSE.

Oui, Paul est infidèle,
Sachons, pour m'en venger,
Sur lui prendre modèle
Et comme lui changer.

MÈRE RABAUD et ROSE.

Oui, malgré l'amour qui le guide, etc.

MÈRE RABAUD, montrant Nicaise qui regarde d'un air bête.

Vois déjà comme il a l'air triste et rêveur.

ROSE.

Je ne vois pas trop cela.

MÈRE RABAUD.

Eh! mon Dieu, j'ai oublié de prendre ici à côté des papiers importants pour donner au notaire... Attends-moi ici, mon enfant; je sais d'ailleurs que mon fils Nicaise a quelque chose à te demander.

ROSE.

Mais, madame...

MÈRE RABAUD.

Je reviens dans l'instant. (A Rose.) Songe à ce que tu m'as promis. (A Nicaise.) Et toi, ne perds pas une si belle occasion, tâche d'obtenir quelque aveu, quelque faveur... Allons, du courage et de la hardiesse.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

NICAISE, ROSE.

NICAISE, à part.

C'est ça ! du courage et de la hardiesse ; je voudrais l'y voir.

ROSE, à part.

Au fait, je ne sais d'où vient ma répugnance : ce mariage est sortable ; ce jeune homme me paraît fort bien... Que je voudrais pouvoir le trouver aimable, l'épouser, et prouver ainsi à M. Paul combien je me soucie peu de lui ! Allons, mon parti est pris, et mère Rabaud sera contente de moi.

NICAISE, à part.

Voilà déjà dix ou douze fois que je tourne ma langue. Gn'y a que le premier mot qui me gêne pour partir ; je n'oserai jamais lui dire que je veux lui faire la cour.

ROSE.

Votre mère m'a dit, je crois, que vous aviez quelque chose à me demander.

NICAISE.

C'est vrai.

ROSE.

Eh bien ! monsieur Nicaise, parlez ; si cela est en mon pouvoir, vous pouvez être certain...

NICAISE.

C'est que ça n'est pas ce que vous croyez.

ROSE.

Qu'importe ?

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

J' suis sûr', malgré votre embarras,
Que c' sont des chos's qu'on peut entendre.
Parlez.

NICAISE.

Non, je n' parlerai pas,
Je crains de n' pas me fair' comprendre.

ROSE.

J'y ferai du moins mes efforts,
Et pour vous montrer ma franchise,
Je l' devine à peu près.

NICAISE.

Alors,
C' n'est pas la peine que j' vous l' dise.

ROSE.

Sans doute ; mais cependant, comme d'après tous les renseignements que vous me donnez, je pourrais encore me tromper, si vous vouliez m'expliquer vous-même...

NICAISE.

J' suis sûr que ça va vous déplaire, et c'est ce qui m'effraye.

ROSE.

Vous me trouvez donc l'air bien effrayant ?

NICAISE.

C'est-à-dire... Non ! et quand je vous regarde...

(Il la regarde attentivement.)

ROSE.

Eh bien ?

NICAISE.

Oh! les belles dentelles que vous avez là! ça doit coûter joliment cher!

ROSE.

Mais, Nicaise...

NICAISE.

Et des pendants d'oreilles... Et des bagues donc... C'est pire qu'un jour de noce... quasi à tous les doigts... Par exemple, je vous demanderais à les regarder, si ce n'était...

ROSE.

Si ce n'était, quoi?

NICAISE.

C'est que je n'oserais toucher votre main.

ROSE, lui présentant la main.

Que ne le disiez-vous...

NICAISE.

Comment, vrai... Vous voulez?... C'est pour vous obéir. (Il lui tient la main quelques instants et se met à rire niaisement.) Quoi que ça, je fais une réflexion... Quelqu'un qui serait hardi, ce serait une fameuse occasion de vous baiser la main... Il n'y aurait que ça à faire; mais ça vous fâcherait, hein?... Vous ne dites rien... mais je vois bien que ça ne vous conviendrait point, n'est-ce point?

ROSE, retirant brusquement sa main.

Vous avez raison.

NICAISE.

Là, vous le voyez bien.

ROSE.

AIR : Le beau Lycas aimait Thémire. (*Les Artistes par occasion.*)

Monsieur, quelle finesse extrême!
Vous entendez à demi-mot.

NICAISE.

Ah! je l' disais ben en moi-même,
J' m'y connais, je n' suis pas un sot.

ROSE, à part.

Eh! mais, mon Dieu, mais mon Dieu, qu'il est bête! (*Bis.*)
Ah! j'en ai vu peu comme lui. (*Bis.*)

NICAISE, croyant qu'elle lui fait un compliment.

Mam'zell', vous êtes trop honnête.

ROSE, lui faisant la révérence.

Monsieur, vous êtes trop poli.

NICAISE.

Vous ne voulez pas me montrer l'autre?

ROSE, faisant la révérence.

Je craindrais que ce ne fût abuser de votre complaisance, monsieur Nicaise.

NICAISE.

Pas du tout, c'est plutôt vous, mam'zelle.

ROSE, de même.

Il paraît que vous vous connaissez en anneaux, monsieur Nicaise?

NICAISE.

Ah! ben, maintenant, v'là que vous êtes trop honnête, et vous me rendez honteux avec toutes vos révérences.

ROSE.

Mais, asseyons-nous donc, je vous en prie! je craindrais de rester trop longtemps debout, s'il fallait écouter toutes les jolies choses que vous allez me dire... (Faisant la révérence.) monsieur Nicaise.

(Elle va pour s'asseoir.)

NICAISE.

Oh! par exemple, je ne le souffrirai point... Ce gazon est peut-être mouillé, et une belle robe comme la vôtre... D'ailleurs, faut être galant... Je cours chercher un tapis, ça ne sera pas long.

ROSE.

Ce n'est pas la peine.

NICAISE.

Ne vous impatientez pas, je reviens dans l'instant. Vous allez voir un gaillard qui court bien... Oh! faut être galant!

(Il sort en courant et entre chez la mère Rabaud.)

SCÈNE X.

ROSE, seule.

Et la mère Rabaud qui me vantait l'esprit de son fils... C'est à n'y pas tenir, et avec la meilleure volonté du monde... Ah! Paul! Quelle différence! Nous étions si bien d'accord.

AIR : Avec vous, sous le même toit. (Fanchon la vielleuse.)

Hélas! il m'entendait si bien!...
On a tant d'esprit quand on aime!
Mais cependant, Paul, j'en convien,
N'avait pas ce respect extrême.
J'auraïs bien pu lui reprocher
Plus d'un baiser qu'il prit par ruse...
Mais j'oubliais de m'en fâcher,
Et lui d'en demander excuse. .

(En soupirant.) Mais plus j'y pense... Ah! mon Dieu! c'est ce Nicaise qui revient... C'est bien assez d'une conversation, et je ne suis pas obligée, je crois, d'en entendre davantage... (Elle entre dans la grange, dont elle ferme la porte ; elle s'assied sur une chaise, se met à travailler et reste en vue du public.)

SCÈNE XI.

NICAISE, seul, portant un tapis.

Ouf! je suis tout essoufflé... Mam'zelle!... Eh ben! où est-elle donc?... Mam'zelle Rose... Comment, elle est partie...

(Il frappe à la porte de la grange.)

ROSE, dedans.

Oui, va, frappe.

NICAISE.

Eh ben ! soyez donc galant, donnez-vous de la peine... Qui diable entend rien aux filles !... C'est comme j'ai cru voir qu'elle se moquait de moi, parce que je n'avais pas baisé sa main... Dame, c'est sa faute, on lui demande... Pourquoi ne répond-elle pas... (Appelant.) Mam'zelle Rose ! mam'zelle Rose !... Avec ça, je sens que je ne sais pas trop bien faire la cour... Mais dame... moi, je n'ai jamais appris, et pour la première fois...

SCÈNE XII.

ROSE dans la grange ; NICAISE sur le devant du théâtre, et PAUL dans le fond.

PAUL, à part.

En vérité, je n'en reviens pas... Voyez-vous cette méchante femme ! Me brouiller avec mon oncle... Et Rose ! Rose !... J'ai beau rôder autour de la maison, impossible de l'apercevoir. Si je pouvais seulement la voir encore une fois, lui reprocher sa trahison .. Ah ! mon Dieu ! c'est Nicaise !

NICAISE.

Ah ! c'est vous, monsieur Paul ?... (A part.) Au moins, celui-là est un brave garçon, il n'est pas moqueur comme ces jeunes filles. (Haut.) Pardi, vous pouvez me rendre un grand service.

PAUL.

Peut-être que d'autres à ma place hésiteraient ; mais parlez.

NICAISE.

Eh bien ! dites-moi comment vous vous y prenez pour faire courir après vous toutes les filles du village ?... Car on dirait qu'elles vous aiment toutes.

PAUL, *soupirant.*

Toutes!... Non pas, il s'en faut.

NICAISE.

Oh! si vraiment, je le vois bien, et si vous vouliez me faire part du secret?

PAUL.

Et qu'en avez-vous besoin?

NICAISE.

Ah! c'est que vous ne savez pas... Ma mère dit que je suis amoureux... et je vais me marier... avec Rose qui demeure là.

PAUL.

Comment, c'est pour cela que vous demandez!... Elle ne vous aime donc pas?

NICAISE.

Pas encore; mais peut-être qu'à nous deux, si vous vouliez m'aider...

PAUL, *vivement.*

Ah! mon Dieu, monsieur Nicaise, bien volontiers... Tout ce qui pourra vous être agréable..

NICAISE.

Eh ben! v'là un bon enfant, au moins... Je vois que vous êtes mon ami... Mais dites donc, il me vient une idée.

PAUL.

Vraiment?

NICAISE.

Vrai.

AIR : Gai, Coco, gai, Coco, hiou.

Près de celle que j'aime,
Vous qu'êt's le savoir même,
Si vous vouliez vous-même
M'donner leçon ici,
J'comprendrais mieux la chose.

PAUL.

Quoi! tu veux qu'avec Rose,
Ici, d'vant toi, je cause?

NICAISE.

C'est un s'rvice d'ami.
D'puis si longtemps que j'guette
Un' leçon d'amourette,
Ah! pour moi quelle fête!
A profiter j' m'apprête;
Car ça va, je le vois,
Je l' conçois,
Faire un tête-à-tête
Où nous serons trois.

PAUL, à part.

Ma foi! profitons de l'occasion.

NICAISE.

C'est que je l'ai déjà appelée, elle ne veut pas paraître.

PAUL.

Attendez. (A part.) Peut-être cet air attirera son attention, c'était le signal de nos rendez-vous.

(Il joue sur son flageolet les premières mesures de l'allemande qui suit.)

ROSE, dans la grange.

Qu'entends-je! Comment Nicaise connaîtrait-il cet air?

(Elle ouvre la porte et sort.)

NICAISE, apercevant Rose.

Là, il n'y a qu'un air à jouer pour les faire revenir.

ROSE, apercevant Paul.

C'est Paul! il est bien hardi!

PAUL.

Mille pardons, mademoiselle, si je me présente devant vous.

NICAISE.

Oh! non, d'abord c'est moi qui l'y ai engagé.

PAUL.

Je n'avais que deux mots à vous dire.

NICAISE.

Oui, n'ayez pas peur; il n'agit que pour moi, et tout ce qu'il fera sera bien fait.

ROSE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

PAUL.

N'importe, tous les moyens sont bons, pourvu que je vous parle.

ROSE, avec dépit.

Mon Dieu, monsieur, je ne vous empêche pas de parler; mais je vous préviens que je n'écoute pas.

(Elle s'assied sur le banc et tourne le dos à Paul.)

PAUL.

Rose, vous ne me refuserez pas la grâce de m'entendre.

NICAISE, allant chercher une chaise.

Attendez; ne commencez pas sans moi.

PAUL.

AIR : Valse de DARONDEAU.

Aimable et jolie,
Toi qui fus ma mie,
Dis-moi
Pourquoi
T'aurais-je trahie ?
N'ai-je plus ta foi ?
Tu me jurais constance éternelle.

NICAISE, les regardant.

Très-bien, très-bien; je vois tout d'ici.

PAUL.

Et c'est moi seul, moi qui suis fidèle !

NICAISE.

Très-bien, très-bien; disons comme lui.

PAUL et NICAISE.

Aimable et jolie, etc.

PAUL.

Rose, je vous en supplie, un mot d'entretien.

(Il se met à genoux.)

NICAISE.

Bon, bon! voilà que ça s'échauffe.

(Paul est aux genoux de Rose; Nicaise, les pieds sur les bâtons de la chaise, et le menton dans les mains, les regarde avec ravissement.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; MÈRE RABAUD, les surprenant dans cette position.

MÈRE RABAUD.

Eh bien! qu'est-ce que je vois là? (Rose, effrayée, pousse un cri et s'enfuit dans la grange; Paul monte sur l'échelle qui est cachée par l'arbre.) Comment, imbécile! devant toi, en ta présence!

NICAISE.

Là! v'là tout gâté, j'en étais sûr; elle ne peut pas me laisser faire.

MÈRE RABAUD.

Te laisser faire!

NICAISE.

J'allais tout apprendre, eh ben! non, faut qu'elle vienne s'en mêler... Donnez-vous de la peine pour votre éducation, avec des parents comme ceux-là!

MÈRE RABAUD.

Mais encore une fois...

NICAISE.

Vous lui avez fait peur, il ne voudra plus revenir pour la leçon.

MÈRE RABAUD.

Ah çà! perd-il la tête?... Dis-moi ce que c'est que cette leçon et ce tapis?

NICAISE.

C'est moi qui l'ai apporté.

MÈRE RABAUD.

Et pourquoi?

NICAISE.

Pour qu'ils puissent causer à leur aise.

MÈRE RABAUD.

Comment, tu vas leur procurer un entretien!... Tu ne sais donc pas que Paul est ton rival?

NICAISE.

Comment!... Paul qui était là?

MÈRE RABAUD.

Eh! oui.

NICAISE.

Là, j'étais sûr que vous feriez quelque... Comment, ce matin, vous me parlez d'un rival, et vous ne me dites pas son nom! Suis-je sorcier?

MÈRE RABAUD.

Allons, vous allez voir que c'est moi maintenant...

NICAISE.

Tenez, ma mère, vous venez toujours vous mêler de mes affaires.

MÈRE RABAUD.

Il le faut bien, puisque maintenant plus que jamais il faut empêcher Paul et Rose de se parler.

NICAISE.

J'y songerai.

MÈRE RABAUD.

Et son consentement?

NICAISE.

Je l'aurai.

MÈRE RABAUD.

Et le notaire à avertir?

NICAISE.

J'y cours de ce pas.

MÈRE RABAUD.

Et les ménétriers?

NICAISE.

Je vais les envoyer. Mon Dieu, on me croit bête, et l'on verra, si je m'y mets une fois, de quoi je suis capable. Tout ce que je vous demande, c'est de rentrer chez vous et de me laisser agir... Que diable, ça n'est pas difficile.

MÈRE RABAUD, à part.

Allons, laissons-le faire... Qui sait, peut-être, une fois par hasard aura-t-il de l'esprit... Mais je m'en vais toujours surveiller... (Haut.) Prends bien garde.

NICAISE.

Eh! mon Dieu, soyez tranquille.

(Elle rentre.)

SCÈNE XIV.

NICAISE, PAUL et ROSE.

NICAISE.

Là, me v'là débarrassé de ma mère, c'est le plus difficile... Pour plus de sûreté, enfermons-la, afin qu'il ne lui prenne pas encore envie de me contrarier. Maintenant qu'elle me laisse faire, il me semble que les idées me viennent en foule... D'abord, faut ôter cette échelle, de peur que, comme faisait avant-hier le voisin Gros-Pierre, on ne veuille monter par la lucarne du grenier... V'là de l'esprit et de l'expérience.

PAUL, sur l'échelle, mais toujours caché par les branches de l'arbre.

Ah! mon Dieu! comment donc faire?

NICAISE.

Otons notre veste, et à l'ouvrage ! (Pendant ce temps, Paul monte vite par la lucarne et se trouve dans la grange ; il est debout sur une traverse. Rose est assise sur le devant du théâtre et travaille. Nicaise a porté l'échelle contre la maison de sa mère.) Voilà les communications coupées... Sont-ils bêtes ! Et cette botte de foin qu'ils ont laissée à la poulie, et que le premier venu pourrait décrocher, rentrons-la ; ce n'est pas tout d'avoir de l'esprit, faut encore de la prévoyance.

PAUL.

Ma foi, profitons de sa bonne volonté.

(Il se met à cheval sur la botte de foin, et Nicaise, en lâchant la corde le descend au milieu de la grange.)

ROSE, se retournant au bruit de la poulie.

Que vois-je !

PAUL.

Ce n'est pas ma faute... C'est Nicaise qui me fait descendre auprès de vous.

ROSE.

Vit-on jamais une pareille hardiesse !... Si vous restez, je sors à l'instant même.

(Elle va pour sortir.)

NICAISE.

A présent, enfermons Rose, pour être sûr d'elle.

(Il donne un tour de clef à la porte de la grange.)

ROSE, en dedans.

On a fermé la porte.

NICAISE.

Maintenant que tout est arrangé, achevons notre ouvrage. Allons, Nicaise, de l'activité, et je les forcerai bien à convenir que je ne suis pas une bête.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XV.

PAUL, ROSE, dans la grange.

ROSE, se bouchant les oreilles avec les doigts.

Non, monsieur, non, je ne veux rien entendre. (Paul fait semblant de parler et ne remue que les lèvres.) Hein?... quoi?... qu'est-ce que vous dites?

PAUL.

Moi, je ne disais rien; mais si vous vouliez me permettre de parler, je vous dirais que je n'ai jamais cessé de vous aimer, et que c'est vous qui, malgré vos serments...

ROSE.

Moi? si on peut dire ça!

PAUL.

AIR : Bergère, sois moins sévère.

Que Rose
Ici dispose
Du destin de mes jours;
Près d'elle
Toujours fidèle,
Je l'aimerai toujours.

ROSE.

C'est l'amour, c'est lui,
Qui causa notre querelle;
L'amour, aujourd'hui,
Nous devait bien son appui.

Ensemble.

PAUL.

Oui, Rose
Toujours dispose
Du destin de mes jours;
Comme elle,

Toujours fidèle,
Je l'aimerai toujours.

ROSE.

Que Rose
Toujours dispose
Du destin de tes jours;
Comme elle,
Toujours fidèle,
Tu l'aimeras toujours.

ROSE.

Mais raconte-moi donc comment il se fait...

PAUL.

Tu étais si pressée, tout à l'heure!

ROSE.

J'étais pressée de me raccommoder.

(Il s'assied près d'elle, et ils ont l'air de causer tout bas.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; MÈRE RABAUD, paraissant sur son balcon.

MÈRE RABAUD.

J'ai voulu sortir, impossible! Conçoit-on quelque chose à ce Nicaise qui s'avise de m'enfermer... Avec ça, je ne le vois pas revenir, et je crains qu'il n'ait fait encore quel ques...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; MATHURIN.

MATHURIN.

Eh! c'est vous, mère Rabaud! Que diable faites-vous donc sur votre belvédère?

MÈRE RABAUD.

J'attends mon fils Nicaise... Vous ne l'auriez pas rencontré ?

MATHURIN.

Ma foi, non ; je cherche aussi mon fripon de neveu.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (Les Hasards de la guerre.

D'puis une heure il a disparu,
Et mon inquiétude est grande ;
J'ignorons c' qu'il est devenu,
Et v'là pourquoi je vous l' demande.
Pour retrouver c' qui s' perd chez nous,
Il n'est qu' deux moyens en usage,
Et c'est de s'adresser à vous,
Ou bien au tambour du village.

MÈRE RABAUD.

Ça vous va bien, vous qui êtes aussi curieux pour le moins.

MATHURIN.

Moi, par exemple ! (S'approchant de la grange.) Dites donc, mère Rabaud, j' crois que j'ai entendu là, dans la grange...

MÈRE RABAUD.

Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ?

MATHURIN.

Comme qui dirait le bruit d'un baiser. Il me semble qu'on parle bas... Mais je ne distingue pas la voix.

MÈRE RABAUD.

Regardez par la fente à gauche, on voit très-bien, je le sais.

MATHURIN, regardant.

C'est Rose elle-même... et quelqu'un que je ne puis distinguer est à ses genoux.

MÈRE RABAUD, avec joie.

Serait-il vrai ?

MATHURIN.

Oh! très-vrai.

MÈRE RABAUD.

Eh bien! voisin, je sais ce que c'est. (*A part.*) Là, qui se serait attendu à cela de Nicaise?... Il me l'avait bien dit : Ma mère, laissez-moi faire...

(*On entend une ritournelle.*)

MATHURIN.

Qu'est-ce que j'entends là?

MÈRE RABAUD.

Ce sont toutes les filles et les garçons du village qui reviennent de l'ouvrage... (*A part.*) Ma foi, puisque Nicaise a si bien mené tout cela, il ne sera pas dit que je ne l'aurai pas secondé.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; LOUISE, LOUISON, VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

LES VILLAGEOIS et LES VILLAGEOISES.

AIR de la Montagnarde.

Amis, après l'ouvrage,
Retournons au village.
On peut, après l'ouvrage,
Chanter un gai refrain.

MÈRE RABAUD, *à part.*

Hâtons-nous, et pour cause,
Je connais un moyen certain
Qui va bien forcer Rose
A lui donner sa main.

LES VILLAGEOIS et LES VILLAGEOISES.

Amis, après l'ouvrage, etc.

LOUISON.

Ah! si Nicaise était là...

LOUISE.

Vous savez bien qu'il a un rendez-vous, il nous l'a dit ce matin.

TOUS.

Un rendez-vous?

MÈRE RABAUD.

Oui, mesdemoiselles, il a un rendez-vous, et il est là, avec Rose, sa future; car c'est demain qu'il se marie.

LOUISE.

Ah! bien, faut aller lui faire nos compliments.

MATHURIN, bas à la mère Rabaud, pendant que les jeunes filles vont ouvrir.

Y pensez-vous? compromettre cette jeune personne!

MÈRE RABAUD.

Bah! ça hâtera leur mariage... et voilà tout... Vous sentez maintenant qu'il est indispensable... Qu'ai-je vu?

(Paul et Rose, amenés par les jeunes filles, paraissent les yeux baissés. Mathurin court à eux tout étonné. Mère Rabaud reste stupéfaite sur le balcon.)

MATHURIN et LES VILLAGEOIS et LES VILLAGEOISES.

Comment, c'est Paul!

PAUL et ROSE, se jetant aux genoux de Mathurin.

AIR : Ni jamais, ni toujours. (Mme GAIL.)

Nous venons implorer
Tous deux votre clémence.
Daignez nous rassurer;
On sait que l'indulgence
Vient toujours
Au secours
De la jeunesse et des amours.

MÈRE RABAUD.

Un instant!... nous saurons, j'espère, qui vous a ainsi renfermés.

PAUL et ROSE.

C'est Nicaise !

TOUS.

Nicaise !

MATHURIN.

Ma foi, mère Rabaud, vous l'avez dit vous-même, vous voyez que le mariage est indispensable.

MÈRE RABAUD.

Mais un instant ; au moins faut-il le temps de se reconnaitre... Vous n'irez pas plus vite que les violons.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; BLAISE, et QUATRE MÉNÉTRIERS.

MATHURIN.

AIR nouveau.

Voisin', pour peu, Dieu merci,
Que la musique vous plaise,
Rassurez-vous, en voici.

LES MÉNÉTRIERS.

Dame, on nous envoie...

MATHURIN.

Et qui ?

LES MÉNÉTRIERS.

Nicais' ! Nicaise ! Nicaise !

MÈRE RABAUD.

(Suite de l'air.)

Faut un notaire.

MATHURIN.

En effet,
V'là le tabellion Blaise.

BLAISE.

Oui, j'arrive tout d'un trait.

MATHURIN.

Qui donc vous envoie?...

BLAISE.

Eh ! c'est
Nicais' ! Nicaise ! Nicaise !

LES MÉNÉTRIERS.

Il nous a même payés.

MÈRE RABAUD.

Il a payé les violons !

MATHURIN.

Eh bien! la musique en tête, les futurs après, et en avant le cortége.

MÈRE RABAUD.

Au moins ouvrez-moi, que j'aille avec vous?

MATHURIN.

Non pas, je me souviens de ma noce.

TOUS.

AIR : La garde passe, il est minuit. (*Les Deux Avares.*)

Oui, désormais plus de débat,
Allons signer tous au contrat,
Que tout se fasse avec éclat,
Que la noce commence.
Oui, nous serons tous de la danse,
D'la noce et du contrat.

(La noce défile, les violons en tête.)

SCÈNE XX.

MÈRE RABAUD, sur le balcon à se désespérer; NICAISE, arrivant tout essoufflé et s'essuyant le front avec son mouchoir.

NICAISE.

Ah! ce n'est pas sans peine... Mais quand je m'y mets une fois... ça va rondement... Dieu merci!

MÈRE RABAUD.

Oui, va, félicite-toi!

NICAISE, d'un air triomphant.

Eh bien! hein?

MÈRE RABAUD.

Voyez encore cet air de contentement... Je ne sais qui me retient... car je suffoque de colère... Va, je renonce à t'établir, à me mêler de tes affaires.

NICAISE.

Eh bien! qui vous dit de vous en mêler!... pardin', elles sont en bon train!

MÈRE RABAUD.

Oui, en bon train... et tu n'as que ce que tu mérites... Tu ne seras jamais qu'un sot, un imbécile, un vrai Nicaise.

NICAISE.

Eh bien! qu'est-ce qu'elle dit donc?.., Il me semble qu'elle oublie le respect maternel... Je vois ce que c'est, elle est fâchée que je me sois passé d'elle.

(On entend dans le fond :)

LES GENS DE LA NOCE.

AIR du vaudeville de La Nouvelle télégraphique.

Chantons,
Dansons,
Et célébrons

L'hymen qui les engage.
Jeunes tendrons,
Jeunes garçons,
Unissons
Nos chansons.

NICAISE.

Eh ! mais, qu'est-c' que je vois d'ici ?
Un' noce, un mariage ;
Eh ! quoi, sans moi danser ainsi !
Morgué ! j'en suis aussi.

LES GENS DE LA NOCE.

Chantons, etc.

MÈRE RABAUD, en dedans.

Eh ! mais, ne m'ouvrira-t-on pas ?

MATHURIN, dans le fond.

Je n' crains plus de commérage.
(Nicaise ouvre à sa mère.)

NICAISE, faisant danser sa mère.

Pas d' bonn's fêtes, ni de sabbats,
Quand ma mère n'en est pas.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES ; TOUTE LA NOCE, MATHURIN, PAUL et ROSE, en tête.

(Reprise du chœur.)

LES GENS DE LA NOCE.

Chantons,
Dansons,
Et célébrons
L'hymen qui les engage.
Jeunes tendrons,
Jeunes garçons,

Unissons.
Nos chansons.

PAUL et ROSE.

Chantons,
Dansons,
Et célébrons
L'hymen qui nous engage.
Jeunes tendrons,
Jeunes garçons,
Unissons.
Nos chansons.

NICAISE.

Tiens, je ne me trompe pas, c'est Paul qui tient Rose par-dessous son bras. (On rit.) Qu'est-ce que c'est donc que cela ? (On rit.) Dites donc, vous autres, qu'est-ce que cela signifie ? (On rit.) Ils rient tous... ça me donne aussi envie de rire... sont-ils farces !... Tiens, le notaire rit aussi... Ah ! bien, mettez-moi du secret.

MATHURIN.

Dame, ce sont des gens qui viennent te remercier de tout le mal que tu t'es donné pour le mariage de Paul.

MÈRE RABAUD.

Oui, imbécile ! pour le mariage de Paul et de Rose.

NICAISE.

Bah ! ils étaient brouillés.

MÈRE RABAUD.

C'est toi qui les as raccommodés.

NICAISE.

Bah ! raccommodés... Ils ne pouvaient pas se parler.

MÈRE RABAUD.

C'est pour cela que tu les as renfermés ensemble.

NICAISE.

Comment, je les ai renfermés... Par exemple, voilà qui

est drôle!.. Eh bien! si je les ai renfermés, comment sont-ils dehors?

MÈRE RABAUD.

Qui pouvait se douter?... C'est moi qui les ai fait sortir.

NICAISE.

Là... à qui la faute?... V'là tout ce que je demandais... Convenez que ce n'est pas ma faute?... (A part.) Elle ne fait que des bêtises... (Haut.) Ah çà! monsieur Paul, je suis de la noce?

PAUL.

Comment donc, monsieur Nicaise : si vous voulez nous faire l'honneur d'être premier garçon?...

NICAISE.

C'est ça, premier garçon de la noce... c'est une fameuse occasion pour prendre une leçon de mariage.

VAUDEVILLE.

AIR de contredanse

NICAISE.

Rien n'est désespéré,
Bientôt vous en aurez la preuve,
Rien n'est désespéré;
Comme un autre je m'instruirai.

Peut-être qu'après cette épreuve,
Près de vous j'aurai du succès,
Et mam'zell', si vous d'venez veuve...
Vaut toujours mieux tard que jamais.
(Les quatre derniers vers se répètent.)

PAUL.

Pourquoi donc toujours voir
De nouveaux maux en perspective?
Pourquoi tout voir en noir,
Quand tout s'embellit par l'espoir?

La jeuness' redevient active,

Nos champs voient renaître la paix ;
L' bon vin, l' bonheur, tout nous arrive !
Un peu tard vaut mieux que jamais.

MÈRE RABAUD.

Je n'ai pas pu d'abord,
Dans le fond du cœur j'en enrage,
Je n'ai pas pu d'abord
Les empêcher d'être d'accord.

Les voilà tous deux en ménage,
Mais j'espère, je m'y connais,
Les brouiller après l'mariage.
Vaut toujours mieux tard que jamais!

MATHURIN.

Soyons d'notre pays,
Nos intérêts nous le commandent.
Soyons d'notre pays,
N'formons qu'une famill' d'amis.

Si queuqu'zuns encor s'en défendent,
Quoiqu'en retard, ils sont Français!
Qu'ils arriv'nt, nos bras les attendent.
Vaut toujours mieux tard que jamais.

NICAISE.

Papa n' cessait d' prier,
C'est un fait que j' tiens de ma mère ;
Papa n' cessait d' prier,
Afin de s' voir un héritier.

Il n'eut pas ce destin prospère,
Car v'là que j' naquis tout exprès
Un an après la mort d' mon père.
Vaut toujours mieux tard que jamais.

ROSE, au public.

Ce soir, dans le hameau,
Qu'il ne survienne point d'orage.
Ce soir, dans le hameau,
Que le temps soit toujours au beau.

Si nous n'avons eu vot' suffrage,
Pendant le cours de nos couplets,
Applaudissez la fin d' l'ouvrage,
Puisqu'il vaut mieux tard que jamais.



L'HÔTEL

DES QUATRE-NATIONS

A-PROPOS EN UN ACTE, MÊLÉ DE VAUDEVILLES

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. H. DUPIN ET BRAZIER.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — 7 Novembre 1818.

PERSONNAGES	ACTEURS
LEFRANC, maître de l'hôtel. . . . . . MM.	BOSQUIER-GAVAUDAN.
M. VELOUTÉ, marchand de papiers peints, prétendu de Juliette	BRUNET.
SIR JOHNSON, négociant anglais. . .	TIERCELIN.
BLINTHAL, baron allemand.	FLEURY.
SANS-REGRET, brigadier de l'artillerie légère	LEPEINTRE.
JAMES, jockey de Johnson	GEORGES.
UN DOMESTIQUE ALLEMAND . .	LOUIS.
UN COSAQUE.	—
JULIETTE, fille de Lefranc. . . . . . Mmes	PAULINE.
SONIKOFF, courrier russe	CUISOT.

Dans l'hôtel des Quatre-Nations, à Valenciennes.



L'HÔTEL
DES QUATRE-NATIONS

Une salle de l'hôtel.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE, répondant de différents côtés.

C'est bien... Oui... dans l'instant l'on y va... Depuis que M. Lefranc, mon père, tient l'hôtel des *Quatre-Nations*, à Valenciennes, on ne sait auquel entendre ; c'est charmant ! parce qu'en russe, en allemand et en anglais, c'est toujours quelque chose pour la fille... sans compter les galanteries qu'ils m'adressent... c'est-à-dire que je devine ! car il n'est pas aisé de les comprendre, et je me rappelle encore le jour de leur arrivée :

AIR : Le beau Lycas aimait Thémire. (*Les Artistes par occasion.*)

Ils demandaient dans leur langage
Des mets et des vins délicats,
Champagne, Bordeaux, Ermitage,
Mon père n' les entendait pas.
Aussitôt changeant de manière, (*Bis.*)
Ils montrent des écus sonnants ; (*Bis.*)
C'en est assez, leur dit mon père,

Ne parlez pas, je vous entends.

L' premier jour, avec politesse,
C'était à qui suivrait mes pas ;
Ils voulaient me parler sans cesse,
Moi je ne les comprenais pas.
Mais tous ces messieurs par la suite (*Bis.*)
Devinrent enfin si pressants, (*Bis.*)
Que j' n'eus que l' temps d' leur dir' ben vite :
Ne parlez pas, je vous entends.

Aussi, maintenant, je crois que je pourrais dire *Je vous aime* dans toutes les langues de l'Europe ! excepté pourtant en français : car depuis que ce pauvre Sans-Regret est parti, j'ai tout à fait oublié comment ça se disait. (On entend chanter en dehors.) Ah ! voilà déjà mon père... il n'est pas amoureux, lui !

SCÈNE II.

JULIETTE, LEFRANC.

JULIETTE.

Vous êtes bien heureux d'être gai si matin.

LEFRANC.

Est-ce que le père Lefranc ne l'est pas toujours ?... Eh ! pourquoi ne le serais-je pas ?

AIR du vaudeville de *Turenne*.

Vivant sans crainte et sans envie,
De chacun je suis respecté ;
J'oppose aux peines de la vie
Et mon courage et ma gaîté.
Du nom d' Français pour être digne,
On sait comment je me conduis :
Dans l' bonheur je me réjouis,
Et dans l' malheur je me résigne.

JULIETTE.

A la bonne heure! car j'ai vu des jours où ça n'allait pas trop bien et où vous chantiez de même.

LEFRANC.

Toujours, mon enfant, toujours; quoi qu'il arrive, je commence par chanter, c'est mon caractère.

AIR : Ce boudoir est mon Parnasse. (Fanchon.)

Partout ma gaîté s' déploie,
Faut qu' chacun fass' son métier;
Viv' le vin, vive la joie!
J' suis Français et cabar'tier.
Gaîment toujours je m'éveille,
Quand je peux, en bon luron,
Mettre mon vin en bouteille
Et mes chagrins en chanson.

Dis donc, tu vas bientôt chanter aussi... As-tu vu ton prétendu... celui qui loge là?

JULIETTE.

Comment, ce monsieur qui est arrivé hier au soir et qui a un air de mauvaise humeur?

LEFRANC.

C'est ça... M. Velouté, un marchand de papiers peints... un pauvre diable qui tout en répétant sans cesse *Ça va mal*, a fait depuis trois ou quatre ans une fortune superbe!... Dame... il se donne de la peine... Il vend, il achète, il brocante; enfin, il fait tous les métiers, et l'on dit qu'il n'y a maintenant que celui-là qui réussisse...

JULIETTE.

C'est égal, mon papa, vous sentez que je voudrais l'épouser que je ne pourrais pas... Et ce pauvre Sans-Regret!

LEFRANC.

Tu l'oublieras.

JULIETTE.

Non, mon papa, ça ne s'oublie pas.

AIR : C'est le meilleur homme du monde. (*Monsieur Guillaume.*)

D'puis trois ans qu' les soldats de France
Se sont éloignés de chez nous,
En vain pour tenter ma constance
Plus d'un amant m' fit les yeux doux;
C'est Sans-Regret seul que j'adore,
Il fut de moi toujours chéri,
Et d'puis qu' j'en vois d'autres ici,
Je crois que j' l'aime plus encore.

LEFRANC.

Oh! celui-là, c'est un joli garçon, c'est un brave soldat, j'en conviens, mais il est loin d'ici... il est à son régiment, et vois-tu... si jamais je prends un gendre...

AIR : Mon galoubet.

Premier couplet.

J' veux qu'il soit là (*Bis.*)
Et qu'il partag' sur cette terre
Le bien ou l' mal qui m'arriv'ra.
Pour embrasser sa ménagère,
Ou pour trinquer avec l' beau-père.
J' veux qu'il soit là. (*Bis.*)

JULIETTE.

Je sais bien, mon papa, qu'il vaudrait mieux avoir un mari à résidence.

LEFRANC.

Corbleu! je le crois bien.

Deuxième couplet.

Faut être là! (*Bis.*)
Sitôt qu' dans l'hymen on s'engage;
Malheur à l'époux qui s'en va!
Je connais ta vertu sauvage,
T'es comm' ta mère, elle était sage,
Mais j'étais là. (*Bis.*)

Eh! le voilà, ce cher M. Velouté!... Ah! mon Dieu! Il a là un habit qu'il a pris dans sa manufacture.

SCÈNE III.

LES MÊMES; M. VELOUTÉ.

LEFRANC.

Eh bien! mon cher, comment avez-vous passé la nuit?

VELOUTÉ.

Hum!... hum!... Je n'ai fait qu'un somme, mais ça va mal, père Lefranc, ça va bien mal!... Si je prends l'habitude de dormir ainsi...

LEFRANC.

Pardi, le grand malheur!

VELOUTÉ.

Ne suis-je pas un peu pâle? Il me semble que j'ai une figure de papier mâché... où diable ai-je été prendre ce visage-là?

LEFRANC.

Parbleu! dans votre magasin. Dites donc, c'est ma fille!... Hein! comment la trouvez-vous?

VELOUTÉ, d'un air de mauvaise humeur.

Mais, dame! fraîche et couleur de rose.

LEFRANC.

Eh bien! ça doit vous faire plaisir, vous qui d'ordinaire voyez tout en noir... Elle est jolie, n'est-ce pas?...

VELOUTÉ.

Hélas! oui... mais je n'en suis pas plus content, parce que quand une femme est si jolie!... voyez-vous, ça va mal... père Lefranc, ça va bien mal!

LEFRANC.

Que le diable vous emporte!

VELOUTÉ.

AIR : Pégase est un cheval qui porte. (Les Chevilles de maître Adam.)

Ça va mal, quand j' vois l'abondance
Sur nos coteaux, dans nos guérêts;
Ça va mal, lorsque sur la France
Le ciel répand tous ses bienfaits;
Ça va mal, quand rien n'est à craindre
Pour not' pays, pour notre bien.

LEFRANC.

Mon Dieu, que nous serions à plaindre
Si vous disiez que tout va bien !

VELOUTÉ.

Pour moi, je vous préviens que je suis au bout de mon rouleau et que je compte me retirer du commerce dès que j'aurai mis un peu d'ordre dans mes papiers.

LEFRANC.

Ah ! vous vous retirez ?...

VELOUTÉ.

Hélas ! oui... avec une soixantaine de mille francs.

LEFRANC.

En papier ?

VELOUTÉ.

Non, en écus !... Ça ne va pas assez bien pour moi, voyez-vous; mais je sais que vous avez chez vous des étrangers et j'espère leur repasser mon fonds de magasin... mes papiers nids d'amour... mes papiers cachemire, mes papiers chinois; enfin, je leur en ferai voir de toutes les couleurs.

LEFRANC.

A la bonne heure... Je vous leur ferai parler... et à ce soir le contrat.

VELOUTÉ.

Sans contredit... Mais vous m'assurez toujours que votre auberge est en plein rapport, bien fréquentée, bien achalandée? Sans cela, point de noce !

LEFRANC.

Soyez tranquille... Je ne manque pas de monde, j'en ai plus que je n'en veux... J'ai ici des échantillons de toute l'Europe... Et tenez, vous pouvez en juger.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; JAMES, paraissant à droite.

JAMES.

Le déjeuner de mylord?

UN DOMESTIQUE ALLEMAND, paraissant à gauche.

Le técheuner de la baronne?

UN COSAQUE, avec une serviette à la main.

Le décheunement à nous?

VELOUTÉ, à part.

Ah! ils déjeunent tous, ça commence bien.

LEFRANC.

Vous le voyez, je ne vous ai pas trompé... Qu'on serve le roastbeef de mylord, la choucroute de M. le baron et le chocolat de M. Sonikoff.

SCÈNE V.

LES MÊMES; BLINTHAL, SONIKOFF.

(On apporte une table servie.)

BLINTHAL et SONIKOFF.

AIR du vaudeville de Bedlam.

Le déjeuner nous attend ;
Amis, mettons-nous à table ;
De ce repas agréable
Ne retardons pas l'instant.

SONIKOFF.

Mais la France, en vérité,
Est un pays de Cocagne;
Les grâces et la beauté
Vous y versent le champagne.

BLINTHAL et SONIKOFF.

Le déjeuner nous attend, etc.

JULIETTE.

Eh bien! où est donc sir Johnson? il n'est point ici!

BLINTHAL.

Moi ché savoir bien... Il hafre pas foulu tuer lui hier au soir, barce qu'il était trop tard, et hafre sans doute remis à cet matin.

JULIETTE.

Ah! mon Dieu! serait-ce pour cela qu'il serait sorti?

SONIKOFF, se levant

Je cours prévenir, s'il est possible..

BLINTHAL.

Ya... ça être pien vu.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; JOHNSON, entrant froidement, les mains derrière le dos.

JULIETTE.

Ah! le voici!... le voici lui-même! Fi, monsieur, que c'est mal à vous de nous faire ainsi des frayeurs mortelles! nous étions bien inquiets de vous, je vous assure.

JOHNSON.

Vraiment!... le petite, il était inquiet; allons, je avé bien fait de pas tuer moi ce matin, je ferai mieux tantôt... James... approchez le déjeuner.

VELOUTÉ.

Ne pourrait-on vous parler?

JOHNSON.

Pas dans ce moment.

VELOUTÉ.

C'est pour un mot.

JOHNSON.

Pas pour une syllèbe.

VELOUTÉ.

Mais encore...

JOHNSON.

Eh! laissez-moi.

LEFRANC.

Laissez-les tranquilles; et puisqu'ils déjeunent, je vous conseille d'en faire autant.

VELOUTÉ.

Mais je voulais lui montrer mes papiers chinois auparavant.

(Velouté et Lefranc sortent.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES; excepté Velouté et Lefranc.

SONIKOFF, retenant Juliette.

Eh! quoi, mademoiselle Juliette, vous nous quittez!... Restez, nous vous en prions tous, n'est-il pas vrai?

JOHNSON.

Moi, je mange et je priai point.

SONIKOFF.

Est-ce qu'un joli minois n'égaye point un repas?

JOHNSON.

Chamais!

AIR : On dit que je suis sans malice. (Le Bouffe et le Tailleur.)

Lorsque la gaîté nous inspire,
Que nous voulons chanter et rire,
Nous, nous disons à la beauté
D'aller dans le chambre à côté.

SONIKOFF.

Ah! c'est prêter aux épigrammes...
Comment, vous renvoyez les dames!
Et pour mieux chercher le plaisir,
Vous commencez par le bannir!

JOHNSON.

Quand j'y pensions, c'été bien heureuse pour moi de être encore dans l'existence; car je aurais pas vu miss le Taverne.

BLINTHAL.

Qui était tiaplement gentille, plis que toutes les tames de le Allemagne.

SONIKOFF.

Moi, d'abord, je n'ai jamais tant aimé la France que depuis que j'y vois mademoiselle Juliette.

JOHNSON.

Tenez, il faudrait aimer nous.

BLINTHAL.

Ya, et pour commencer, il fallait un betit baiser.

(Ils poursuivent Juliette.)

SONIKOFF, *se mettant devant eux.*

Un instant, messieurs.

AIR : Fille à qui l'on dit un secret. (La Dansomanie.)

De la défendre il m'est permis,
Je veux ici m'en montrer digne;
En demeurant dans ce pays,
J'en ai retenu la consigne;
En France il faut être galant,
L'Amour diffère de Bellone,

Car avec lui ce que l'on prend
Ne vaut pas ce que l'on nous donne.

D'abord je sais que Juliette a un amoureux, je m'en suis déjà informé.

JOHNSON.

Goddam! dans ce pays quand je présente moi, je trouve toujours un amoureux, et bien souvent deux... Eh bien! dites, le petite... que faudrait-il à moi pour faire oublier le amoureux à vous ?

JULIETTE.

Ce qu'il faut, monsieur, il faut lui ressembler.

JOHNSON.

Oh! si ce n'était que cela! moi, je étais fort pour le amabilité.

BLINTHAL.

Et moi pour la légèreté française, et ça être à s'y méprendre et nous allons foir...

AIR : Mon père n'est plus le concierge.

Moi, je offre à vous ma noblesse.

JULIETTE.

Ça n'est pas ça.

JOHNSON.

Moi, je offre à vous ma richesse.

JULIETTE.

Ça n'est pas ça.

SONIKOFF.

Ah ! si j'étais l'amant, ma bèlle,
Qui vous plaira,
Je vous serais toujours fidèle.

JULIETTE.

C'est presque ça.

BLINTHAL.

Du Français n'ai-je pas le grâce ?

JULIETTE.

Ça n'est pas ça.

JOHNSON, prenant la main de Juliette.

Moi, je avais de son audace.

JULIETTE, la retirant.

Ça n'est pas ça.

SONIKOFF.

Hélas ! cette faveur si grande,
Qui l'obtiendra ?
Sans l'espérer, je la demande.

JULIETTE.

C'est presque ça.

(Sonikoff se met aux genoux de Juliette et lui baise la main... Juliette la retire de suite.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; VELOUTÉ.

VELOUTÉ, les surprenant.

Comment ! c'est presque ça... C'est bien ça, tout à fait...

AIR du vaudeville de *Nicaise*.

Parbleu, le tour est bon,
Espère-t-on m'en faire accroire ?
Parbleu, le tour est bon,
Dans ces lieux pour qui me prend-on ?
J'ai cru qu'elle serait la gloire
Du corps des manufacturiers ;
Il faut, je commence à le croire,
Rayer cela de mes papiers.

TOUS.

Bon, bon, le tour est bon ;
D'être aimé si je n'ai la gloire,
Bon, bon,
J'ai toujours pris une leçon.

(Juliette, Sonikoff et Blinthal sortent.)

SCÈNE IX.

JOHNSON, VELOUTÉ, puis JAMES.

JOHNSON, à part.

Allons, je voyais bien que c'était la petite officière qui avait le plus de dispositions.

VELOUTÉ.

Ça va mal pour moi, je le vois.

JOHNSON.

Hein ? Qu'est-ce que vous dites, vous ? répétez ce que vous avez dit.

VELOUTÉ.

Parbleu ! je dis que ça ne va pas bien, je ne me gêne pas pour le dire.

JOHNSON.

C'est-à-dire que vous êtes mécontente.

VELOUTÉ.

Sans doute.

JOHNSON.

Ce était bien, ce était très-bien ! (A part.) Je vois que cette petite Française va faire ma partie. (Haut.) Touchez là... Si vous voulez, pour passer le temps, nous tuerons nous ensemble, tous les deux l'un et l'autre, par partie de plaisir.

VELOUTÉ.

Hein ? qu'est-ce qu'il dit donc ?

JOHNSON.

Je disais que j'étais comme vous mécontente de tout et que je ennuyais moi.

VELOUTÉ.

Je le crois bien, avec des parties de plaisir comme celle-là.

JOHNSON.

AIR : Dorilas, contre moi des femmes. (Pour et Contre.)

C'ennuit pas vous d'être toujours à table ?

VELOUTÉ.

Mais ça n'est pas ainsi chez nous.

JOHNSON.

C'ennuit pas vous de boxer comme un diable?

VELOUTÉ.

On n'agit pas ainsi chez nous.

JOHNSON.

C'ennuit pas vous d'avoir une passion extrême?

VELOUTÉ.

On n'en voit pas beaucoup chez nous.

JOHNSON.

Et d'entendr' dire aux femmes : *Je vous aime.*

VELOUTÉ.

Vous n'entendrez pas ça chez nous.

JOHNSON.

Ça ennuit pas vous de lire tous les matins le seize colonnes du *Morning Chronicle?* de voir les orateurs en plein air et les boxements pour les élections ?

VELOUTÉ.

Dieu merci! nous n'avons rien de tout cela : nos journaux n'ont que huit colonnes, nos élections se font sans coups de poings, les terres sont cultivées, le roi se porte bien et la France aussi.

JOHNSON.

Vous disiez, vous, que tout il allait mal.

VELOUTÉ.

Je le disais... je le disais comme je dirais autre chose.

JOHNSON.

Allons, je voyais tout de suite que je trouverai personne dans ce pays pour partir avec moi.

JAMES, entrant.

Mylord, une lettre pour vous.

JOHNSON, lisant.

Le honorable sir Johnson... Goddam! un ordre de départ! Holà, James! faites mes malles, mes paquets et celui de mes gens ; nous partons dans une heure.

(Il sort avec James.)

SCÈNE X.

VELOUTÉ, seul, puis LEFRANC.

VELOUTÉ.

Diable ! une des meilleures pratiques de moins... Cela va mal pour mon mariage... Ah! c'est vous, père Lefranc... Vous ne savez pas... cet Anglais qui loge chez vous?...

LEFRANC.

Eh bien?...

VELOUTÉ.

Il s'en va.

LEFRANC, d'un air riant.

Ah ! ah! vrai, mon garçon?

VELOUTÉ.

Eh bien ! vous voilà un air tranquille...

LEFRANC.

Que veux-tu?... La volonté de Dieu soit faite. Il faut bien se résigner et prendre son parti.

VELOUTÉ.

Mais ça vous fait un locataire de moins.

LEFRANC.

Eh bien ! il en viendra d'autres... Tenez, voilà ma fille qui, j'en suis sûr, nous annonce de bonnes nouvelles.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; JULIETTE.

JULIETTE, accourant.

Ah ! mon papa !... papa ! papa !

LEFRANC.

Eh bien ! qu'est-ce ?...

JULIETTE.

La cour est pleine de bagages; notre baron allemand, M. de Blinthal, vient de donner l'ordre à ses gens de tout disposer pour leur départ.

LEFRANC.

Oui-da.

VELOUTÉ.

Encore un !...

JULIETTE.

Et ce que vous ne croiriez jamais, jusqu'à M. Sonikoff qui se dispose aussi à nous quitter !

LEFRANC, tranquillement.

Serait-il bien possible ?...

VELOUTÉ.

Mais ce que j'admire c'est votre sang-froid quand vous perdez tous vos locataires.

LEFRANC.

Que diable !... Moi, je ne peux pas les retenir malgré eux.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Contr' les décrets d' la Providence
Je n'ai jamais su murmurer :
J' prends toujours tout en patience ;
Et puisqu'il faut nous séparer,
Nobles et francs dans nos manières,

Avec eux j' nous somm's bien conduits,
Et s'ils n' sont plus nos locataires,
J'espère au moins qu'ils seront mes amis.

VELOUTÉ.

Mais votre auberge qui était si achalandée, la voilà déserte.

LEFRANC.

Déserte !... elle ne le sera jamais... Et moi, et mes enfants... Il n'y aura plus que nous dans la maison... Eh bien! qu'est-ce que ça fait?

AIR du Premier pas.

On est chez soi;
Vois-tu, ma chère fille,
Et ce plaisir est quelqu' chos' selon moi.
En petit cercl' la franche gaîté brille,
On n'est pas tant, mais on est en famille,
On est chez soi.

VELOUTÉ.

D'accord... Mais il y aura moins de monde à table.

LEFRANC.

Eh bien! est-ce que ça empêche de manger?... Au contraire... Est-il bête!

VELOUTÉ.

Je suis comme ça.

LEFRANC.

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

Mon garçon, n' faut pas qu' ça te trouble :
S'il le faut, je me dévoûrai;
Et puisque la récolte est double,
Comme deux je m'en donnerai,
Et poliment je leur dirai :
En nous laissant au milieu d' l'abondance,
Ça doit vous fair' partir avec gaîté,
Car tout le vin que nous avons en France,
Nous le boirons, messieurs, à votr' santé.

JULIETTE.

Oh ! si ce n'est que des convives, vous n'en manquerez pas.

(*On entend une musique de régiment qui exécute en dehors l'air de Vive Henri IV.*)

VELOUTÉ.

AIR : Lise épouse l' beau Gernance. (*Fanchon la vielleuse.*)

Mais écoutez donc, beau-père...
C'est une musiqu' guerrière ;
Point d' doute que des soldats
Dans ces lieux n' portent leurs pas.

LEFRANC.

Oui, mon oreille attentive
A r'connu c't air enchanteur.
Je n' sais pas c' qui nous arrive,
Mais ça doit êtr' du bonheur.

JULIETTE.

Vous avez bien raison, c'est du bonheur.

LEFRANC.

Comment, tu sais ce que c'est ?

JULIETTE.

Oui, je sais... c'est-à-dire, je me doute bien que c'est Sans-Regret.

AIR du vaudeville de *Gusman d'Alfarache.*

Son régiment dans notre ville
A l'instant doit entrer, dit-on,
Et j' devin', sans êtr' bien habile,
Qu'ils y viennent en garnison.
Oui, vous l'aurez pour locataire,
Car vous savez, en arrivant,
Que c'est toujours chez vous, mon père,
Qu'il prend son billet d' logement.

LEFRANC, à Velouté.

Je vous conseille de prendre votre feuille de route.

VELOUTÉ.

Et mes papiers que j'emporte ; bonsoir!

(Il sort.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, excepté Velouté ; SANS-REGRET.

JULIETTE.

C'est lui! c'est Sans-Regret!

SANS-REGRET.

Ma chère Juliette! mon cher Lefranc, combien je suis heureux!

AIR du Verre.

Ah! que mon cœur est enchanté
De cet accueil franc et sincère!
En rentrant dans cette cité
C'est à qui nous reçoit en frère;
Chacun, sur nous l'œil attaché,
Se réjouit, s'empress', s'informe...
J' m'aperçois qu'on n'est pas fâché
De r'voir ici notre uniforme.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; JOHNSON, puis SONIKOFF et BLINTHAL.

JOHNSON.

Père Lefranc, je venais faire à vous mes adieux. Mais qu'est-ce que je voyais là? (Regardant Sans-Regret.) Ce était bien lui.

SANS-REGRET.

C'est lui-même.

JULIETTE.

Comment? vous vous connaissez!

JOHNSON.

Si je le connais!... C'était lui qui avait donné en Espagne ces bonnes coups de sabre... Goddam! je pouvais jamais oublier vous.

AIR : Le magistrat irréprochable. (Monsieur Guillaume.)

Yes, j'allais succomber peut-être,
Vous m'offrez un bras protecteur.

SANS-REGRET.

Un soldat ne peut méconnaître
Les devoirs sacrés du malheur :
Maint ennemi que notr' bras dut abattre
Fut par nos soins au trépas dérobé;
Est-il debout? on aime à le combattre;
On le respecte alors qu'il est tombé.

JOHNSON.

Yes, ça était vrai... Monsieur, voulez-vous être mon ami?

SANS-REGRET.

Touchez là. (Ils se donnent la main.) Avec vous, monsieur, il y a toujours du plaisir à se voir de près.

SONIKOFF.

Adieu, mademoiselle Juliette, il faut donc vous quitter!

JULIETTE.

Adieu, monsieur Sonikoff, faites bon voyage.

SONIKOFF.

Ah! je partirais avec moins de regret si j'avais le baiser d'adieu.

SANS-REGRET.

Comment donc! c'est trop juste.

LEFRANC.

Non pas, non pas : un instant!

SANS-REGRET.

Laissez donc, c'est ma femme.

***AIR** du vandeville des Dehèrs trompeurs.*

Premier couplet.

Morbleu ! point de cérémonie !
Il ne demande qu'un baiser,
Je n'eus jamais de jalousie ;
Entr' amis ça n' peut se r'fuser.
Allons, camarade, de grâce,
Je n' le permettrai pas toujours ;
C'est bien le moins que l'on s'embrasse,
On ne s'en va pas tous les jours.

(Sonikoff embrasse Juliette, et Sans-Regret donne une poignée de main à Johnson et à Sonikoff.)

Deuxième couplet.

LEFRANC.

Le temps est beau, la route est sûre,
Votre voyage sera bon ;
Les chevaux sont à la voiture,
J'entends le fouet du postillon ;
Mais nous n' pouvons pas, il me semble,
Nous quitter ainsi pour toujours ;
C'est bien le moins qu'on trinque ensemble,
On ne s'en va pas tous les jours.

SANS-REGRET.

Allons, père Lefranc, le coup de l'étrier, et du meilleur.

(Lefranc remplit les verres, et les quatre nations trinquent ensemble.)

TOUS.

***AIR** du vaudeville de La Visite à Saint-Cyr.*

Que c' dernier jour qui nous rassemble
Soit par nous tous bien employé ;
En frères buvons tous ensemble,
Buvons, amis, buvons ensemble
A la paix comme à l'amitié.

VAUDEVILLE.

AIR de *La Petite Nanette.*

JULIETTE.

Chagrins, peine cruelle,
Dont nous fûm's tourmentés,
La circonstance est telle,
Éloignez-vous, partez;
De l'occasion profitez. (*Bis.*)
Vous qui de la souffrance
Adoucissez les coups,
Gaîté, douce espérance,
Restez toujours chez nous.

LEFRANC.

Cidre de toute sorte,
Bière, triste régal,
D'ici qu'on vous exporte;
Partez, ça m'est égal;
Je n'en bois pas, ça m'est égal.
Honneur de notre cave,
Vins dont on est jaloux,
Volnay, Champagne, Grave,
Restez toujours chez nous.

JOHNSON.

Adoptant nos méthodes,
Qu'on prenne nos jockeys,
Nos habits et nos modes
Et nos romans anglais;
Qu'ils partent, je n'en lis jamais!
Mais vous que je révère,
Compatriot's si doux,
Beefsteaks aux pomm's de terre,
Restez toujours chez nous.

SONIKOFF.

De retour en Russie,
Je dis à mes amis :
Esprit, grâce accomplie
Se trouvent à Paris;
Eh! vite courez à Paris!

Les femmes sont si belles!
Partez; mais voulez-vous
Être aux vôtres fidèles?
Restez toujours chez nous.

SANS-REGRET.

Discordes, ignorance,
Erreurs, vieux préjugés,
De notre belle France
Morbleu! déménagez;
Partez, vous avez vos congés.
Espoir de la patrie,
Qui nous consolez tous,
Valeur, gloire, industrie,
Restez toujours chez nous.

JULIETTE, au public.

Quand d'humeur pacifique
Bien des gens quitt'nt ces lieux.
Mon Dieu, si la critique
S'en allait avec eux,
Pouvait s'en aller avec eux!
Qu'eux seuls quittent la France,
Et nous chanterons tous,
Pourvu que l'indulgence
Reste toujours chez nous!



LE FOU
DE PÉRONNE

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. H. DUPIN.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — 18 Janvier 1819.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
JACOTIN, négociant	MM.	Philippe.
GERCOURT, receveur général		Édouard.
ERNEST, capitaine de cavalerie		Gontier.
DURAND, aubergiste		Fontenay.
LADOUCEUR, brigadier		Laporte fils.
ESTELLE, nièce de Gercourt	Mmes	Clara.
Mme DURAND, femme de Durand.		Rivière.

Parents. — Hussards.

Dans l'auberge de M. Durand, à Péronne.



LE FOU DE PÉRONNE

Une salle d'auberge.

SCÈNE PREMIÈRE.

DURAND, Mme DURAND, écrivant à une table, JACOTIN, poudré et en robe de chambre, frappant à la porte, à gauche.

JACOTIN.

Je suis à vous, madame Durand ; nous allons régler le menu. (Frappant.) Le cher oncle est-il levé ? Peut-on présenter ses respects au cher oncle ?

SCÈNE II.

LES MÊMES ; GERCOURT, en robe de chambre.

GERCOURT.

Tout à l'heure, mon cher Jacotin. Voilà bien l'impatience d'un nouveau marié. J'achève ma toilette, et je suis à vous.

(Il referme la porte.)

Mme DURAND.

Ah ! monsieur venait toucher la dot?

DURAND.

Cent mille francs, ça en vaut la peine.

JACOTIN.

Certainement je ne regarde pas à cela, et Barnabé-Guillaume Jacotin, qui a déjà fondu une partie de ses capitaux dans une foule de fournitures plus avantageuses les unes que les autres, est, Dieu merci, un assez bon parti pour n'avoir qu'à choisir et jeter le mouchoir; mais, voyez-vous, une jolie femme et une jolie dot ne font jamais de tort à une maison de commerce, quelque solidement établie qu'elle soit du reste... A propos, a-t-on envoyé mes billets de faire part?

DURAND.

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames. (Rien de trop.)

Soyez tranquille, à leurs adresses
Ce matin on les a portés;
Les oncles, les cousins, les nièces,
Monsieur, ils sont tous invités.
Plusieurs d'entre eux, avec tristesse,
Ont prév'nu qu'ils ne pourraient pas
Assister peut-être à la messe,
Mais ils viendront tous au repas.

JACOTIN.

Diable! au repas. Et ils viendront beaucoup?

DURAND.

D'abord, trente cousins et cousines du côté de votre femme.

JACOTIN.

Ça n'en finit pas les familles de province... Ah çà! et les voitures?

DURAND.

On en a commandé douze.

JACOTIN.

Six, c'est assez; en se serrant un peu, huit dans chaque ; cela pourra tenir.

DURAND.

Et ça fera au débarqué un coup d'œil superbe.

JACOTIN.

C'est cela : des bouquets aux cochers, des gants blancs à tout le monde, la pièce d'or pour le cierge; du luxe, de l'éclat, de l'économie, il n'y a que cela pour réussir. Par exemple, au retour je ne sais pas ce que nous ferons faire à tout ce monde-là.

Mme DURAND.

Si monsieur avait voulu donner un petit bal?...

JACOTIN.

Fi donc! est-ce qu'on danse à présent? passe pour jouer l'écarté, à la bonne heure.

AIR : A soixante ans, on ne doit pas remettre. (Le Dîner de Madelon.)

On vient danser, on vous offre une carte,
Et vous perdez au son du galoubet;
Enfin, il faut bien que l'on parte!
On rentre au bal sans argent au gousset.
Oui, le bon ton qui maintenant existe
A ses plaisirs ainsi que ses dangers :
Le bal peut-être en est un peu plus triste,
Mais les danseurs en sont bien plus légers.

(On entend un prélude de guitare.)

Mme DURAND.

Silence ! écoutez donc.

DURAND.

C'est lui.

Mme DURAND.

Ah! mon Dieu ! voilà qu'il s'éloigne ; j'ai cru qu'il allait entrer.

JACOTIN.

Qui donc?

Mme DURAND.

Le fou de Péronne, un original qui s'arrête quelquefois dans cette auberge; hier au soir encore, avant votre arrivée. C'est bien l'homme le plus amusant... Imaginez-vous qu'il a la manie des mariages!

JACOTIN.

Est-ce qu'il tiendrait une agence?

Mme DURAND.

Non pas; c'est bien autre chose.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (Les Hasards de la guerre.)

Soudain v'là son bon sens parti,
Dès qu'une femme à lui se montre :
Il se croit toujours le mari
De la dernière qu'il rencontre.
Il est à la noce en tout temps,
Tous les jours s' marie à sa guise.

DURAND.

Et n'a pas, comme tant de gens,
De lendemain qui le dégrise!

Mme DURAND.

Au point que, dernièrement, il s'était imaginé qu'il était M. Durand; et qu'il voulait... non, vrai comme je vous le dis!... et monsieur qui avait la bonhomie de se fâcher; car il est jaloux, oh! jaloux comme un tigre.

DURAND.

Oh! ce n'est rien encore.

Mme DURAND.

L'autre jour il rencontre une noce qui revenait de l'église; il se persuade tout à coup qu'il est le marié, il a fallu, bon gré, mal gré, qu'il ouvrît le bal avec la future.

DURAND.

Madame Durand ne vous dit pas tout. Le soir, après le bal, il ne voulait pas quitter sa femme.

JACOTIN.

Eh bien ! tenez, madame Durand, voilà justement ce qu'il nous aurait fallu aujourd'hui, nous aurions eu la comédie gratis.

Mme DURAND.

Si je l'avais su, je l'aurais fait rester, puisqu'il était ici hier au soir. (On entend des tambours.) Mais voilà une visite qui ne vous fera pas moins de plaisir : ce sont les tambours de la ville qui viennent vous présenter leurs bouquets et vous féliciter sur votre mariage.

JACOTIN.

Ah ! mon Dieu ! mon cher Durand, venez m'aider à renvoyer tout ce monde-là.

AIR du vaudeville des Gascons.

Oui, j'entends d'ici les tambours,
J'entends la trompette
Indiscrète
Qui dans la ville et les faubourgs
Proclament déjà mes amours.

Un jour d'hymen en vain l'on compte
Rester tranquille dans son lit,
Dès le matin déjà du bruit...

DURAND.

Monsieur, c'est peut-être un à-compte !

TOUS.

Oui, j'entends d'ici les tambours, etc.

(Durand et Jacotin sortent.)

SCÈNE III.

Mme DURAND, ERNEST, **sortant de sa chambre, en bonnet militaire, et dans le plus grand désordre.**

ERNEST.

Eh ! madame Durand !

Mme DURAND.

C'est notre jeune officier.

ERNEST.

Est-ce que le diable s'est emparé de votre maison ? hier au soir, un fou qui faisait un vacarme ! et dès le matin, des tambours ! il y a donc une caserne ici ?

Mme DURAND.

Non, mais il y a un mariage.

ERNEST.

Ah ! c'est vrai, j'oubliais. On voit bien que ces gens-là ne se sont pas couchés comme moi à cinq heures du matin.

Mme DURAND.

N'avez-vous pas de honte ? un jeune homme bien né, riche comme vous êtes, jouer ainsi toute la nuit !

ERNEST.

C'est vrai, ils m'ont gagné tout mon argent ; mais, va ! c'est bien la dernière fois. Je suis seulement fâché qu'ils soient partis ce matin ; je leur aurais demandé une revanche sur parole.

Mme DURAND.

Comment, sur parole ? quand vous avez pour parent le premier banquier de Péronne !

ERNEST.

Bah ! toutes les fois que je vais puiser à la caisse, ce sont des reproches, des lamentations. J'aimerais mieux qu'il prît

quarante pour cent, et qu'il me fît grâce des sermons. C'est ennuyeux avec ces négociants de province, on ne peut pas se ruiner à son aise. Parlez-moi des banquiers de Paris !... A propos, la mariée est-elle descendue ?

Mme DURAND.

Comment ?

ERNEST.

Oui, cette jolie personne que j'ai vue arriver hier soir dans l'auberge. Que de grâces ! que de modestie ! Parbleu, il y a des gens bien heureux dans le monde ! Et, si mon oncle m'avait proposé une femme comme celle-là, il y a longtemps que je serais marié.

Mme DURAND.

Vous, marié ?

ERNEST.

Oui, tout le monde le voulait. J'étais plus raisonnable qu'eux tous. Je ne voulais pas. J'ai même eu le courage de ne pas voir la future, de peur de me laisser tenter !... Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc ?

Mme DURAND.

Je vous regarde. Voyez donc ce bonnet de travers, cette cravate en désordre. N'avez-vous pas l'air du plus franc mauvais sujet ? Je m'en rapporte aux gens qui s'y connaissent.

ERNEST.

Je m'en rapporte à vous, madame Durand. Ah ! si tu voulais un peu devenir veuve ! Mais, tiens, il faut que je te fasse ma confidence : dans le peu d'heures que j'ai sommeillé, je n'ai fait que rêver à notre jeune mariée ; c'est toujours si joli, une mariée !

AIR du vaudeville des Maris ont tort.

Je ne sais quel charme invisible
Rend encor ses attraits plus doux,
Et dans mon humeur irascible

Souvent j'en veux à son époux.
C'est un vol qu'il nous fait, je pense,
Et l'on se pendrait, pour un rien,
Si l'on n'avait pas l'espérance
De rentrer un jour dans son bien!

Mais, dis-moi, quel est son nom de famille? son futur? Que diable! causons donc un peu. Je ne te reconnais pas là, toi qui, d'ordinaire, ne demandes pas mieux.

Mme DURAND.

Vous ne m'en laissez pas le temps. Le futur est un M. Jacotin, qui depuis longtemps s'est lancé dans les fournitures. Il avait l'entreprise de tout un corps d'armée, et roulait voiture pendant que nos régiments de cavalerie allaient à pied. Du reste, ni beau, ni laid, ni sot, ni spirituel, ni honnête homme, ni fripon, quoiqu'on prétende qu'il ait plus de crédit que de fortune, et que cette dot-là viendra bien à point pour faire face à plusieurs mauvaises affaires.

ERNEST.

Et sa femme?

Mme DURAND.

Dix-huit ans, de jolis yeux, la douceur, l'ingénuité même; voilà mademoiselle Estelle de Gercourt.

ERNEST.

Comment dis-tu? Estelle de Gercourt, une jeune orpheline, qui dépend de son oncle, d'un tuteur?

Mme DURAND.

C'est cela même!

ERNEST.

Ma chère madame Durand, il faut qu'à l'instant même je lui parle, à elle ou à M. de Gercourt. Je ne les connais pas; mais, n'importe, rends-moi ce service.

Mme DURAND.

Ah çà! perdez-vous la tête?

ERNEST.

C'est celle que j'ai refusée. Tout était d'accord, ses parents et les miens. Moi seul...

Mme DURAND.

C'est ça; et parce qu'elle est à un autre, voilà que vous y pensez.

AIR : Tenez, moi je suis un bon homme. (Ida.)

Ah ! mon Dieu, voilà bien les hommes !
Qu'un' pauvre fille a de malheurs !
Elle trouve, au siècle où nous sommes,
Des amants et pas d'épouseurs.
Souvent enfin, sur dix ou douze,
Pas un seul n'a dit : me voici !
Mais sitôt que quelqu'un l'épouse,
Chacun veut être son mari.

ERNEST.

Eh ! il s'agit bien de cela. Ne vas-tu pas me faire aussi de la morale, toi ? Donne-moi plutôt les moyens de lui parler. (*Se mettant à genoux.*) Madame Durand, ma chère petite madame Durand, fais seulement que je puisse approcher d'elle, que j'aille à cette noce, que j'y sois invité !

SCÈNE IV.

LES MÊMES; JACOTIN.

JACOTIN.

Un jeune homme à vos genoux ! Ah ! ah !. M. Durand le saura.

Mme DURAND, *bas à Ernest qui est toujours à genoux.*

Mais, levez-vous donc ! voilà quelqu'un; c'est le futur.

ERNEST.

Fût-ce le diable, il faut que tu m'accordes ce que je te demande.

JACOTIN, en riant.

Eh! parbleu! accordez-lui, et que ça finisse!

Mme DURAND, à part.

Ah! quelle idée! (Haut à Jacotin.) Eh bien! arrivez donc; c'est lui-même.

JACOTIN.

Qui, lui?

Mme DURAND.

Ce fou dont je vous parlais tout à l'heure, et que vous désiriez tant!

ERNEST, étonné.

Hein?

Mme DURAND, avec intention.

Ce fou qui se mêle de toutes les noces et qui prend tout le monde pour sa femme! Il m'a aperçue, et, crac, sur-le-champ il est entré en scène.

ERNEST, se levant vivement, et mettant son bonnet de travers en faisant des grimaces.

C'est charmant!

JACOTIN, le regardant en riant.

Comment, il serait vrai? Eh bien! rien qu'à sa mine je l'aurais reconnu. Ah! ah! a-t-il l'air original!

ERNEST, allant à lui et le saluant.

Monsieur me paraît un luron! Oserais-je le prier de me faire l'honneur d'assister à ma noce?

JACOTIN.

Il paraît que monsieur est marié!

ERNEST, prenant à Jacotin le bouquet qu'il a à sa boutonnière, et le mettant à la sienne.

Oui, monsieur; par état, j'exerce l'état de mari; je n'en ai pas d'autre.

JACOTIN.

C'est un bel état!

ERNEST.

C'est un de ceux qui rapportent le plus de considération, mais on finira par le faire tomber. Ce qui y fait du tort, c'est la contrebande. Il y a une foule de gens qu'on nomme célibataires qui exercent en fraude sans être patentés, et voilà...

AIR : L'étude est inutile. (*Jeannot et Colin.*)

On dit qu'en mariage
Il n'est point d'heureux jours;
Chez moi jamais d'orage
N'en a troublé le cours.
Jamais d'humeur jalouse,
Pour mon cœur tout est neuf,
Car aujourd'hui j'épouse,
Et demain je suis veuf.
Le flambeau des amours
Pour moi brûle toujours.

Ou bergère ou baronne,
Toute mine friponne
Est à moi, c'est mon bien;
Mais sans gêner personne
Et sans demander rien,
De l'époux titulaire
Les droits sont avant tout;
Enfin je suis, par goût,
Mari surnuméraire,
Comme on en voit beaucoup.

Ce n'est pas tout :

De tant de femmes puisque
Je deviens le mari,
Plus qu'un autre je risque
D'être souvent trahi.
Je sais à mainte belle
Ce qu'on peut reprocher,
Mais pour m'être infidèle
Il faut se dépêcher :

De femmes et d'amours
Je change tous les jours.

JACOTIN.

Il est gai ! Ah çà ! mais, où en est votre femme d'aujourd'hui ?

ERNEST.

Je ne l'ai pas encore aperçue ; mais la première fois que je la verrai, je profiterai de cette occasion pour vous la présenter.

JACOTIN, montrant madame Durand.

Il me semblait que c'était madame, car je vous ai surpris dans un tête-à-tête conjugal.

ERNEST.

C'est vrai, c'est ma femme.

JACOTIN.

Et l'autre ?

ERNEST.

Et l'autre aussi ! ça n'empêche pas... Vous ne savez donc pas... Je suis le sultan Saladin !... Il ne savait pas cela. Est-il en retard !

JACOTIN.

Ah ! ah ! Il est amusant.

AIR : Quelle douce, aimable folie. (*Un jour à Paris.*)

Quelle douce, aimable folie !
Est-il un plus heureux destin ?
Avec vous monsieur se marie,
Et c'est le sultan Saladin.

ERNEST.

Oui, c'est Roxelane elle-même.

JACOTIN.

Combien j'aime à le voir!

ERNEST.

Oui, de ce mois c'est la trentième
A qui j'ai donné le mouchoir.

Ensemble.

ERNEST.

Non, ce n'est point une folie,
Est-il un plus heureux destin ?
Avec elle je me marie,
Je suis le sultan Saladin !

JACOTIN et Mme DURAND.

Quelle douce, aimable folie, etc.

JACOTIN.

Gardez-le-moi, madame Durand ; je cours m'habiller et je reviens vous parler ; attendez-moi.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ERNEST, Mme DURAND.

ERNEST.

Bon ! il s'éloigne, me voilà de la noce.

Mme DURAND.

Comment ! est-ce que vous irez ? Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai fait là ? J'ai d'abord voulu vous servir, et je n'ai pas réfléchi aux suites.

ERNEST.

Il n'y en aura pas.

Mme DURAND.

Si, monsieur ; je ne les devine que trop. Je vous en prie, revenez à la raison.

ERNEST.

La raison, non pas ; j'aime mieux l'autre rôle ; il est bien plus dans mes moyens. Écoute, personne ici ne me connaît, excepté toi qui ne me trahiras pas...

Mme DURAND.

Mais finissez donc, vous n'êtes plus le sultan Saladin.

ERNEST.

Toujours... et ton mari à qui je donne vingt-cinq louis s'il veut soutenir aussi que je suis fou.

Mme DURAND.

Mais, monsieur...

ERNEST, *se fouillant.*

Tiens... Ah ! j'oubliais que je n'ai pas le sou; mais tu lui promettras... va vite.

Mme DURAND.

Mais je ne puis; mademoiselle Estelle a des ordres ici à me donner.

ERNEST.

Elle va venir ici? Eh ! vite, cours faire la leçon à ton mari.

AIR du vaudeville de Bedlam.

Devant toute la maison,
Quelque chose qu'il advienne,
Qu'il atteste, qu'il soûtienne
Que j'ai perdu la raison.

Mme DURAND.

Pourquoi vous inquiéter,
Monsieur, de ce soin frivole ?
Qu'est-il besoin d'attester ?
On vous croira sur parole !

Ensemble.

ERNEST et Mme DURAND.

Devant toute la maison, etc.

(Madame Durand sort.)

SCÈNE VI.

ERNEST, *seul.*

Allons, Ernest, il n'y a pas de temps à perdre... La voilà; je sens que tout mon courage m'abandonne.

SCÈNE VII.

ERNEST, ESTELLE.

ERNEST.

Mille pardons, mademoiselle, d'oser ainsi me présenter devant vous. Vous voyez un malheureux qui va perdre tout ce qu'il aime.

ESTELLE.

Est-ce à moi, monsieur, que ce discours s'adresse?

ERNEST.

Je sais quelle opinion une pareille démarche va vous donner de moi; mais les circonstances où je me trouve sont si bizarres, si inconcevables, qu'elles peuvent en quelque sorte excuser ma conduite.

ESTELLE.

En vérité, monsieur, je ne comprends rien à ce que vous me dites.

ERNEST.

Oui, vous ne pouvez pas me connaître, et je crains moi-même de prononcer un nom qui vous serait odieux.

AIR : Il n'est pas temps de nous quitter. (*Voltaire chez Ninon.*)

Déjà, par les droits les plus doux,
Vous deviez être à moi, madame;
N'importe qui soit votre époux,
Vous seule ici serez ma femme.
J'ai payé trop cher mon erreur,
Et ne veux plus, vous que j'adore,
Quand je retrouve le bonheur,
Le laisser échapper encore.

(Il se jette à ses pieds.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; JACOTIN, habillé en grand costume.

JACOTIN.

Encore une ! c'est ça même ! à merveille !

ESTELLE.

Ah ! monsieur, vous me voyez toute tremblante; j'ignore ce que me veut ce jeune homme.

JACOTIN.

Je le sais bien ! Qu'est-ce qu'il vous disait ?

ESTELLE.

Il disait qu'il m'aimait, que je devais être sa femme.

JACOTIN.

C'est cela, il n'en fait jamais d'autres, c'est sa folie.

ESTELLE, regardant Ernest.

Comment ! c'est un fou... eh bien ! c'est étonnant : ce qu'il disait n'avait pas de suite, et pourtant ça avait un air raisonnable. Comment cet accident-là lui est-il arrivé ?

JACOTIN.

Ma foi... demandez-lui.

ESTELLE.

Je n'oserais...

JACOTIN.

Bah ! avec un fou est-ce qu'il y a à se gêner ?

ESTELLE, à Ernest.

Est-il vrai, comme vous me le disiez tout à l'heure, que vous ayez perdu tout ce que vous aimiez ?

ERNEST.

AIR du vaudeville de Psyché.

Au sort d'une femme charmante
On voulait unir mon destin ;

Mais, libre et d'humeur inconstante,
Hélas ! j'ai refusé sa main.
De mes dédains pour venger cette belle,
L'amour, justement irrité,
Me la fit voir, et j'ai perdu près d'elle
Ma raison et ma liberté.

JACOTIN.

Ta, ta, voilà-t-il pas une belle histoire ! où diable a-t-il été chercher tout cela ?

ESTELLE.

C'est égal, laissez-le dire. (A Ernest.) De sorte que vous n'avez plus l'espoir d'être à elle ?

ERNEST, gaiement.

Au contraire, je l'ai retrouvée.

ESTELLE.

Depuis quand ?

ERNEST.

Depuis que je vous ai vue. Vous ne connaissez donc pas tout mon bonheur ? elle sera ma femme, je l'épouse aujourd'hui.

JACOTIN.

A la bonne heure au moins ! voilà qu'il s'y met.

ERNEST.

Quoi ! vous gardez le silence ! seriez-vous fâchée d'être ma femme ? Voyez cependant, étant du même âge, du même caractère, combien dans notre ménage il nous serait plus facile d'être heureux que dans ces unions formées par les convenances ou par l'intérêt ! Tous les jours de ma vie seraient consacrés à embellir les vôtres ; quel bonheur de trouver dans sa femme sa maîtresse, son amie, et, quelque amour qu'on ait pour elle, de n'avoir à se reprocher que des extravagances raisonnables ou des folies légitimes ! voilà quel sera notre hymen ; ce tableau-là peut-il vous déplaire ?

JACOTIN.

Eh bien ! répondez-lui donc.

ESTELLE.

Vous êtes bien sûr au moins qu'il est fou ?

JACOTIN.

Parbleu ! écoutez-le.

ERNEST.

AIR : Fille jeune et jolie. (*Sobieski.*)

Premier couplet.

Gentille fiancée,
Toi seule auras toujours
Et ma seule pensée
Et mes seules amours.
(Lui donnant une bague.)
Que cet anneau, ma chère,
Brille à ce doigt joli.

ESTELLE.

Je puis le laisser faire :
C'est devant mon mari.

Ensemble.

JACOTIN.

C'est charmant, et j'admire
Son amoureux délire ;
C'est charmant, je l'admire.
(A Estelle.)
Faites ce qu'il dira ;
Calmez-vous, je suis là.

ERNEST.

C'est charmant, et j'admire
Son complaisant délire ;
C'est charmant, je l'admire,
C'est charmant, il est là.

ERNEST.

Deuxième couplet.

Crois-moi, ma douce amie,

Je t'aimerai toujours,
Puisqu'on dit la folie
Compagne des amours.
De mon ardeur sincère
Reçois le gage ici.

(Il lui baise la main.)

ESTELLE, lui laissant sa main.

Je puis le laisser faire :
C'est devant mon mari.

Ensemble.

JACOTIN.

C'est charmant et j'admire, etc.

ERNEST.

C'est charmant, et j'admire, etc.

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; GERCOURT.

GERCOURT.

Eh bien ! qu'est-ce que je vois là ? Comment, Jacotin, votre femme, en votre présence...

JACOTIN.

Qu'est-ce que ça fait ?

GERCOURT.

Comment, qu'est-ce que ça fait ?

JACOTIN.

Si vous étiez venu plus tôt, vous en auriez vu bien d'autres ; regardez plutôt.

ERNEST.

Adieu, ma chère Estelle ; n'oubliez pas que ce soir vous ne dansez qu'avec moi. (A Gercourt.) Adieu, mon cher oncle ; car je crois que c'est vous qui nous unissez, et je suis enchanté que mon mariage nous procure l'occasion de faire connais-

sance. (A Jacotin.) Vous, mon cher ami, que je ne connais pas, je compte toujours sur vous, et je vais donner mes ordres pour la noce. Adieu, Estelle...

(Il sort et Estelle rentre dans son appartement.)

SCÈNE X.

GERCOURT, JACOTIN, DURAND.

GERCOURT.

M'expliquera-t-on tout ce que cela signifie ?

JACOTIN.

Ça signifie que c'est un fou; ce n'est pas si difficile à deviner ; demandez plutôt.

DURAND.

Je l'atteste. (A part.) N'oublions pas la leçon qu'on m'a faite et les vingt-cinq louis qu'on m'a promis.

GERCOURT.

C'est différent, et vous faites bien de me le dire ; car à la manière dont il en contait à votre future ..

DURAND.

Comment, il en contait à votre future, là, devant vous?

JACOTIN.

Oui, parbleu ! je l'ai surpris à ses pieds : c'est drôle, n'est-ce pas ?

DURAND, riant.

Est-il bon, le prétendu ! ça fera un excellent mari.

JACOTIN.

Bien mieux que cela encore, c'est qu'il prétendait être le sultan Saladin, et que tout à l'heure encore je l'ai trouvé ici avec madame Durand qu'il traitait en sultane favorite.

DURAND.

Hein? comment, qu'est-ce que vous dites donc là? (A part. Ma femme ne m'a pas parlé de ça.

JACOTIN.

Bah! qu'est-ce que ça fait? un fou...

DURAND.

Comment un fou? mais, pas du tout, c'est qu'il n'est pas...

JACOTIN.

Comment! il n'est pas...

DURAND.

Si, si fait vraiment! (A part.) Oh! mes vingt-cinq louis. (Haut.) C'est que, voyez-vous, on n'est pas bien aise... parce qu'enfin il est des moments où un fou peut retrouver sa tête, et qu'alors il suffit d'un instant pour... enfin c'est clair...

JACOTIN.

L'imbécile!

DURAND.

Pas tant.

JACOTIN.

Dites-moi, mon cher oncle, n'avons-nous pas, avant la noce, certaine affaire à régler ensemble?

GERCOURT.

J'entends, mon neveu; vous voulez parler de la dot?

JACOTIN.

Je vous demande pardon.

GERCOURT.

C'est trop juste. J'ai sur moi, en billets de caisse, cent mille francs qui vous sont destinés; les bons comptes font les bons amis; et ce qui m'a surtout décidé en votre faveur, mon cher Jacotin, c'est l'ordre que j'ai cru voir régner dans vos affaires; sans cela je ne vous aurais pas confié le bonheur et la fortune de ma nièce.

JACOTIN.

Confiance flatteuse que je justifierai.

DURAND.

A propos, monsieur Jacotin, j'oubliais de vous dire que j'ai vu rôder autour de la maison plusieurs militaires qui se sont informés si c'était ici que se faisait votre noce.

JACOTIN, à part.

Ah! mon Dieu! (Haut.) Ce sont des parents, sans doute. (A part.) Si c'était le quartier-maître, le porteur de mon effet! Comment diable a-t-il suivi mes traces? (Haut.) Ce sont des parents éloignés que je ne vois plus, et j'aime autant que tu ne les reçoives pas.

DURAND.

C'est dit, on les mettra à la porte.

JACOTIN.

Honnêtement, cependant. (A part.) Les moments sont précieux. (Haut.) Eh! vite, Durand, vite, le déjeuner! Mon oncle, je suis à vous.

(Durand sort.)

GERCOURT.

Je vous suis dans votre appartement.

(Il va pour entrer chez Jacotin, qui est passé le premier.)

SCÈNE XI.

GERCOURT, ERNEST.

ERNEST, accourant en désordre.

Quel événement! Quelle heureuse découverte! (Apercevant Gercourt.) Ah! monsieur, je suis enchanté de vous rencontrer.

GERCOURT, à part.

C'est ce fou de tout à l'heure.

ERNEST.

J'ai à vous parler d'une affaire importante.

GERCOURT.

Oui, de quelque mariage...

ERNEST.

Vous alliez perdre à jamais votre nièce, si le ciel ne m'avait envoyé à temps pour rompre cet hymen.

GERCOURT.

Nous y voilà. Monsieur, je suis bien votre serviteur.

ERNEST, le retenant.

Non; daignez m'écouter.

GERCOURT.

AIR du vaudeville de Partie carrée.

Allons, il n'en veut pas démordre !

ERNEST.

Vous resterez, c'est pour votre intérêt :
Du prétendu les biens sont en désordre ;
Sachez, monsieur, qu'il vous trompait,
Tous ses trésors ne sont qu'imaginaires.

GERCOURT.

Il doit avoir besoin de grands secours,
S'il ne met pas plus d'ordre en ses affaires
Que vous dans vos discours.

Monsieur, dans tout autre moment... Mais, je suis pressé, je porte la dot au marié.

ERNEST, vivement.

Je ne le souffrirai pas, et je m'y oppose de tout mon pouvoir. Apprenez qu'aujourd'hui même on le poursuit pour une dette de dix mille francs... des fournitures qu'il n'a pas livrées, dont il a reçu le paiement d'un quartier-maître. Il est donc impossible qu'il épouse votre nièce, et c'est moi, moi seul, qui dois être son mari.

GERCOURT.

Ah! c'en est trop! Laissez-moi tranquille; si vous êtes fou, ça n'est pas ma faute.

ERNEST.

Je n'ai jamais parlé plus sérieusement; j'ai toute ma tête à moi.

GERCOURT.

Par exemple, si celui-là n'est pas un échappé des Petites-Maisons... (A Jacotin, qui entre.) Eh! parbleu! mon cher Jacotin, arrivez donc à mon secours.

SCÈNE XII.

LES MÊMES; JACOTIN.

JACOTIN.

Qu'y a-t-il donc, mon cher oncle?... je ne vous voyais pas arriver... (A part.) Et morbleu! le temps presse.

GERCOURT.

C'est votre fou qui fait des siennes.

JACOTIN.

Vraiment!

GERCOURT, riant.

Mais il n'est pas de vos amis, je vous en préviens. Il prétend... ah! ah! que le désordre est dans vos affaires.

JACOTIN, stupéfait.

Ah! il prétend cela?

GERCOURT.

Bah! ce n'est rien encore : et un quartier-maître... et dix mille francs de fournitures!... et le meilleur, c'est qu'il prétend qu'il n'est pas fou!

JACOTIN, *d'un air interdit.*

Ah! monsieur dit qu'il n'est pas...

ERNEST.

Allons, ils ne voudront pas croire, à présent!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; DURAND.

DURAND.

Le déjeuner est servi.

ERNEST, *le prenant au collet.*

Viens ici, toi qui me connais, et dis à ces messieurs qui je suis.

DURAND.

Eh! parbleu, vous êtes un fou!

ERNEST.

Comment, je suis un fou?

DURAND.

Et de la première qualité encore! J'en lèverai la main, si vous voulez.

ERNEST.

Eh non! ce n'est pas cela dont il s'agit. Je demande que tu dises la vérité.

DURAND.

Eh! parbleu, j'entends bien. Messieurs, j'atteste et je certifie qu'il est timbré, et je ne sors pas de là.

ERNEST.

Comment, malheureux!

TOUS.

AIR du vaudeville des Gardes-Marine.

C'est un fou! c'est un fou!
Voyez quel transport l'agite :

Du moindre mot il s'irrite,
Voyez quel transport l'agite!
Il vient de je ne sais où;
Vous le voyez, c'est un fou!

ERNEST.

Corbleu! je le deviendrais, je crois. Eh bien, puisque je ne puis vous désabuser, je vous déclare donc que j'empêcherai bien que monsieur mène sa femme à l'autel; que je m'établis ici... que je n'en sortirai que l'époux de votre nièce, et que, malgré vous-même, j'empêcherai qu'on vous trompe.

GERCOURT.

Ah çà, monsieur! si je m'échauffe une fois...

JACOTIN.

Non, mon oncle, ne vous fâchez pas, nous serions plus extravagants que lui de prendre au sérieux... Laissez-nous ensemble un instant; je vais le gagner par la douceur, ou nous en débarrasser par quelque ruse.

GERCOURT.

A la bonne heure! mais on ne devrait pas laisser en liberté des insensés comme celui-là; car enfin, voilà toute la noce troublée.

JACOTIN.

On ne s'apercevra de rien. Faites les honneurs du déjeuner, et hâtez-le surtout, pour qu'on se dépêche de partir.

DURAND, à part.

J'espère que j'ai bien gagné mon argent.

(Gercourt et Durand sortent.)

SCÈNE XIV.

JACOTIN, ERNEST, dans un fauteuil et vis-à-vis la chambre d'Estelle.

JACOTIN, à part.

Quel diable d'homme est-ce que celui-là! Est-il fou? Ne l'est-il pas? Je ne sais qu'en penser maintenant, et j'ose à peine l'interroger. (Haut, après avoir toussé.) Il paraît, monsieur, que vous n'êtes plus le sultan Saladin?...

ERNEST.

Non, monsieur.

JACOTIN, à part.

Ah! mon Dieu! c'est fini, il ne l'est plus. (Haut.) De sorte que vous ne prétendez plus épouser ma femme!

ERNEST, vivement.

Si, vraiment, et plus que jamais!

JACOTIN, à part.

Allons, cependant, il y a quelque chose...

ERNEST.

Apprenez que je destine à Estelle un galant homme, un homme riche.

JACOTIN.

Et c'est...

ERNEST.

C'est moi, monsieur.

JACOTIN.

Ah! vous êtes riche?

ERNEST.

Beaucoup plus que vous! et je n'attends que votre départ pour passer chez mon banquier et me faire connaître; je vais commencer par lui écrire.

JACOTIN, à part.

Allons, décidément, je puis me rassurer ; le hasard seul lui aura fourni quelques renseignements qu'il a déjà oubliés. Mais, il n'y a pas un instant à perdre, et si le porteur de ma lettre de change, si ce maudit quartier-maître se présentait avant que le mariage fût terminé et la dot touchée... Maudit fou ! où diable ai-je été m'embarrasser !... C'est qu'il est là établi, et nul moyen de le faire partir. (Regardant vers le fond.) Grands dieux ! on vient de ce côté. Morbleu ! je suis pris.

SCÈNE XV.

LES MÊMES; LADOUCEUR, PLUSIEURS HUSSARDS.

LADOUCEUR.

AIR du Carillon de Dunkerque.

Gardons bien cette porte ;
Que personne ne sorte,
Et saisissons soudain
Notre monsieur Jacotin.

TOUS.

Gardons bien cette porte ; etc.

LADOUCEUR.

N'est-ce point là monsieur Jacotin?

JACOTIN, troublé.

C'est selon ; nous sommes plusieurs Jacotin.

LADOUCEUR.

Celui qu'épouse...

JACOTIN.

Ah ! celui qui se marie, je vais vous le montrer. (Haut à Ernest, qui est dans un fauteuil et qui écrit, le dos tourné.) Monsieur le marié !

ERNEST, sans se retourner.

Qu'est-ce que c'est?

JACOTIN, à Ladouceur.

Vous le voyez, c'est lui. (A part.) Nous, courons rejoindre mon oncle, toucher la dot, emmener ma femme, et fouette cocher! à l'église... Ah! maudit fou, tu m'auras au moins servi à quelque chose.

(Il sort.)

SCENE XVI.

ERNEST, LADOUCEUR, PLUSIEURS HUSSARDS, qui entourent son fauteuil.

ERNEST, étonné, regardant autour de lui.

Qu'y a-t-il dônc, messieurs? Eh! mon Dieu! c'est tout un escadron.

LADOUCEUR.

M. Jacotin?

ERNEST.

Eh! messieurs, ce n'est pas moi; vous venez de le laisser sortir.

LADOUCEUR.

Laissez donc! le quartier-maître a fait cerner toute la noce par un piquet de cavalerie.

ERNEST.

Voilà une nouvelle manière de faire arrêter ses débiteurs; mais je vous répète que ce n'est pas moi, que je suis connu dans cette ville, et que l'on vous dira...

LADOUCEUR.

On verra bien votre feuille de route, marchons toujours.

ERNEST.

Comment! marchons toujours! Si j'abandonne la place seulement dix minutes, je retrouverai Estelle mariée.

LADOUCEUR.

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

Ladouceur est mon nom de guerre,
Et doucement j'aurai l'honneur
D'exercer mon doux ministère.
Tout va se passer en douceur,
Et, grâce au plus doux des carrosses
Qui doucement va s'avancer,
En prison vous allez passer
Doucement la nuit de vos noces.

ERNEST, à part.

Me voilà dans un bel embarras, et, pour un sot, mon rival ne s'en est pas mal tiré. (A Ladouceur.) Voyons donc ce billet. (A part.) Dix mille francs! Je ne les ai pas, il s'en faut; et si je sors pour me les procurer, il emmène sa femme, et la noce est faite.

LADOUCEUR.

Allons, monsieur, assez causé; marche!

ERNEST.

Arrêtez. Le diable l'emporte avec ses manœuvres! Vous tenez donc à être payé? Eh bien! vous le serez. Écoutez : je devais me marier aujourd'hui...

LADOUCEUR.

C'est connu.

UN HUSSARD

Nous le savons.

ERNEST.

C'est de ce nantissement précieux que dépend votre créance et ma fortune. Eh bien, pour vous montrer que je ne veux pas vous tromper... (Il lui parle à l'oreille. — Haut.) Là, dans ce corridor; et, au lieu de me conduire en prison, vous allez m'accompagner chez mon banquier, où je promets de vous payer. Il me semble que voilà une proposition...

LADOUCEUR.

Très-juste. Je vais toujours laisser un poste de quatre hommes à la porte de la mariée.

ERNEST.

C'est ce que je demande.

LADOUCEUR.

Vous entendez, vous autres? dans ce corridor, et gardez-vous de laisser entrer ni sortir personne. Marche!

ERNEST.

A merveille! je n'aurais pas mieux manœuvré.

AIR : Nous verrons à ce qu'il dit. (Une Journée chez Bancelin.)

Partons, mon cher créancier!
Votre complaisance me charme,
Et jamais, je crois, huissier
N'a fait aussi bien son métier.

Vienne mon rival,
De ce lieu fatal
Je m'éloigne sans alarme.
Tout sert mes projets,
Puisqu'ici je mets
La future aux arrêts.

Partons, mon cher créancier, etc.

TOUS.

Tout va se concilier;
Monsieur, votre discours me charme!
Pourquoi se faire prier,
Puisqu'il faut à la fin payer?

(Il sort avec Ladouceur et les hussards. Quatre autres hussards entrent par la porte à gauche.)

SCÈNE XVII.

JACOTIN, GERCOURT, TOUTE LA NOCE.

JACOTIN, *entrant avec précaution.*

Bon! voilà notre fou qu'ils emmènent. Je suis sauvé, et me voilà maître de la place.

AIR du vaudeville de La Danse interrompue.

Venez donc, mes chers parents,
Enfin mon bonheur s'approche ;
Pour mon cœur quels doux instants !
Nous allons être parents.
(A part.)
Hâtons-nous, car jusque-là,
Moi je crains quelque anicroche,
Et je voudrais bien déjà
Tenir la dot dans ma poche.

TOUS.

Ah ! pour nous quels doux instants !
Cet heureux hymen s'approche :
Ah! pour nous quels doux instants !
Nous allons être parents.

JACOTIN.

Allons, partons; monsieur Durand, faites avancer les voitures, tout est prêt à l'église; il ne nous manque plus que madame Gercourt et la mariée. Mon cher oncle, voulez-vous donner la main à ces dames?... Ou plutôt j'y vais moi-même, j'aurai plus tôt fait.

(Il entre par la porte à gauche.)

SCÈNE XVIII.

GERCOURT, TOUTE LA NOCE et Mme DURAND.

GERCOURT, tirant sa montre.

Il a raison, midi est sonné à la paroisse ; aussi c'est ce fou qui nous a retardés. Mais, d'où vient ce bruit? Serait-ce encore lui qui ferait des siennes?

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; JACOTIN, en désordre.

JACOTIN, à la cantonade.

Qu'est-ce que c'est que ça? Apprenez que vous êtes un brutal, et je vous ferai bien voir...

GERCOURT, et TOUTE LA NOCE.

Qu'y a-t-il donc?

JACOTIN, toujours à la cantonade.

Il n'est pas ici question de bourrades! Quand je vous répète que j'ai affaire dans la chambre de ces dames, que c'est ma femme que je vais chercher.

GERCOURT.

Qu'est-ce que cela signifie?

JACOTIN.

Ça signifie qu'il y a ici garnison, et qu'à la porte de l'appartement de la mariée ils sont une douzaine de factionnaires qui ne vous laissent seulement pas parler. Impossible de leur faire entendre raison.

AIR : Gai, Coco, gai, Coco, hiou.

Sans craindre l'embuscade,
J'allais en ambassade.

Voilà qu'une bourrade
M'arrête brusquement.
Ma place est usurpée,
Voyez quelle équipée !
Pour ma place usurpée
Dois-je tirer l'épée ?
Puis-je enfin, moi présent,
Voir gaîment
Ma femme occupée
Militairement ?

Mme DURAND.

Allons donc ! c'est une plaisanterie.

JACOTIN.

Une plaisanterie ! une plaisanterie ! On ne fait pas de ces farces-là. Je ne peux pas me marier sans ma femme, (Montrant Gercourt.) et voilà monsieur qui a aussi besoin de la sienne.

GERCOURT.

Allons, c'est juste ; il faut que ça finisse. Avançons.

(Il vont pour entrer.)

LES FACTIONNAIRES.

On ne passe pas.

SCÈNE XX.

Les mêmes ; ERNEST, en grand uniforme, LADOUCEUR, dans le fond, DURAND, puis ESTELLE.

ERNEST.

Arrêtez, arrêtez, qu'on ne se batte pas sans moi ! (A Jacotin.) Que diable faisiez-vous donc là ? vous alliez vous faire charger par la cavalerie.

GERCOURT.

Encore ce maudit fou !... Mais quel changement !

JACOTIN.

Que ce soit lui ou le diable, il me faut ma femme, et on me la rendra.

ERNEST.

Votre femme!

AIR : Je t'aimerai. (BLANGINI.)

Elle est à moi,
Je saurai la défendre;
Elle est à moi
Par la plus douce loi;
Oui, c'est l'époux, c'est l'amant le plus tendre,
Qui seul ici doit mériter sa foi :
Elle est à moi.

JACOTIN.

Elle est à moi, elle est à moi! Encore s'il disait : elle est à nous.

ERNEST, à Ladouceur.

Monsieur le commandant de la place, voulez-vous délivrer ces dames? Je sais qu'il n'y a pas de rançon qui puisse racheter de pareilles prisonnières; mais je puis consentir à un échange. (Montrant Jacotin.) Monsieur prendra leur place, vous pouvez l'emmener.

LADOUCEUR.

Oui, mon capitaine. (A Jacotin.) En prison!

(Ladouceur ouvre la chambre d'Estelle, qui sort.)

JACOTIN.

Comment, en prison?

ERNEST.

Monsieur, vous m'y aviez bien envoyé; chacun son tour.

GERCOURT, montrant Ernest.

Ah çà! la folie de monsieur a-t-elle gagné tout le monde? Et vous, Jacotin, m'expliquerez-vous enfin ce que cela signifie?

ERNEST.

Cela signifie que j'ai payé les dettes de votre futur neveu. Rassurez-vous; c'est mon dernier acte de folie; et cette lettre de change, qui est maintenant en mon pouvoir, (Il lui remet un papier.) ne m'aura pas coûté trop cher, si elle vous éclaire sur la véritable situation de monsieur et vous empêche de faire le malheur de votre nièce.

GERCOURT, lisant.

Que vois-je? « Passé à l'ordre de M. Ernest de Sainville. »

ERNEST.

Oui, monsieur; le neveu de votre ancien ami, celui à qui votre nièce était destinée, et qui avait trop de torts envers vous pour oser se faire connaître.

GERCOURT.

Vos torts, je veux bien les oublier; mais ma nièce...

ESTELLE.

Ah! mon oncle, je suis comme vous, je n'ai pas de rancune.

JACOTIN.

Quoi! monsieur, vous êtes le porteur de ma lettre de change?

ERNEST.

Oui, monsieur, je suis votre créancier; et comme tel, je vous laisse le choix d'être mon prisonnier en épousant, ou libre en restant garçon.

JACOTIN.

Monsieur, touchez là : je reste libre et célibataire.

ESTELLE, à Ernest.

Quoi! monsieur, vous aviez votre raison?

DURAND.

Non pas, et j'atteste toujours...

ERNEST, lui jetant une bourse.

C'est inutile.

DURAND.

J'atteste que la raison lui est revenue.

ERNEST, à Jacotin.

Et pour vous le prouver, monsieur, je n'abuserai point de votre position : vous prendrez, pour vous acquitter, tout le temps que vous jugerez convenable, et je ne veux d'autre sûreté que votre parole...

JACOTIN.

Jeune homme, qui que vous soyez, cette action-là vous assure mon estime; mais vous en serez récompensé! Dès ce moment, je ne vous regarde plus comme mon créancier, ce serait vous confondre avec trop de gens, je vous regarde comme mon associé; je place dans mon entreprise de fournitures les dix mille francs que vous me confiez, et, dans un an, vos fonds seront doublés, si vous n'êtes pas ruiné : voilà le commerce en grand.

VAUDEVILLE.

AIR : Il était un p'tit homme.

GERCOURT.

Quand du cœur d'une belle
Bien souvent un futur
Se croit sûr,
L'amour en sentinelle
Déjà dans ce cœur-là
Se posta,
Et lui dit tout bas :
Vous perdez vos pas;
La place est prise, hélas!
On n'entre pas,
On n'entre pas;
Mon cher, on n'entre pas.

DURAND.

Orgon est pauvre et blême;

Chez lui tous ses amis
Sont admis ;
Mais, quittant son septième,
Il prend au Carrousel
Un hôtel.
Soudain, sans pitié,
Même à l'amitié
Le Suisse dit en bas :
On n'entre pas,
On n'entre pas,
Monsieur, on n'entre pas.

Mme DURAND.

Sitôt qu'un pauvre diable
A ma porte frappait,
Il entrait,
Tant j'étais charitable;
Mais tous ces voyageurs
Sont trompeurs ;
J'ai fermé mon cœur,
Et je dis, de peur
De loger des ingrats :
On n'entre pas,
On n'entre pas,
Chez moi l'on n'entre pas.

ERNEST.

Pendant qu'on se querelle,
Plus d'un voisin jaloux
Vient chez vous ;
Mais l'union, le zèle
Forment de toutes parts
Nos remparts;
Plus de différends !
En serrant nos rangs
Nous dirons, l'arme au bras :
On n'entre pas,
On n'entre pas,
Morbleu! l'on n'entre pas.

JACOTIN.

Dès qu'on entre en ménage,

Que de soins, d'embarras
N'a-t-on pas !
Des enfants... du tapage...
Tandis que sans façon
En garçon
Quand on a vécu,
J'en suis convaincu,
Dans le corps des papas
On n'entre pas,
On n'entre pas,
Au moins l'on n'entre pas.

ESTELLE, *au public.*

Vous d'humeur pacifique,
Spectateurs protecteurs
Des auteurs,
Messieurs, si la critique
Dans la salle ce soir
Veut s'asseoir,
Daignez à l'instant,
Et bien poliment,
Lui dire ici tout bas :
On n'entre pas,
On n'entre pas,
Ce soir on n'entre pas.



LES

DEUX MARIS

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — 3 Février 1819.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
M. DE SÉNANGE.	MM.	VERNET.
RIGAUD, receveur de l'enregistrement . . .		LEPEINTRE.
LABRIE, domestique		ARNAL.
ÉLISE, femme de M. de Sénange.	Mmes	PAULINE.
Mme RIGAUD, femme de Rigaud *		VICTORINE.
GERTRUDE, gouvernante d'Élise		BAROYER.

Dans un château, au fond de la Touraine.

* Ce rôle ne doit point être joué en caricature; il est de l'emploi de premiers rôles ou des jeunes soubrettes.



LES
DEUX MARIS*

Un salon élégant. — Une porte au fond ; deux portes latérales avec deux marches ; à gauche du spectateur, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISE, GERTRUDE.

ÉLISE.

Eh bien ! Gertrude ?

GERTRUDE.

Je vous disais bien, mademoiselle, qu'on n'avait point frappé et qu'il n'y avait personne à la porte du château.

ÉLISE.

A la bonne heure, je me serai trompée ; tant mieux, car le cœur me battait déjà. Voilà pourtant, je crois, cinq heures passées.

GERTRUDE.

Eh ! qui voulez-vous donc qui vienne ? Depuis un an que

* Cette pièce a été reprise le 17 octobre 1829, au théâtre du Vaudeville, sous le titre de *Monsieur Rigaud.*

vous avez perdu madame votre tante, et que vous m'avez fait venir habiter avec vous cet immense château, au fond de la Touraine, nous n'avons pas reçu une seule visite. Dieu merci, nous n'attendons jamais personne, et je vous vois aujourd'hui d'une impatience, d'une inquiétude...

ÉLISE.

Il est vrai, il y a des jours où l'on ne peut se rendre compte de ce qu'on éprouve.

GERTRUDE.

Nous y voilà. Je vous disais bien, moi, que cette solitude finirait par vous ennuyer, que le cœur viendrait à parler. Ah ! si vous saviez ce que c'est que de rester demoiselle ! Ce n'est pas parce que j'ai manqué trois mariages, mais certainement...

ÉLISE.

Gertrude...

GERTRUDE.

Oui, mademoiselle, le dernier c'était en quatre-vingt-dix-huit ; je venais alors d'entrer dans votre famille en qualité de gouvernante ; j'ai vu, depuis, tout le monde s'établir, et je suis restée mademoiselle Gertrude.

ÉLISE, *soupirant.*

Ah ! ma bonne !

GERTRUDE.

Eh bien ! voyons, de la confiance ; allons, je le vois, vous aimez.

ÉLISE.

Oh ! mon Dieu, non.

GERTRUDE.

Vous êtes aimée?

ÉLISE.

Ce ne serait rien, je suis...

GERTRUDE.

Eh bien! quoi?

ÉLISE.

Je suis mariée!

GERTRUDE, *stupéfaite.*

Mariée! encore une!... Comment, mademoiselle, avec cet air si doux, si tranquille! qui s'en serait douté? moi qui vous prêchais!... Et quel est donc cet époux invisible!...

ÉLISE.

Je ne le connais pas.

GERTRUDE.

On n'a jamais rien vu de pareil!... Et voilà la première fois que vous m'en parlez!

ÉLISE.

Que veux-tu? C'était un secret, et depuis le temps, j'avais presque oublié moi-même que j'étais enchaînée... J'étais encore en pension lorsque des intérêts de famille et la volonté de ma tante me firent contracter cet hymen; nous fûmes séparés en sortant de l'église; je vins habiter cette solitude, et jamais l'idée d'une entrevue ou d'un rapprochement ne s'était présentée à mon esprit lorsque cette lettre est venue troubler mon repos et renverser toutes mes idées. (*Lui donnant un papier.*) Lis toi-même.

GERTRUDE.

J'en suis encore tout étonnée! (*Lisant.*) « Paris, ce 6 dé« cembre. Ma chère amie, Adolphe de Sénange vient d'ar« river ici... » (*Parlant.*) Comment! M. de Sénange que j'ai vu si jeune, que j'ai presque élevé! C'était un charmant enfant. (*Continuant sa lecture.*) « Vous vous imaginez bien que huit « années de voyages l'ont un peu changé; mais l'on s'ac« corde à lui trouver de l'esprit, de la grâce et la réputa« tion d'un fort aimable cavalier. Je ne doute point que cet « hymen qu'on lui a fait contracter si jeune ne l'occupe « beaucoup... »

ÉLISE.

Et moi, donc.

AIR du vaudeville de Haine aux Hommes.

Las ! par un bizarre devoir,
Il faut que je m'efforce à plaire
Aux yeux d'un époux, sans savoir
Quel est son cœur, son caractère.

GERTRUDE.

C'est terrible qu'il faille exprès
L'aimer avant de le connaître.

ÉLISE.

Eh ! mon Dieu, ce sera, peut-être,
Encor plus difficile après.

Et quand je songe qu'aujourd'hui même il peut arriver !

GERTRUDE.

Mais je ne vois point cela.

ÉLISE, lui prenant la lettre.

C'est que tu ne lis pas. (Lisant.) « Il s'informe de sa femme « à tout le monde ; mais, vu l'extrême solitude où vous vi- « vez, peu de gens peuvent lui répondre, et je sais, par un « de ses amis intimes, qu'il part demain pour se rendre « auprès de vous. Il arrivera à votre château, à pied, inco- « gnito, comme un voyageur égaré qui demande l'hospita- « lité ; décidé, selon les événements, à se faire connaître ou « à demander la dissolution d'un hymen qui, peut-être, vous « serait à charge à tous les deux. » Eh bien ! qu'en dis-tu ?

GERTRUDE.

Je dis que ce mari-là vous conviendra, qu'il faut qu'il vous convienne.

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (Arlequin Joseph.)

Malgré le temps, malgré l'absence,
Vous avez fait, assurément,
L'un en Afrique, l'autre en France,

Bon ménage jusqu'à présent.
Respectant le lien suprême
Par qui vous fûtes attachés,
Ne vous brouillez pas le jour même
Où vous vous serez rapprochés.

ÉLISE.

J'y suis décidée, je ne demanderai jamais la rupture de ce mariage; mais s'il l'exige, je serai prête à y souscrire. Tu vois que je n'y mets point d'amour-propre et que ma vanité blessée n'entre pour rien dans la crainte de lui déplaire. Mais, dis-moi, comment n'exciterais-je pas ses dédains, moi qui n'ai jamais quitté cette solitude, qui n'ai ni les talents, ni les grâces des dames de la ville? J'en suis certaine, il va me trouver gauche, insipide; je m'en apercevrai, cela me troublera encore plus, et je ne pourrai pas lui dire un mot.

GERTRUDE.

Allons donc, mademoiselle!

ÉLISE.

Écoute : pour les premiers moments seulement, ne me nomme pas; dis que madame de Sénange est absente, et désigne-moi comme une de ses amies.

GERTRUDE.

Tenez, mademoiselle, tous ces détours... ces épreuves-là portent toujours malheur. On ne saurait agir trop franchement. C'est vous, c'est moi! Ça vous convient-il? nous voilà! Moi qui vous parle, j'ai manqué mes trois mariages pour avoir voulu éprouver mes futurs; et s'il s'en présente jamais un quatrième, je vous jure que je le prendrai sur parole.

ÉLISE.

N'importe! entends-tu? j'exige... Ah! mon Dieu! que nous veut ce valet?

SCÈNE II.

LES MÊMES; LABRIE, *en grande livrée.*

LABRIE.

Madame, c'est un homme qui est à la porte du château; il dit qu'il s'est égaré, qu'il ne reconnaît plus son chemin.

ÉLISE.

Eh bien?

LABRIE.

Il demande à entrer un instant, et à se sécher au feu de la cuisine, car il fait une neige et un froid...

ÉLISE, *très-émue.*

Qu'on le fasse entrer ici, qu'on ait pour lui tous les soins, tous les égards...

LABRIE.

Oui, madame.

GERTRUDE.

Les plus grands égards, entendez-vous?

LABRIE.

Oui, mademoiselle.

ÉLISE.

AIR : Adieu, je vous fuis, bois charmant. (*Sophie.*)

Dites qu'en cet appartement
A nous attendre je l'invite,
Que nous revenons dans l'instant.

(*Labrie sort.*)

GERTRUDE.

Madame, dépêchons-nous vite.
Quand il vient réclamer ses droits,
Et surtout qu'il vient en décembre,
On ne peut décemment, je crois,
Laisser l'hymen faire antichambre.

ÉLISE.

Viens, te dis-je; ma frayeur redouble, et j'ai besoin de me remettre quelques instants.

(Elles sortent.)

SCÈNE III.

LABRIE, puis RIGAUD, tenant sous le bras un petit sac de nuit en taffetas flambé.

LABRIE.

Par ici, monsieur, par ici.

RIGAUD.

C'est mille fois trop de bontés. J'aurais aussi bien attendu en bas; je ne déteste pas le feu de la cuisine... Diable! un beau château et de beaux appartements!

LABRIE.

Madame a dit qu'elle allait venir, et que si monsieur voulait se reposer et se rafraîchir...

RIGAUD.

Je n'en reviens pas! les maîtres de ce château sont d'une politesse... Ma foi! j'en profiterai, car j'ai une soif et un appétit!...

LABRIE, s'inclinant.

Rouge ou blanc?

RIGAUD.

Comment! rouge ou blanc? Ah! ça m'est égal; je prends le temps comme il vient, les gens comme ils sont et le vin comme il se trouve.

LABRIE.

Je vais monter à monsieur une bouteille de Bordeaux et une tranche de pâté.

(Il salue et sort.)

SCÈNE IV.

RIGAUD, *seul.*

Une tranche de pâté et une bouteille de vin de Bordeaux ! Quel accueil on me fait ! On m'aura aperçu des fenêtres du salon; voilà ce que c'est que de voyager à pied; on ne va pas vite, il est vrai, mais qu'est-ce qui me presse? qu'est-ce que j'ai en perspective? Madame Rigaud et mon bureau d'enregistrement; j'arriverai toujours assez tôt, et je peux déposer un instant ce havresac conjugal que, nouvelle Pénélope, madame Rigaud a cousu elle-même de ses pudiques mains.

(Il met le sac sur la table.)

AIR : Gai, Coco, gai, Coco, biou.

Bien loin d'être volage,
Toujours fidèle et sage,
J'offre dans mon ménage
La raison
D'un Caton.
Mais si, loin de ma femme,
Le hasard me réclame,
S'il faut quitter ma dame,
Alors, la mort dans l'âme
Et poussant un soupir,
Je dis, prêt à partir,
Bonsoir à ma femme,
Bonjour au plaisir.

C'est terrible, les femmes!... Parce que j'ai eu quelques succès dans ma jeunesse, parce que j'ai eu le malheur (car c'en est un) d'être signalé comme un homme à bonnes fortunes, je ne peux pas m'absenter une quinzaine de jours sans que soudain ma femme me décoche une douzaine d'épitres fulminantes de tendresse, et cela sous prétexte qu'elle est

jalouse! Mais est-ce ma faute à moi si je suis doué de quelque sensibilité, d'une tournure entraînante, d'une amabilité contagieuse? Je ne peux pas me refaire et empêcher les aventures qui me tombent de tous côtés.

SCÈNE V.

RIGAUD, GERTRUDE, entrant d'un air mystérieux et à voix basse.

GERTRUDE.

Monsieur!

RIGAUD.

Qu'est-ce que c'est?

GERTRUDE, de même.

Monsieur est sans doute ce beau voyageur à qui nous avons donné l'hospitalité?

RIGAUD.

Moi-même.

GERTRUDE, à part.

C'est bien cela; il a une excellente figure, et j'étais bien sûre que je le reconnaîtrais rien qu'à l'air de famille. (Mystérieusement.) Madame est encore à sa toilette et j'en ai profité pour venir vous prévenir. On m'a recommandé le secret, mais c'est pour votre bonheur à tous deux, chut!

RIGAUD, à part.

A qui en a-t-elle donc?

GERTRUDE.

On vous attendait avec impatience, on vous aime déjà.

RIGAUD, d'un air étonné.

Hein? On m'aime déjà?...

GERTRUDE.

Silence! On voulait se déguiser, vous éprouver; mais à quoi bon toutes ces précautions? On ne saurait trop se hâter

d'être heureux ; et vous-même, pourquoi feindre plus longtemps ? Vous êtes dans votre maison, une femme charmante vous attend... Vous voyez que j'en sais autant que vous.

RIGAUD, à part.

Je dirai même plus. (Haut.) Ah çà ! pour qui me prend-on ?

GERTRUDE.

Pour le propriétaire de ce château, pour le mari de ma belle maîtresse.

RIGAUD, vivement.

Hein ? Comment dites-vous ? Répétez-moi cela, je vous en prie ! (A part.) Ma foi ! voilà une bonne fortune que je ne cherchais pas... mais mon étoile l'emporte.

GERTRUDE.

AIR : Le briquet frappe la pierre. (Les Deux Chasseurs.)

Reconnaissez-vous Gertrude
Qui vous fit marcher, courir ?

RIGAUD.

J'en ai quelque souvenir.

GERTRUDE, à part.

Moi, j'en ai la certitude ;
Quoique depuis ce temps-là
Il ait changé... c'est bien ça.

RIGAUD, à part.

Adviendra ce qui pourra ;
J'ai beau renoncer à plaire,
Du monde me retirer,
On s'obstine à m'adorer.
Il faut bien se laisser faire,
Puisque l'on ne peut enfin
Lutter contre son destin.

GERTRUDE.

Mais, silence avec madame ! ne dites pas que je vous ai prévenu, et attendez le moment de vous déclarer, ça ne tardera pas.

RIGAUD.

Ma femme est donc gentille ?

GERTRUDE.

Charmante, fraîche et jolie comme on l'est à vingt ans.

RIGAUD.

Et cette propriété?

GERTRUDE.

Superbe ! des bois, des prés, des vignes.

RIGAUD.

Ah ! des vignes ! nous avons donc de bon vin ?

GERTRUDE.

Vous en jugerez, une cave admirable.

RIGAUD, à part.

Parbleu! je ne serais pas fâché une fois en ma vie d'être propriétaire, ne fût-ce que pour un quart d'heure. Il me semble que c'est un de ces rôles qu'on peut jouer sans avoir appris... (Haut.) Ma foi ! madame...

GERTRUDE.

Dites donc Gertrude.

RIGAUD.

Eh bien ! oui, ma chère Gertrude ; oui, oui, c'est tout ce que j'ai à vous dire.

GERTRUDE.

Et c'est tout ce que je voulais.

RIGAUD.

Ça n'était pas difficile. Hein ? qui vient là ? Est-ce la tranche de pâté ?

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; LABRIE.

LABRIE.

Madame n'est point là ?

GERTRUDE.

Que lui veut-on ?

LABRIE.

Je venais apprendre à madame un accident qui est arrivé dans le chemin creux : une espèce de diligence a versé non loin d'ici.

GERTRUDE, *montrant Rigaud.*

Parlez à monsieur.

LABRIE, *étonné.*

Comment ?

GERTRUDE.

Prenez les ordres de monsieur.

RIGAUD, *à part.*

C'est bien le moins que je fasse pour eux ce qu'on vient de faire pour moi. (*Haut.*) Qu'on vole au secours de ces voyageurs et qu'on s'empresse de les recevoir.

AIR du Pot de fleurs.

La maison, les vins et la table,
Il faut tout offrir, tout donner.
Dès qu'il s'agit d'obliger son semblable,
Moi, je ne sais rien épargner.
Dans le bonheur que le hasard m'apporte,
Je ne suis pas de ceux qui, par bon ton,
Ont oublié, dès qu'ils sont au salon,
Qu'ils étaient naguère à la porte.

GERTRUDE, *à part.*

Quelle bonté ! je le reconnais bien là.

RIGAUD.

Je reviendrai savoir s'il ne leur manque rien. Le plus pressé, je crois, est de me rendre présentable ; (A Gertrude.) car je n'ai pas trop l'air d'un maître de maison.

LABRIE.

Je vais montrer à monsieur la petite chambre d'en haut.

GERTRUDE.

Qu'est-ce que c'est? L'appartement du premier, entendez-vous? le grand appartement.

LABRIE.

Mais, c'est celui qui est à côté de la chambre de madame.

GERTRUDE.

Qu'importe! exécutez ce qu'on vous dit... Ces gens-là font des questions... Eh! allez donc, Labrie!

RIGAUD, à part.

Diable! ne nous négligeons pas. Allons, Rigaud.

(Pendant ce temps Rigaud a ouvert son porte-manteau et en retire une chemise, une cravate et des bas.)

GERTRUDE.

Ne vous donnez pas la peine, on va vous porter cela. Labrie!... Je vais voir moi-même s'ils vous ont allumé du feu, si tout est en ordre.

RIGAUD.

Voilà bien la meilleure des femmes que j'aie jamais vues... ma chère Gertrude, où est mon appartement?

GERTRUDE, lui indiquant la porte à gauche.

Le voici.

(Rigaud entre par la porte à gauche.)

SCÈNE VII.

GERTRUDE, seule.

La meilleure femme ! qu'il est aimable !... Je vais donner un coup d'œil à son appartement.... et cette diligence qui arrive, et madame donc ! je veux la prévenir que son mari est charmant, qu'il lui convient à merveille. Mais j'ai bien fait de m'en mêler ; sans cela, ces pauvres enfants ne se seraient jamais entendus. Ah ! mon Dieu ! déjà un monsieur et sa femme qui viennent de ce côté ! Dépêchons-nous.

(Elle sort du côté de l'appartement de Rigaud.)

SCÈNE VIII.

Mme RIGAUD, en costume de voyage élégant, SÉNANGE, lui donnant le bras et portant son sac.

SÉNANGE, à la cantonade.

C'est inutile ; nous n'avons besoin de rien ; soignez ces dames et les autres voyageurs.

Mme RIGAUD.

Ah ! les maudites voitures ! J'avais beau crier au postillon : Vous allez verser ! vous allez verser ! ça n'a pas manqué ; juste au milieu d'une ornière, et sans l'hospitalité qu'on veut bien nous accorder en ce château...

SÉNANGE.

Je me félicite de m'être trouvé là au moment pour vous porter secours. (A part.) Ça ne pouvait pas mieux tomber ! je me suis glissé à la faveur de la diligence.

Mme RIGAUD.

Ah ! monsieur ! que ne vous dois-je pas ! On ne pou

vait y mettre plus de délicatesse, de galanterie. Eh bien! je l'ai toujours dit, depuis que le maître de poste de l'Ile-Bouchard a organisé ses pataches en célérifères, on ne voit que des accidents.

AIR : Lise épouse l' beau Gernance. (*Fanchon la vielleuse.*)

Grâce à cette mode anglaise,
Au lieu de huit on tient seize,
Et sur ce haut phaéton,
On se croit presque en ballon
Ces voitures qu'on redoute
Ont acquis le droit, dit-on,
De verser sur chaque route,
Par brevet d'invention.

SÉNANGE.

Vous ne vous êtes point blessée?

Mme RIGAUD.

Non; mais cette aventure nous fait perdre deux heures! Imaginez-vous, monsieur, que je poursuis mon mari, qui depuis huit jours devrait être de retour. Mais il n'en fait jamais d'autres : il part en diligence et revient toujours à pied. Voyant qu'il n'arrivait pas, je me suis mise en route pour aller à sa rencontre.

SÉNANGE.

Je vois que madame a les passions vives.

Mme RIGAUD.

Non, monsieur... Autrefois, je ne dis pas, j'étais l'exigence, la tendresse même; mais vous sentez qu'on se lasse de tout; et maintenant mon parti est pris : plus de reproches, de querelles; je ne veux plus me venger de mon mari qu'en le faisant enrager de tout mon cœur.

SÉNANGE.

Voilà certainement une intention louable, et pour peu que madame soit vindicative... (A part.) Je suis bien heureux que ce ne soit pas là ma femme.

Mme RIGAUD.

A quoi sert la jalousie?... à se tourmenter, à se créer des soupçons... (Apercevant la valise que Rigaud a déposée sur la table.) Ah! mon Dieu, qu'est-ce que je vois là?

SÉNANGE.

Qu'avez-vous donc?

Mme RIGAUD.

Rien. (A part.) Mais cela ressemble étrangement au portemanteau de M. Rigaud : je le connais trop bien pour me tromper!

RIGAUD, dans la coulisse à haute voix.

C'est bon, ma chère Gertrude; qu'on ait soin de me faire chauffer mes pantoufles.

Mme RIGAUD.

Qu'entends-je? C'est bien lui!

(Elle s'élance vers la porte.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES; GERTRUDE, sortant de l'appartement à gauche, et arrêtant madame Rigaud sur la première marche.

GERTRUDE.

Eh bien! où allez-vous donc?

Mme RIGAUD, embarrassée.

Rien... Je connais la personne qui est dans cet appartement, et je voudrais...

GERTRUDE.

Comment! vous connaissez... Eh bien! donc, silence, ne dites rien.

Mme RIGAUD.

Que je ne dise rien! Savez-vous ce que c'est?

GERTRUDE.

Eh bien ! oui, c'est le maître de la maison ; mais il est ici incognito, à cause de madame ; vous saurez tout cela plus tard ; la déclaration n'a pas encore eu lieu.

Mme RIGAUD.

Ah! la déclaration n'a pas encore eu lieu ! J'arrive au bon moment.

SÉNANGE, qui pendant ce temps a toujours regardé vers la porte à droite.

Je ne vois rien paraître. (A Gertrude.) Me serait-il permis de parler à madame de Sénange?

GERTRUDE, à part.

Et lui aussi ? encore une visite ! ces pauvres époux n'auront pas un moment pour se voir ! (A Sénange.) Ça ne se peut pas, madame ne sera point au château d'aujourd'hui, elle fait des visites dans les environs ; (A madame Rigaud.) et monsieur n'est pas visible.

Mme RIGAUD, à part.

J'en suffoque ! mais il vaut mieux se contenir, se modérer, voir jusqu'où il poussera la perfidie, et le confondre par ma présence. (A Sénange.) Vous ne venez pas, monsieur ?

SÉNANGE.

Vous m'excuserez ; je suis à vous dans l'instant.

(Madame Rigaud sort.)

SCÈNE X.

SÉNANGE, GERTRUDE.

SÉNANGE.

De sorte que madame de Sénange n'est point au château ?

GERTRUDE.

Non, monsieur, je vous l'ai déjà dit.

SÉNANGE, regardant à droite.

Eh! dites-moi, quelle est cette jolie personne que je viens d'entrevoir?

GERTRUDE.

C'est... c'est une demoiselle... une amie de madame. (A part.) Mon Dieu! ce monsieur est bien curieux!

SCÈNE XI.

GERTRUDE, SÉNANGE, ÉLISE, en grande parure.

ÉLISE.

Et cette Gertrude qui ne revient pas... (Apercevant Sénange.) Ah! mon Dieu! c'est lui!

(Ils se saluent profondément.)

SÉNANGE.

On m'a assuré, mademoiselle, que madame de Sénange n'était point au château?

ÉLISE, à part.

C'est bien; Gertrude a suivi mes ordres. (Haut.) Je suis fâchée que madame de Sénange ne soit point ici.

SÉNANGE.

Je ne m'aperçois plus de son absence.

AIR : Quand l'Amour naquit à Cythère.

J'aurais pourtant, mademoiselle,
Voulu la voir et lui parler;
On m'a tant dit qu'elle était belle...

ÉLISE, à part.

Hélas! je commence à trembler.

SÉNANGE.

Quoique l'on vante votre amie,
Je ne saurais me figurer
Qu'elle puisse être aussi jolie.

ÉLISE, à part.

Je commence à me rassurer.

SÉNANGE, de même.

Ah! si c'eût été là ma femme, j'aurais été trop heureux.

ÉLISE.

Madame de Sénange ne reviendra que demain.

GERTRUDE, appuyant.

Oui, que demain.

ÉLISE.

Mais, comme son amie, elle m'a chargée de faire les honneurs de chez elle, et j'espère que monsieur me fera le plaisir de passer cette journée au château.

GERTRUDE, à part.

Qu'est-ce qu'elle dit donc?

SÉNANGE.

Mademoiselle... (A part.) J'ai peur que l'amie de ma femme ne soit beaucoup trop jolie!

ÉLISE.

Vous avez, dites-vous, à parler à madame de Sénange?

SÉNANGE.

Oui, il est vrai, j'avais à lui parler; mais je crois que maintenant ce que j'aurais à lui dire serait inutile; je préfère lui écrire; croyez, mademoiselle, qu'un devoir indispensable peut seul m'empêcher d'accepter votre invitation.

AIR de Montano et Stéphanie.

Voilà (*Bis.*)
Celle dont je rêvais l'image,
Voilà (*Bis.*)
Celle que j'adorais déjà.

Hélas! quel dommage!
J'ai formé d'autres nœuds!
L'honneur m'engage
A fuir loin de ces lieux.

Ensemble.

ÉLISE.

Voilà (*Bis.*)
Celui dont je rêvais l'image,
Voilà (*Bis.*)
Celui qui me charmait déjà.

SÉNANGE.

Voilà (*Bis.*)
Celle dont je rêvais l'image,
Voilà (*Bis.*)
Celle que j'adorais déjà.

(Sénange sort.)

SCÈNE XII

ÉLISE, GERTRUDE.

ÉLISE.

Oh ! je le comprends, c'est bien lui ; voilà l'idée que je m'en faisais ; ah ! Gertrude, j'en suis enchantée.

GERTRUDE.

Et de qui ?

ÉLISE.

De lui.

GERTRUDE.

De lui ! de ce monsieur qui n'a rien dit ?

ÉLISE.

C'est égal ! nous nous entendions si bien ; quel air de bonté ! mais aie soin au moins qu'il ne parte pas, car je me reproche déjà de l'avoir trompé et de ne lui avoir pas dit sur-le-champ que j'étais sa femme.

GERTRUDE.

Sa femme ! mais ce n'est pas là votre mari.

ÉLISE.

Comment, ce n'est pas là...

GERTRUDE.

Il a, ma foi! une bien autre tournure. Je l'ai vu, je lui ai parlé; allez, madame, vous en serez enchantée!... Eh bien! madame, qu'avez-vous donc? vous vous trouvez mal?

ÉLISE.

Non, non, ce n'est rien... Mais celui-là?

GERTRUDE.

Celui-là est un habitant de ce département, qui pour son plaisir, ou ses affaires, voyage en diligence avec sa femme.

ÉLISE.

Sa femme!

GERTRUDE.

Oui, une petite femme à laquelle il donnait le bras en entrant.

ÉLISE, à part.

Ah! qu'ai-je fait?

GERTRUDE.

Mais l'autre, quelle différence! Si vous saviez comme il m'a reçue. « Ma bonne Gertrude! » Il a le cœur sur la main; en un instant il m'a tout avoué : qu'il était votre mari, qu'il venait vous éprouver; mais qu'il voulait encore garder le secret; ainsi, motus!

ÉLISE, douloureusement.

Plus de doute.

GERTRUDE.

Tenez, le voici. Regardez-moi un peu quelle tournure et quel aplomb! Il est encore mieux que tout à l'heure.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; RIGAUD, en grande parure.

RIGAUD.

AIR : Vivent les amours qui toujours

Salut, ô vous à qui je dois
Le bon accueil qu'aujourd'hui je reçois,
Ces lieux sont enchantés, je crois;
On est chez vous, ma foi,
Comme chez soi.

Rien n'est si frais
Que vos bosquets :
Rien de si beau
Que cet ancien château.
C'est divin !
Je ne vois enfin
Que vous ici
Qui soyez mieux que lui.

Salut, ô vous à qui je dois, etc.

(Bas à Gertrude.) C'est qu'elle est charmante, ma femme !

GERTRUDE, de même.

N'est-il pas vrai ? mais elle est si émue de l'idée de vous voir !

RIGAUD, de même.

Je connais cela. (Haut à Élise.) C'est un événement extraordinaire que celui... qui fait que des gens... qui ne se sont jamais vus se trouvent attirés l'un vers l'autre par une espèce de sympathie.

GERTRUDE, bas.

Prenez garde d'en trop dire.

RIGAUD, de même.

Sois tranquille, je vais compliquer mon style. (Haut.) En vérité, si je ne croyais pas aux attractions soudaines, je ne pourrais expliquer ce qu'on éprouve en entrant dans ce château; on y est comme sous l'influence d'un charme magique, qui semble vous interdire la possibilité de tout mouvement rétrograde. (Bas, à Gertrude.) Eh bien! toi, qui craignais que je ne me fisse trop comprendre; qu'en dis-tu?

GERTRUDE, de même.

C'est bien. (Haut.) Hein! madame, est-ce là parler?

ÉLISE, très-émue.

Je ne doute point, monsieur, que votre arrivée en ces lieux... ne soit un grand bonheur pour nous; mais avant de nous expliquer davantage, permettez-moi de me recueillir, de rassembler mes idées; je ne vous le cache pas, je suis en ce moment dans un trouble...

RIGAUD.

Qui a bien son côté flatteur, et quand nous nous connaîtrons mieux...

ÉLISE.

Oui, je dois chercher à détruire les impressions défavorables que cette réception a pu faire naître en vous; vous n'êtes pas bien pressé, je crois, de continuer votre voyage?

RIGAUD.

Mon Dieu! rien ne me gêne, et j'ai du temps devant moi.

AIR : Tenez, pour vous rendre gaillard. (La Laitière Suisse.)

Faut-il venir ou s'en aller,
Je suis l'homme le plus commode.
(A part.)
Bravo! l'on vient de m'installer;
Moi, j'aime assez cette méthode.
Entre deux ménages que j'ai,
Je prends, heureux propriétaire,
L'un pour domicile obligé
Et l'autre pour un pied-à-terre.

GERTRUDE, avec intention.

Vous vous plaigniez tout à l'heure, madame, d'être obligée de souper seule; pourquoi monsieur ne vous ferait-il pas l'honneur... (Bas.) Aux termes où vous en êtes, vous ne pouvez vous dispenser de l'inviter.

ÉLISE.

Eh bien! dispose, ordonne, fais tout ce que tu voudras... Ah! ma bonne, je n'y tiens plus et je me sens prête à pleurer.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; SÉNANGE.

SÉNANGE à part.

Non, je ne partirai pas; il faut absolument que je lui parle. (Apercevant Rigaud.) Quel est cet homme?

RIGAUD.

Souper en tête-à-tête! en honneur! je suis trop heureux. (Il baise la main d'Élise.)

SÉNANGE, haut.

Mille pardons, mademoiselle, ma présence est sans doute importune, et je me retire.

ÉLISE.

Non, monsieur.

SÉNANGE.

Je vois que cette retraite n'est pas aussi inaccessible que vous le disiez. Je ne partais pas sans quelque crainte, lorsque je songeais aux dangers que vous pouviez y courir; mais je vous quitte bien plus rassuré, en voyant en quelle compagnie je vous laisse.

RIGAUD, à part.

Que est ce monsieur si pincé?

ÉLISE.

J'ignore, monsieur, de quoi vous pouvez vous plaindre.

SÉNANGE.

Moi, mademoiselle, me plaindre! eh! qui m'en aurait donné le droit? Je me disais seulement qu'il était souvent moins cruel de perdre certaines personnes que de renoncer à l'estime qu'on avait d'elles; qu'il y avait des sentiments qu'on regrettait d'avoir éprouvés, et des illusions dont on était bien cruellement détrompé.

ÉLISE, à part.

Grand Dieu! quelle idée a-t-il donc de moi? (Haut.) Vous êtes bien prompt dans la manière dont vous accordez ou retirez votre estime, monsieur; vous vous hâtez de juger avec bien de la sévérité une plaisanterie que j'avais crue innocente et dont je vois maintenant les conséquences. Je vous ai dit ce matin que madame de Sénange était absente, que j'étais une de ses amies; je vous ai trompé, et quelque opinion que puisse vous donner de moi ce mensonge, je sens qu'il faut vous avouer la vérité : je suis madame de Sénange elle-même.

SÉNANGE, avec transport.

Comment!... Il serait vrai! L'ai-je bien entendu! Vous seriez?...

RIGAUD, appuyant.

Oui, monsieur.

ÉLISE.

C'est vous dire assez que je ne puis vous entendre, et que ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser. (A Rigaud.) Je suis bien fâchée, monsieur, de trahir votre incognito, mais les circonstances où nous nous trouvons rendent cette explication indispensable. Quoique monsieur ne soit qu'un étranger, je tiens aussi à son estime, et je vous prie de lui apprendre vous-même qui vous êtes, et les liens qui nous unissent. Viens, Gertrude.

(Elles sortent.)

SCÈNE XV.

SÉNANGE, RIGAUD.

SÉNANGE, à part.

Qui vous êtes!... et les liens qui nous unissent!... qu'est-ce que cela signifie? (Haut.) Et vous, monsieur, qui semblez exercer ici une si grande influence, m'apprendrez-vous enfin quels rapports existent entre vous et madame de Sénange?

RIGAUD.

Des rapports assez simples et assez naturels. Je suis son mari.

SÉNANGE.

Comment, vous êtes?...

RIGAUD.

Son mari; on m'attendait, je me suis fait reconnaître, vous devinez le reste.

SÉNANGE.

Et y a-t-il longtemps que monsieur est de retour?

RIGAUD.

J'arrive à l'instant même.

SÉNANGE, à part.

Allons, il n'y a que demi-mal.

RIGAUD.

Quoi qu'il en soit, je me ferai toujours un vrai plaisir de vous recevoir, et je vous prie de vous regarder comme l'ami de la maison.

SÉNANGE.

Il n'y a qu'une petite difficulté; c'est que j'ai beaucoup connu le mari de madame de Sénange.

RIGAUD, à part.

Ah! diable!... (Haut.) C'était peut-être le premier.

SÉNANGE.

Comment! le premier... Est-ce qu'elle serait veuve?

RIGAUD.

C'est-à-dire veuve, jusqu'à un certain point... parce que... voyez-vous... je ne vous dirai pas au juste...

SÉNANGE.

Comment, vous ignorez si votre femme est veuve?

RIGAUD.

J'ignore... j'ignore... non, monsieur, mais enfin, si je veux l'ignorer; si j'ai des raisons pour cela, ce sont des affaires de famille, et ce n'est pas à un étranger à vouloir pénétrer... C'est vrai! il y a une foule de gens qui veulent ainsi se mêler des affaires des autres. Enfin, monsieur, c'est ma femme! Je ne sors pas de là! ça répond à tout.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; Mme RIGAUD.

Mme RIGAUD, à Sénange.

Ah! monsieur, je vous trouve à propos, je venais vous raconter...

RIGAUD, l'apercevant et restant stupéfait.

Dieu! c'est ma femme!

SÉNANGE, prenant madame Rigaud par la main.

Sa femme! Ah çà! monsieur, vous êtes donc le mari de tout le monde?

RIGAUD.

Il ne s'agit pas de cela. Je veux savoir comment madame, qui devrait être chez elle, se trouve aujourd'hui dans ce château.

SÉNANGE.

Elle y est avec moi.

RIGAUD.

Avec vous, monsieur? Vous m'apprendrez, je l'espère, quelle espèce d'intimité existe entre vous et madame?

SÉNANGE.

Parbleu! monsieur, c'est ma femme.

RIGAUD.

Comment! votre femme?

SÉNANGE, à part.

Puisqu'il prend la mienne, je puis bien à mon tour... (Bas à madame Rigaud.) Ne me dédisez pas.

Mme RIGAUD, de même.

Soyez tranquille, j'ai ma revanche à prendre.

RIGAUD.

Quoi! vous oseriez me soutenir ici même?...

Mme RIGAUD, à Sénange, d'un air étonné et montrant Rigaud.

Mais, mon ami, quel est donc ce petit monsieur?

RIGAUD.

Comment! mon ami! et devant moi, en ma présence! Il y a au moins des personnes qui y mettent des procédés.

Mme RIGAUD, toujours d'un air étonné.

En vérité, monsieur, je ne vous connais pas, je ne sais d'où vient le trouble et l'agitation où je vous vois.

SÉNANGE, bas à madame Rigaud.

C'est bien, c'est ça; allons, du courage, tutoyez-moi un peu, n'ayez pas peur.

Mme RIGAUD, à Sénange, hésitant d'abord un peu.

Mais, mon ami, regarde donc comme sa figure est bouleversée! tu devrais appeler du secours, car il va se trouver mal.

RIGAUD.

Tu devrais!... je ne sais plus où j'en suis, et je ne reconnais pas là ma femme. Ma chère amie, tâchez de vous rap-

peler, de me reconnaître ; c'est moi, Narcisse Rigaud, receveur de l'enregistrement à l'Ile-Bouchard ; je suis connu.

Mme RIGAUD.

Rigaud... mais, attendez donc... nous avons une parente assez éloignée, qui me ressemble beaucoup, par parenthèse, et qui a épousé quelqu'un de ce nom-là : Estelle Rigaud.

RIGAUD.

C'est cela.

Mme RIGAUD.

Ah ! c'est votre femme ? Je vous en fais mon compliment. Comment se porte-t-elle ?... (*A Sénange.*) Dis donc, mon ami, tu l'as vue à Paris ; une petite femme d'un caractère charmant ! certainement, ce serait affreux de ne pas la rendre heureuse, car elle le mérite sous tous les rapports.

RIGAUD, *stupéfait.*

En vérité, je ne sais si je veille ou si je dors.

AIR : Tenez, moi je suis un bon homme. (Ida.)

Ce sang-froid qui me désespère
Me confond et trouble mes sens,
Comment cela s'est-il pu faire?...
Plus je cherche et moins je comprends.
D'accidents quel triste amalgame !
Comment retrouver sans émoi
Ma femme qui n'est pas ma femme,
Avec un moi qui n'est pas moi ?

SÉNANGE, *à madame Rigaud.*

C'est un homme qui a perdu la tête ; rassure-toi, ma bonne amie.

(*Il lui baise la main.*)

RIGAUD.

Ah ! c'en est trop et je n'y tiens plus. (*Se mettant à genoux.*) Ma femme ! madame Rigaud, je vous demande grâce.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; GERTRUDE.

GERTRUDE.

Que vois-je! comment, ici même M. de Sénange aux pieds d'une autre que....Mais levez-vous donc! si madame venait!

RIGAUD.

Et qu'est-ce que ça me fait?

GERTRUDE.

Ce que ça lui fait... moi qui en avais une si haute opinion!

RIGAUD, à Mme Rigaud.

Ma chère amie, je vous en supplie!...

GERTRUDE.

Sa chère amie! quel comble de scandale!... Mais prenez garde, si ce n'est pour la morale, qu'au moins ce soit pour vous; vous ne voyez pas le mari de cette dame, qui est là, qui vous regarde?

RIGAUD, toujours à genoux, se tournant du côté de Gertrude.

Comment! son mari?

GERTRUDE.

Lui-même.

(Sénange fait passer madame Rigaud à sa droite, et se trouve près de Rigaud.)

RIGAUD.

Et elle aussi! Ah çà! ne plaisantons pas; êtes-vous bien sûre qu'ils soient?...

GERTRUDE.

Tout ce qu'il y a de plus mari et femme; regardez plutôt.

RIGAUD, prenant la main de Sénange pour celle de sa femme.

Ah! c'en est trop! je ne souffrirai pas davantage...

SÉNANGE.

Ni moi non plus, monsieur, et si vous parlez encore à ma femme... vous m'entendez?

RIGAUD.

Eh bien! oui, monsieur, je suis prêt à vous suivre. (Regardant madame Rigaud.) Ça ne lui fait rien. (A Sénange.) Nous verrons, je ne vous dis que cela. (Même jeu.) Elle ne se déclare pas. Allons! sortons! (Fausse sortie.) Ah çà! mais elle ne m'arrête pas, je crois qu'elle me laisserait tuer.

Mme RIGAUD.

Monsieur est le maître de disposer de lui.

RIGAUD.

Allons, tout sentiment de délicatesse est éteint en elle.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

Tous vos forfaits seront transmis
Aux yeux de la race future,
Et de la femme à deux maris
Vous retracerez l'aventure.
(A part.)
Quel que soit le sort des combats,
Au sang-froid dont elle fait preuve,
On voit qu'elle est bien sûre, hélas!
De n'être pas tout à fait veuve.

Mme RIGAUD.

Je vais tout disposer pour notre départ.

(Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, excepté Mme Rigaud.

RIGAUD.

Par exemple, si je la laisse partir...

GERTRUDE.

Mais madame de Sénange qui vous attend à souper, et qui sans doute va venir.

RIGAUD.

Qu'elle vienne, qu'elle s'en aille, ça m'est égal ! j'ai bien d'autres choses en tête. Vous lui direz... non, vous ne lui direz rien. Ah ! le maudit château !... Allons encore supplier ma femme, et tâchons de nous faire reconnaître.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

SÉNANGE, GERTRUDE ; puis LABRIE

GERTRUDE.

Voilà pourtant les hommes ! Qui se serait attendu à cela de M. de Sénange ?

SÉNANGE, en souriant.

Allons, il y a là-dessous quelque quiproquo qu'il faut achever d'éclaircir.

GERTRUDE.

Ma maîtresse, qui est si bonne, ne méritait certainement pas un tel mari.

SÉNANGE.

Ma bonne Gertrude, il faut que je parle à ta maîtresse.

GERTRUDE.

Dans ce moment elle n'est disposée à voir personne, et vous moins que tout autre.

SÉNANGE.

Et pourquoi ?

GERTRUDE.

Pourquoi ? pourquoi ? vous le savez peut-être bien ; qui peut expliquer les femmes d'aujourd'hui ? un compliment,

un coup d'œil, et crac, voilà un cœur de pris. Mais vous n'en serez pas plus avancé pour cela, vous n'avez rien à espérer, et je vous conseille de partir au plus tôt; votre voiture doit être prête.

SÉNANGE.

Non, je ne partirai pas sans l'avoir vue ; tu ne sais donc pas que je l'aime, que je l'adore ?

GERTRUDE.

Et c'est à moi que vous l'avouez !

SÉNANGE.

Oui ; tu me serviras, tu me feras obtenir un moment d'entretien.

GERTRUDE.

Ah çà ! mais, où en sommes-nous ! dans quel siècle vivons-nous ! ... Je vous déclare que madame vous a positivement défendu sa porte.

SÉNANGE.

Eh bien ! attends ; un seul mot, rien qu'un mot d'explication. (Il écrit.) Dès qu'elle l'aura lu... Je te jure que ça ne contient rien que d'honnête et de raisonnable. (Écrivant toujours.) Un moment d'entretien.

GERTRUDE.

Dieu me pardonne, il demande un rendez-vous !

SÉNANGE, écrivant toujours.

Si tu savais pour quel motif... Les intentions les plus louables... « de vous aimer toujours. » Oh ! je signe. Va, il n'y a rien à craindre ; tiens, porte-lui ce billet.

GERTRUDE.

Jésus Maria ! le ciel m'en préserve !

SÉNANGE, apercevant Labrie.

Tiens, porte ce billet à ta maîtresse.

GERTRUDE.

Labrie, je vous le défends.

SÉNANGE.

Et moi, je te l'ordonne ! (Lui donnant de l'argent.) Prends, et va vite.

LABRIE, à Gertrude.

Écoutez donc, mademoiselle, dans ce cas-là, il n'y a que le poids qui décide.

SÉNANGE.

Et songe qu'il y aura une réponse.

(Labrie sort.)

SCÈNE XX.

GERTRUDE, SÉNANGE.

Une réponse !... Vit-on jamais une pareille audace ? Apprenez, monsieur, qu'il n'y aura d'autre réponse que l'ordre de vous faire mettre à la porte du château.

SÉNANGE.

J'ose espérer le contraire.

GERTRUDE.

En vérité, il ne doute de rien. Apprenez que ma maîtresse est trop raisonnable, qu'elle a été élevée par moi, monsieur, et que je connais ses principes comme les miens.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES ; ELISE, entrant précipitamment, la lettre de Sénange à la main.

SÉNANGE.

C'est elle !

ÉLISE, avec joie à Sénange.

Comment, il serait possible ! Ah ! monsieur, que je vous demande d'excuses !

GERTRUDE, étonnée.

Elle vient elle-même !

ÉLISE.

Gertrude, laisse-nous, et que personne ne puisse entrer ici.

GERTRUDE, à part.

J'en reste muette. (Haut.) Comment ! madame !

SÉNANGE.

Vous l'avez entendu, Gertrude ? laissez-nous.

GERTRUDE à part.

Allons, on a jeté un sort sur la maison, et maintenant je n'oserais pas même répondre de moi.

(Elle sort.)

SCÈNE XXII.

ÉLISE, SÉNANGE.

ÉLISE.

Comment ai-je pu un seul instant être dupe d'une pareille erreur ?

AIR de Céline.

De votre présence soudaine
Mon cœur aurait dû m'avertir.

SÉNANGE.

Oublions un instant de peine
Qu'efface un instant de plaisir.

ÉLISE.

Du bonheur me créant l'image,
Sans te connaître je t'aimais...
Je vais t'aimer bien davantage
A présent que je te connais.

SÉNANGE et ÉLISE.

Je vais t'aimer bien davantage, etc.

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES; RIGAUD, dans le fond.

RIGAUD.

Allons, elle n'en démordra pas... impossible de lui faire avouer qu'elle est madame Rigaud. (Apercevant Sénange aux pieds d'Élise.) Que vois je!... c'est encore ce monsieur, qui est aux pieds de mon autre... Qu'est-ce que vous faites donc là, s'il vous plait?

SÉNANGE.

Vous le voyez bien, je suis son mari.

RIGAUD.

Ah çà! entendons-nous; vous êtes donc aussi le mari de tout le monde? Et vous, madame, je trouve bien inconvenant qu'étant tacitement mon épouse...

ÉLISE.

Moi, monsieur! vous vous trompez sans doute... Dieu merci, je ne le suis point et ne l'ai jamais été.

RIGAUD.

La! c'est comme tout à l'heure, le même refrain : de deux femmes, voilà que je n'en ai plus... Après tout, il n'y a pas de quoi se désoler, je me retrouve garçon; qui perd gagne... je redeviens un célibataire aimable, et je reprends la route de Paris, où m'attendent de nouveaux triomphes!

(Il va pour sortir.)

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES; Mme RIGAUD, qui a entendu les derniers mots et qui le ramène en le prenant rudement par le bras.

Mme RIGAUD.

Non pas, monsieur, et avant que vous retourniez à Paris, je vous ferai voir du chemin

RIGAUD, se frottant le bras.

Aïe ! je te retrouve donc enfin, et mon cœur te reconnaît à la vivacité de tes transports.

Mme RIGAUD.

Oui-da ! c'est donc ainsi que vous preniez votre parti ? vous étiez déjà d'un calme, d'une tranquillité !

RIGAUD.

Que veux-tu, ma chère amie, je me croyais veuf ! Maintenant, que me reste-t-il à désirer ? je retrouve madame Rigaud, mon bureau d'enregistrement et le bonheur !

SCÈNE XXV.

LES MÊMES ; GERTRUDE.

GERTRUDE, entrant avec un petit paquet.

C'en est fait, madame, je viens vous faire mes adieux ; mes principes ne me permettent pas de rester plus longtemps dans ce château.

ÉLISE.

J'espère cependant bien que mon mari, (Montrant Sénange.) M. de Sénange, te forcera d'y rester.

GERTRUDE.

Comment ! M. de Sénange ?

SÉNANGE.

Lui-même.

GERTRUDE.

Ah ! monsieur ! combien je suis confuse !

RIGAUD.

Et moi donc ! je ne sais comment m'excuser à vos yeux... avoir osé prendre votre femme pour un instant !

SÉNANGE.

Nous sommes quittes.

Mme RIGAUD.

Et à bon marché ; mais une autre fois ne t'y fie pas!

GERTRUDE.

Ouf! nous l'échappons belle... Mais, Dieu soit loué, les mœurs ont été respectées.

TOUS.

AIR du Maçon.

Allons, plus de voyage!
Il faut, c'est bien constant,
Pour faire un bon ménage,
Qu'un mari soit présent,
Présent, toujours présent.

RIGAUD, à sa femme.

AIR du Pot de fleurs.

J'ai senti renaître ma flamme.
Abjurant la légèreté,
Je veux, tout entier à ma femme,
Être sans cesse à ton côté;
Là tous mes jours seront des jours de fête.
(Au public.)
Malgré cela, venez le soir chez nous,
Pour éviter à deux tendres époux
L'ennui d'un trop long tête-à-tête.



LE

MYSTIFICATEUR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. DELESTRE-POIRSON ET ALPHONSE CERFBEER.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — 22 Février 1819.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
M. ROBERT, prenant le nom de Bernard. . .	MM.	PHILIPPE.
GUSTAVE, neveu de Robert		PERRIN.
ADOLPHE, } amis		LAPORTE FILS.
SAINT-FIRMIN, } amis		GUÉNÉE.
RONDON.		HIPPOLYTE.
LAURENT, valet de Robert		FONTENAY.
FANFARE, trompette		JUSTIN.
ADÈLE, nièce de Robert	Mme	MINETTE.

MASQUES et DOMINOS. — DOMESTIQUES. — MUSICIENS.

A Paris, dans l'hôtel de M. Robert.



LE MYSTIFICATEUR

Un salon avec trois portes de fond ouvrant sur des appartements élégants, et deux portes de côté. Au milieu, un lustre recouvert de sa gaze. Sur les côtés, des cariatides supportant des candélabres garnis de bougies

SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT, dans son fauteuil, LAURENT, debout près du fauteuil, GUSTAVE, ADÈLE, et TROIS DOMESTIQUES tenant des bougeoirs à la main.

ROBERT, achevant un récit.

Devinez alors quel parti je pris.

LAURENT.

Mon capitaine, il est dix heures et demie.

ROBERT.

C'est vrai, c'est vrai ; j'allais aborder le capitaine anglais, et je vois que je n'aurai pas le temps aujourd'hui.

ADÈLE.

En effet, mon oncle, il me semble que vous vous retirez plus tard que de coutume.

ROBERT.

Que veux-tu? le mardi gras n'arrive pas tous les jours, et c'est pour vous faire passer votre soirée un peu plus gaîment que je vous ai raconté aujourd'hui deux combats navals de plus qu'à l'ordinaire.

GUSTAVE.

Ah! mon oncle, voilà une attention... je vous reconnais bien là.

ADÈLE.

Heureusement pour nous, le carnaval finit ce soir... Car nous n'aurions pu supporter plus longtemps des plaisirs aussi vifs.

ROBERT.

Allons, allons, ma petite nièce, vous savez bien que je ne suis pas de ces oncles à la mode, qui vont tous les soirs dans le monde.

ADÈLE.

Mais au moins, vous pourriez recevoir... jouir de votre fortune... Il me semble que mon frère et moi ferions convenablement les honneurs de la maison.

ROBERT.

Oui-da!... Avoir tous les jours des amis que je ne connaîtrais pas... Recevoir des bouffons et des parasites, qui mangeraient mon bien et se moqueraient de moi... des étourdis, qui n'écouteraient pas mes histoires et qui en conteraient à ma nièce... donner des fêtes ruineuses, qui ne causent que de l'ennui aux maîtres de la maison...

LAURENT.

Et de l'embarras aux domestiques; vous avez raison, mon capitaine.

ROBERT.

Et ma goutte donc! croyez-vous qu'elle s'arrangerait d'un pareil système?

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

Je laisse à la foule enivrée
Le bal ou le concert brillant;
Moi, j'aime à passer ma soirée
Auprès d'un brasier pétillant;
C'est la félicité parfaite,
Les jours de fêtes, selon moi,
Sont ceux où l'on reste chez soi.

GUSTAVE.

Et chez nous c'est tous les jours fête.

ROBERT.

Aussi, j'entends que ce soit ici comme à mon bord... A dix heures et demie, tout le monde couché... Eh mon Dieu! en voilà onze tout à l'heure. Voyez comme on s'oublie! Laurent, viens m'éclairer. Bonsoir, mes enfants. Ce qui m'enchante, c'est que ma maison sera peut-être la seule de Paris qui soit tranquille cette nuit.

ADÈLE.

Oui, nous allons dormir au son du violon de nos voisins. Comme c'est gai!

ROBERT.

AIR : Écoutez la prière. (Le Bachelier de Salamanque.)

Quand près d'ici l'on danse,
Nous goûterons chez nous,
Au bruit de leur cadence,
Le repos le plus doux;
A danser la nuit pleine
On croit se divertir...
Puis, toute une semaine,
L'ennui va les saisir...
Il faut, dans cette vie,
Lorsque l'on veut jouir,
Avec économie
Ménager le plaisir.
Bonsoir, bonsoir, allons dormir.

TOUS.

Bonsoir, bonsoir, allons dormir.

(Robert et Laurent sortent par la porte latérale à droite)

SCÈNE II.

ADÈLE, GUSTAVE

GUSTAVE, les regardant sortir.

Bonsoir! bonsoir! (Après un moment de silence, ils partent d'un éclat de rire.) Ah! ah!... Eh! vite Louis, Pierre, le lustre, les bougies, allumez partout, fermez bien les volets, les contrevents; que la plus petite lueur, le moindre bruit ne puissent parvenir jusqu'au pavillon où couche mon oncle!

(Les domestiques entrent et se disposent à lui obéir.)

ADÈLE.

En vérité, Gustave, je me fais un scrupule de le tromper ainsi.

GUSTAVE.

Est-ce qu'il s'en doutera? nous voilà bien sûrs de lui et de Laurent. Dans un instant ils seront couchés, et tout est déjà prêt : le repas, le dessert, le champagne, celui du petit caveau.

ADÈLE.

Comment, celui que mon oncle aime tant?

GUSTAVE.

AIR : Restez, restez, troupe jolie. (Les Gardes-Marine.)

Je sais bien que ce vin lui coûte
Bien plus encore qu'il ne croit :
S'il se plaint parfois de la goutte,
C'est à sa cave qu'il le doit;
Oui, pour lui rien n'est plus nuisible
Que le champagne, le bordeaux,
Et je dois, en neveu sensible,
Tarir la source de ses maux.

ADÈLE.

Mais tout le monde sera-t-il de parole? tout le monde a-t-il répondu?

GUSTAVE.

Je le présume. J'ai pris chez le concierge un paquet de lettres que je n'ai pas encore pu ouvrir de la soirée. (Il lui donne quelques lettres. On entend tousser Laurent.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'entends?

SCÈNE III.

LES MÊMES; LAURENT.

LAURENT.

Ah! ah! vous n'êtes pas encore retirés?

ADÈLE.

Non, mais toi-même, qu'est-ce qui te ramène?

LAURENT.

J'ai laissé M. le capitaine lisant des lettres qu'il vient de recevoir; je vais régler les comptes du mois, car dans cette maison-ci l'on n'a jamais un moment à soi.

(S'asseyant à table.)

ADÈLE, à part.

Eh bien! il reste ici?

GUSTAVE.

Mais, Laurent, tu n'y penses pas! toi qui n'as pas l'habitude de veiller...

LAURENT.

C'est l'affaire d'une petite heure.

GUSTAVE, à part.

Ah! mon Dieu! (Haut.) Tu feras bien mieux d'aller te coucher.

ADÈLE.

Oui, Laurent, oui, va te coucher, demain tu auras tout le temps.

LAURENT.

Pas du tout. Dans la journée, on est toujours interrompu, tandis qu'à cette heure-ci, tout le monde repose, on est seul dans la maison.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; FANFARE, puis LES MUSICIENS.

FANFARE, passant la tête à travers la porte.

Pst, pst, mon lieutenant, peut-on entrer?

GUSTAVE.

Bien doucement.

FANFARE.

Vous nous avez fait monter une fameuse garde toujours! vous savez qu'il faut que je m'en aille de grand matin... à six heures le boute-selle ; et depuis une heure nous sommes là à faire notre mardi gras, dans la rue des Martyrs.

AIR : Au son du fifre et du tambour.

Depuis une heure la faction est bonne.

GUSTAVE.

As-tu tes gens?

FANFARE.

Mon orchestre est ici.

GUSTAVE.

Entre sans bruit, chacun est endormi,
Et gardez-vous de réveiller personne!

FANFARE.

Soyez tranquille, l'on jouera
Comme à l'orchestre d' l'Opéra.

LES MUSICIENS.

Oui, nous jouerons, on le verra,
Comme à l'orchestre d' l'Opéra.

LAURENT.

Ah çà! mais dites donc, qu'est-ce que c'est que tout ce monde-là?

GUSTAVE, à Laurent.

Ce n'est rien, ce n'est rien. Ne fais pas attention.

LAURENT.

Comment, ce n'est rien?

GUSTAVE.

C'est-à-dire, si, c'est quelque chose; mais nous allons te l'expliquer.

ADÈLE.

Je m'en vais te dire... Mon oncle ne reçoit jamais; cela produit un mauvais effet dans le monde, et nous l'aimons trop pour lui laisser même l'apparence d'un tort.

GUSTAVE.

J'ai envoyé, en son nom, une vingtaine d'invitations à des amis intimes qui ne le connaissent pas, mais que je connais; ça revient toujours au même. J'ai commandé de sa part un ambigu superbe, et nous ne manquerons pas de vins, puisque tu as les clefs de la cave.

LAURENT.

Comment, monsieur?

GUSTAVE.

Mon oncle habite l'autre pavillon et n'entendra rien.

ADÈLE.

Nous te promettons le plus grand mystère, le plus profond silence. C'est Fanfare, le trompette du régiment de mon frère, qui conduira l'orchestre, et nous sommes sûrs de lui.

LAURENT.

Quoi, monsieur, vous croyez que je pourrai me prêter?...

GUSTAVE.

Si je le crois? J'en suis persuadé; toi qui nous aimes, qui

nous a élevés, tu ne voudras pas nous refuser, et quand tu verras, au milieu de l'ivresse générale, les danseurs sauter, les bouchons voler, les flacons brisés, tu te diras, bon Laurent, tu te diras : Voilà mon ouvrage.

ADÈLE.

Mon petit Laurent, tu ne voudrais pas nous faire manquer cette partie de plaisir !

LAURENT.

C'est que ça a tous les caractères d'une conspiration.

GUSTAVE.

AIR : A soixante ans, on ne doit pas remettre. (Le Diner de Madelon.)

Oui, tu l'as dit, à tort ce mot te blesse,
Nous conspirons, mais contre le chagrin :
Notre serment est de rire sans cesse,
Notre mot d'ordre est un joyeux refrain.
Avec ardeur partageant mes alarmes,
Dans le complot vingt braves sont entrés;
Pour cette nuit les coups sont préparés;
Mais les flacons seront les seules armes
Qui brilleront aux mains des conjurés.

LAURENT.

Je suis sûr que ça finira mal; si monsieur venait à savoir... moi qui depuis trente ans ne lui ai jamais désobéi !

GUSTAVE.

Mon oncle ne se doutera de rien; d'ailleurs il est si bon!

LAURENT.

C'est ce qui vous trompe, monsieur est un rusé compère. Il a fait dans son temps des malices.

GUSTAVE.

Oui, des malices d'autrefois.

LAURENT.

Qui valaient bien les vôtres.

GUSTAVE.

Tant mieux; il ne peut pas nous en vouloir de marcher sur ses traces.

LAURENT.

Au moins, vous me répondez que la société...

GUSTAVE.

C'est tout ce qu'il y a de mieux : des jeunes gens du meilleur ton, des femmes charmantes; tout le monde est enchanté de faire connaissance avec M. Robert; c'est la première fois qu'il reçoit.

ADÈLE, ouvrant une lettre.

Voici d'abord M. et madame de Senneville qui viendront.

GUSTAVE, de même.

Saint-Firmin, sa femme et sa sœur, la petite comtesse de Mercourt.

ADÈLE.

Est-ce que ton ami M. Adolphe n'a rien fait dire?

GUSTAVE.

Il paraît que celui-là t'intéresse; voici sa lettre. (Lisant.) « Je n'ai garde de manquer à ton aimable invitation. (Lisant « plus bas.) J'ai demain matin une affaire d'honneur, je « compte sur toi; heureusement ce n'est qu'à six heures, et « nous irons en sortant du bal. Ma foi, nous autres, nous ne « perdons pas un moment, tous les plaisirs se succèdent « avec une rapidité... »

ADÈLE.

Qu'est-ce donc?

GUSTAVE.

Rien, rien.

ADÈLE.

Je devine ; quelque surprise qu'il nous prépare.

GUSTAVE, prenant une autre lettre.

« Je vous préviens, monsieur, que vos lettres de change

« sont protestées... » Ah! ah! celle-là, c'est de M. Vincent, un honnête usurier. Je ne crois pas qu'il vienne au bal. « Il « me faut mes vingt mille francs, ou je découvre tout à « votre oncle. » Parbleu! voilà un original; je suis désolé de ne l'avoir pas invité. (Se retournant, et s'adressant aux domestiques auxquels Laurent donne des ordres.) Eh bien! les bougies, le lustre, les quinquets! (Les domestiques finissent d'allumer.) Vous voyez bien que je suis dans ma correspondance. (Ouvrant une autre lettre.) Ah! celle-ci est essentielle, c'est de Saint-Firmin. Nous allons bien nous divertir, il m'a promis de nous amener un homme impayable, un bouffon de société; enfin, un mystificateur qui n'a pas son pareil.

ADÈLE.

Oh! quel bonheur! comme il va nous faire rire!

GUSTAVE.

C'est son état... Mais voici déjà du monde qui nous arrive.

SCÈNE V.

LES MÊMES; RONDON, SAINT-FIRMIN, ADOLPHE, LES INVITÉS.

SAINT-FIRMIN, RONDON et LES INVITÉS.

AIR : Faut l'embrasser. (L'École de village.)

Il faut courir,
Se divertir,
En carnaval c'est fort sage;
Il est d'usage
En carnaval,
De voler de bal en bal.

SAINT-FIRMIN.

Ce matin à l'Opéra,
J'ai déjà
Promené mon grotesque équipage,

Et toute la nuit en l'air,
Je fus encore hier
Au Tivoli d'hiver.

TOUS.

Il faut courir, etc.

GUSTAVE.

Mes amis, c'est charmant d'être venus de bonne heure. Bonjour, mon cher Adolphe; il y avait ici quelques personnes (Regardant Adèle.) qui craignaient que tu ne vinsses pas... Ma sœur... je te présente M. Rondon, un homme d'un mérite solide, dont j'ai fait connaissance au café Tortoni.

SAINT-FIRMIN.

C'est un habitué du comptoir.

RONDON.

Le fait est que j'y passe tous mes moments perdus.

ADOLPHE.

Eh ! mais vous y êtes toute la journée.

RONDON.

C'est cela même; moi, je ne suis occupé que la nuit; d'abord je soupe tous les jours en ville, ce qui me prend une grande partie de mon temps.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Qu'un ami par hasard m'invite
Chez nos modernes Lucullus,
J'y vais toujours, quel que soit leur mérite,
Qu'ils soient en place, ou bien qu'ils n'y soient plus.
Loin de m'informer à la ronde
Quels sont leurs rangs ou leurs partis,
Moi je soupe chez tout le monde,
J'ai toujours faim et n'ai jamais d'avis.

ADOLPHE.

Je croyais que vous aviez un état.

RONDON.

Sans doute, je suis homme d'affaires; c'est l'état le plus

commode et le plus répandu ; parce que, voyez-vous, homme d'affaires, ça n'oblige à rien, pas même à faire les siennes; aussi, je suis de toutes les fêtes, de toutes les réunions; je ne suis jamais que spectateur, mais spectateur utile; je ris aux charades en action, et je fais le compère dans les proverbes; en un mot, je suis lié avec presque tous les bouffons et farceurs de la capitale; ce qui donne toujours une certaine considération dans le monde.

GUSTAVE.

A propos de cela, Saint-Firmin, je ne vois pas avec vous ce mystificateur que vous m'aviez promis ?

SAINT-FIRMIN.

Ah ! M. Bernard !

RONDON.

Comment, M. Bernard ! vous avez ici M. Bernard ! moi qui désirais tant faire sa connaissance ! Il y a un siècle que je le promets dans une maison ; mais impossible de le joindre, on se l'arrache.

SAINT-FIRMIN.

Oh ! celui-là, je vous le livre bien pour le premier dans son genre.

RONDON.

Et vous nous l'amenez ? quel bonheur !

SAINT-FIRMIN.

Au contraire, il ne vient pas; il m'a fait dire qu'il lui était impossible...

TOUS.

Oh ! quel contre-temps !

SAINT-FIRMIN.

Laissez donc, est-ce que vous donnez là-dedans ? Je le connais, il n'en fait jamais d'autres ; c'est pour surprendre son monde ; je suis sûr que vous allez le voir paraître dans le costume le plus original.

RONDON.

A propos de cela, où est donc le maître de la maison?

SAINT-FIRMIN.

C'est vrai, nous serions enchantés de faire sa connaissance.

GUSTAVE.

Mon oncle est désolé de ne pas vous recevoir lui-même; mais une indisposition très-légère... Il nous a chargés de faire les honneurs.

RONDON.

Et M. votre oncle ne soupera même pas?

GUSTAVE.

Il dort; on ne peut pas tout faire à la fois. Vite, n'oublions pas que c'est un bal masqué; passons au vestiaire; vous trouverez les costumes les plus piquants, les plus variés; allons, monsieur Rondon, mettez donc aussi un habit de caractère, nous en avons là de délicieux; allons, vite, par ici; toilette pour ces dames, toilette pour ces messieurs.

TOUS.

AIR : Allons, mettons-nous en voyage. (Joconde.)

Allons, mettons-nous sous les armes;
Bal enchanteur, joyeux festin,
Que cette nuit aura de charmes!
Nous danserons jusqu'à demain.

GUSTAVE.

Mais préparons-nous pour le bal.

TOUS.

Oui, préparons-nous pour le bal.
Guerre à la mélancolie!
Le plaisir nous convie,
Momus nous donne le signal
Allons, que chacun se rallie
Sous les drapeaux de la folie.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE VI.

ROBERT, seul, un bougeoir à la main, en robe de chambre et en bonnet à ramages.

Vingt mille francs de lettres de change!... Oh! je ne me coucherai pas sans les avoir sermonnés d'importance. Morbleu! ce M. Vincent vient de m'en apprendre de belles! Ah! M. mon neveu fait des lettres de change! et cet étourdi d'Adolphe, qui demain se bat avec mon intime ami, et qui ose écrire à ma nièce. (Montrant une lettre.) C'est un brave garçon, il est vrai; mais je ne veux pas que l'on me compte pour rien. Je veux jouer mon rôle d'oncle; car, à moins d'être un sot, un maître de maison doit être instruit de tout ce qui se passe chez lui. (Regardant autour de lui.) Hein! qu'est-ce que je vois là? Des lustres, des quinquets. Je vous demande un peu où ce Laurent a la tête, et si l'on a besoin d'une illumination quand on dort. (Ouvrant la porte à gauche.) Eh! mais c'est éclairé partout, jusque dans ma salle à manger, où je vois la table dressée. Des mets de toutes sortes, et du vin de Champagne!... Oh! est-ce que mon maître d'hôtel et mon cuisinier seraient somnambules? Je ne m'étonne plus que tout aille si vite, jusqu'à mon vin de Champagne qui se relève la nuit!

SCÈNE VII.

ROBERT, RONDON, sortant du cabinet à droite, habillé en polichinelle.

RONDON.

Quoui!... ri!... qui, qui.

ROBERT, l'apercevant.

Hein? Qui va là? Qu'est-ce que c'est que ça?

RONDON, le regardant.

Tiens, c'en est un qui est déguisé en malade. (Allant à lui.) Beau masque, voulez-vous que le docteur Polichinelle vous tâte le pouls, et vous donne une petite consultation?

ROBERT.

Un polichinelle, ici, et à cette heure! n'est-ce pas un rêve que j'achève, et suis-je bien éveillé?... Pourriez-vous me dire, seigneur Polichinelle, qui vous a permis de vous introduire ici?

RONDON.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

ROBERT.

Et savez-vous que si j'appelle du monde, je vous fais sauter par la fenêtre!

RONDON.

Ah çà! est-ce sérieusement?

ROBERT.

Me connaissez-vous, monsieur?

RONDON.

Comme je ne vous ai pas encore vu...

ROBERT.

C'est égal, monsieur, regardez-moi là, bien en face, et tâchez de me reconnaître.

RONDON.

Vous reconnaître... serait-il possible! comment, est-ce que vous seriez?...

ROBERT.

Justement, monsieur.

RONDON.

Je l'aurais parié; mais j'aurais dû le deviner plus tôt à votre figure. Ce cher M. Bernard! c'est vous qui allez mystifier toute la société, et vous commencez par moi, c'est charmant; allez, M. Gustave vous attend avec bien de l'impatience!

ROBERT.

Comment, Gustave?

RONDON.

Oui, celui qui donne le bal et le souper, enfin le maître de la maison ; c'est-à-dire, le maître de la maison, c'est l'oncle, un bon homme ; mais il est malade, il est couché ; je vous expliquerai cela.

ROBERT.

Ah! parbleu! vous me rendrez grand service.

RONDON.

Comment donc! c'est trop d'honneur que vous me faites de vouloir bien me prendre pour compère... Vous a-t-on vu là-dedans?

ROBERT.

Non, pas encore.

RONDON.

Tant mieux, ça fera plus d'effet. Mais est-ce que vous comptez garder ce costume-là?

ROBERT.

Pourquoi pas?

RONDON.

Oui, il est original ; nous pourrions faire la scène du malade et de l'apothicaire, ou celle de l'homme qui se trouve mal, et toutes les dames qui accourent avec leurs flacons ; mais c'est connu et puis c'est trop chargé. La société a l'air bon genre. Il faudrait plutôt commencer par quelques scènes de dominos.

ROBERT.

Vous croyez?

RONDON.

Soyez tranquille, je vous ferai connaître toute la famille ; mais il vous faudrait un masque.

ROBERT.

C'est votre avis?

RONDON.

Parbleu ! sans cela, ça n'aurait pas de piquant, et l'on saurait à qui l'on a affaire.

ROBERT.

J'entends, et nous garderons les scènes à visage découvert pour le dénoûment.

RONDON.

C'est cela même ; je crois que nous nous amuserons ; la maison est bonne, le neveu m'a l'air d'un écervelé, et l'oncle n'est pas fort ; mais il donne à souper, il a du bon vin, ça pourra nous faire une maison de plus, et une table d'ami... Ah çà ! mon cher, il faut que nous fassions plus ample connaissance ; il y a longtemps que j'en ai envie ; venez la semaine prochaine sans façon dîner avec moi... ici.

ROBERT.

Comment, ici ?

RONDON.

Oui, j'arrangerai cela. Mais voulez-vous prendre quelque chose ? ne vous gênez pas.

ROBERT.

Je vous remercie.

RONDON, allant prendre un domino.

Allons, allons.

AIR du vaudeville des Amazones.

Dépêchons-nous, endossez un costume ;
Le domino ne vous ira pas mal.

ROBERT, à part.

A son projet mon esprit s'accoutume ;
Au fait, pourquoi n'irais-je pas au bal ?
De m'amuser j'ai droit plus que personne,
Car je prévois, tout bien considéré,
Que c'est ce soir mon neveu qui le donne,
Et que demain c'est moi qui le paîrai, } (*Bis.*)
Que c'est moi qui demain le paîrai.

RONDON.

Ah çà ! n'oubliez pas que nous vous avons annoncé comme le premier mystificateur de Paris, et songez à soutenir votre réputation.

ROBERT, se mettant un faux nez.

Parbleu ! s'ils comptent sur un homme d'esprit, voilà déjà une première mystification que je leur prépare.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; GUSTAVE, ADOLPHE, ADÈLE, SAINT-FIRMIN, tous en costumes de caractère, PLUSIEURS DOMINOS NOIRS.

RONDON, bas à Robert.

Le beau Léandre, c'est le neveu, et le Troubadour, c'est l'amant, le petit Adolphe.

TOUS.

AIR d'une Anglaise.

Sous ces costumes piquants,
Le doux plaisir nous invite;
Sous ses lois rangeons-nous vite;
Et profitons des instants.

RONDON.

Messieurs, voilà un danseur que je vous présente, c'est un domino noir qui m'a déjà beaucoup intrigué et que je ne puis reconnaître. (Bas à Saint-Firmin.) C'est lui, n'en dites rien.

SAINT-FIRMIN, bas à Gustave.

C'est lui !

GUSTAVE, bas à Adèle.

C'est lui !

ADÈLE, *bas.*

C'est lui, chut!

SAINT-FIRMIN, *à Rondon.*

Eh bien, moi qui le vois souvent, je ne l'aurais pas reconnu. Imaginez-vous qu'il a deux pouces de plus que l'autre jour!

RONDON.

Oh! ils savent si bien se déguiser, se contrefaire!

SAINT-FIRMIN, *bas à Robert.*

Bonjour, mon cher.

ROBERT.

Comment, en voilà déjà un qui me connait?

GUSTAVE.

Beau masque, je te remercie d'avoir bien voulu être des nôtres.

ROBERT, *déguisant sa voix.*

Vous ne m'aviez pas invité, mais c'est égal, je suis sans façon et je viens ici comme chez moi.

RONDON, *riant d'un gros rire.*

Ah! il est amusant!

ROBERT, *de même.*

Mais soyez tranquilles, je paierai mon écot.

RONDON, *de même.*

Ah! il paiera son écot. Je vous le disais, vous allez en voir bien d'autres.

ROBERT, *à part.*

Il paraît qu'avec ces gens-là, on a de l'esprit à bon compte, et mon rôle n'est pas si difficile que je le croyais; on n'a qu'à ouvrir la bouche pour faire rire.

SAINT-FIRMIN.

C'est bien, c'est bien. Mais il faudrait maintenant commencer quelques farces.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; LAURENT.

LAURENT, *à Gustave.*

Monsieur, vos ordres sont exécutés, et tout est prêt. (*Bas.*) Mais croyez-moi, dépêchez-vous de vous amuser et de renvoyer tout ce monde-là.

ROBERT, *à part.*

Comment, jusqu'à mon vieux Laurent qui me trahit aussi!

RONDON, *bas à Robert.*

C'est Laurent, le factotum de l'oncle, le domestique de confiance.

ROBERT, *à part.*

Elle est bien placée. (*Haut.*) Je connais ce domestique-là; il a été autrefois mon valet de chambre.

LAURENT.

Je crois que monsieur se trompe! je n'ai jamais eu qu'un maître. Mais je n'ai rien à démêler avec les masques, et je vous prie de m'excuser.

ROBERT.

Restez. J'ai à vous parler, fidèle Laurent.

ADÈLE.

Tiens! il sait son nom.

RONDON.

C'est quelque farce qu'il va faire à Laurent, nous allons bien rire.

ROBERT, *à Laurent.*

Approchez, approchez.

(*Il lui parle bas à l'oreille.*)

LAURENT, avec tous les signes du plus grand effroi.

Ah ! mon Dieu ! Comment, il serait possible ! je suis perdu.

RONDON.

Ah ! ah ! c'est délicieux; votre domestique donne-t-il dedans !

(Robert continue à parler à l'oreille de Laurent, qui se contente de répondre en tremblant :)

LAURENT.

Oui, monsieur ; oui, monsieur ; oui, monsieur.

ROBERT.

Et surtout...

(Il lui parle à l'oreille.)

LAURENT.

Vous pouvez y compter... Ah ! mon Dieu ! je disais bien que c'était fait de moi.

SCÈNE X

LES MÊMES, excepté Laurent.

GUSTAVE.

Par exemple, j'avoue que celle-là est impayable; ce pauvre Laurent n'y est plus.

ADÈLE.

Ah ! mon Dieu ! beau masque, racontez-nous donc ce que vous lui avez dit.

ROBERT.

Je me suis nommé.

GUSTAVE.

J'avoue que je serais bien curieux d'entendre un nom aussi terrible ; mais je te préviens que je ne suis pas facile à effrayer.

ROBERT, bas, à Gustave.

Je ne suis pas ce que vous croyez. Je ne suis pas M. Ber-

nard, et j'ai pris ce déguisement pour vous donner un avis salutaire.

GUSTAVE.

Vraiment?

ROBERT.

M. Vincent a obtenu contre vous une prise de corps.

GUSTAVE.

Hein?

ROBERT.

Je sais bien qu'on n'arrête point après le soleil couché; mais il y a ici des huissiers en dominos noirs qui n'attendent que le point du jour pour vous conduire en prison.

GUSTAVE.

Ah! ah! la plaisanterie est charmante. (A part.) Ah çà, se moque-t-il de moi? c'est que ce Vincent en est bien capable, et voilà un esclandre...

RONDON.

Ah! ah! monsieur Gustave, vous voilà mystifié.

ADOLPHE.

Vrai! Malgré toute ton audace, tu as un peu de la figure de Laurent.

ADÈLE.

Beau masque, moi j'aime beaucoup aussi que l'on me fasse peur. Veux-tu danser avec moi?

ROBERT.

Je ne danse pas très-bien; mais je vous serai peut-être plus utile qu'un beau danseur. J'ai accepté votre main (A voix basse.) pour vous remettre cette lettre d'Adolphe, qu'on allait intercepter et qui aurait tout découvert.

ADÈLE, s'éloignant avec effroi.

Ah! mon Dieu!

TOUT LE MONDE, s'empressant auprès d'Adèle.

Eh bien! qu'est-ce qu'elle a donc?

ADÈLE.

Je suis près de me trouver mal.

RONDON.

Aussi vous demandez qu'on vous fasse peur!

ADOLPHE, *à Robert.*

Monsieur, je veux savoir ce que vous avez pu dire à mademoiselle.

ROBERT.

Non, monsieur, parce que ça nous ferait peut-être une affaire, et vous savez bien que ce matin, à six heures, vous en avez déjà une plus pressée que la mienne; votre rendez-vous est à Vincennes.

ADOLPHE.

Voulez-vous bien vous taire!

ADÈLE, *effrayée.*

Ah! grand Dieu! à Vincennes!... serait-il vrai? Monsieur Adolphe, je vous défends de vous battre.

RONDON, *à Adolphe.*

Sont-ils drôles!

ADOLPHE, GUSTAVE et ADÈLE.

AIR : C'est une trahison. (L'Épreuve villageoise.)

C'est une trahison, (*Ter.*)
Et j'en aurai raison.

GUSTAVE.

M'outrager de la sorte,
C'est une trahison!

RONDON, *bas à Gustave.*

Mon cher, quand on s'emporte,
C'est qu'on n'a pas raison.

TOUS.

Il est vraiment fort drôle!
De grâce, attrapez-moi;
Il est bien dans son rôle
(*A Robert.*)

De grâce, attrapez-moi.

GUSTAVE et ADOLPHE.

Oui, vraiment, c'est fort drôle;
Mais bientôt, sur ma foi,
Il quittera son rôle.

TOUS, à Robert.

De grâce, attrapez-moi.

SAINT-FIRMIN.

Puisqu'ils le veulent, attrapez-les aussi.

ROBERT.

Tout à l'heure, chacun son tour.

RONDON.

Oui, oui, voilà assez de scènes de dominos, passons à d'autres; et pour commencer, si nous nous mettions à table?

TOUS.

Il a raison; à table!

GUSTAVE.

Messieurs, la main aux dames.

AIR : Folie, folie, folie. (*Le Prince en goguette.*)

A table! (*Ter.*)
Quel instant aimable
Et charmant!
A table! (*Ter.*)
On nous attend.

(Tous les cavaliers donnent la main aux dames; arrivés à la porte latérale à gauche, ils s'arrêtent.)

SAINT-FIRMIN, à Gustave.

Ah çà! dites donc, comment entre-t-on dans la salle à manger?

GUSTAVE.

Par la porte.

SAINT-FIRMIN.

Eh bien! viens donc l'ouvrir au moins; la porte est fermée, et la clef n'y est pas.

GUSTAVE.

Comment, la clef n'y est pas ?

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

J'en fais mon affaire.

ADÈLE.

A merveille !
Pour éveiller notre oncle au bruit.

GUSTAVE.

Un serrurier !

ADÈLE.

Mais tout sommeille,
Et l'on n'en trouve pas la nuit.

GUSTAVE.

Quel embarras !

SAINT-FIRMIN.

Point de repas !
Je vois, hélas !
Qu'on ne soupera pas.

TOUS, *se parlant à l'oreille.*

On ne soupera pas ! on ne soupera pas !

RONDON.

Messieurs, n'importe ;
Cherchons main-forte
Pour assiéger
Cette salle à manger ;
A ce blocus, moi, je m'obstine.

ROBERT.

Il ne saurait durer longtemps,
Puisque ce sont les assiégeants
Qui sont pris par famine.

GUSTAVE.

Pardonnez-moi, messieurs, l'on soupera, et je vais aviser... (*A part.*) Comment les occuper pendant ce temps? (*A Adolphe et Adèle.*) Faites-les danser, je vous prie ; qui danse soupe ; allons, une petite anglaise !

RONDON.

C'est ça, pour nous mettre en appétit!

ROBERT, à Rondon.

Par exemple, cette farce-là est de vous ?

RONDON.

Pas du tout; je vous jure que non.

ROBERT.

Laissez donc, je la trouve excellente.

SAINT-FIRMIN.

En place, en place!

(Au moment où l'on commence la première figure d'une anglaise, on entend sonner vivement une cloche; la contredanse s'arrête sur-le champ.)

TOUS.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; LAURENT.

LAURENT, accourant.

Ah! Monsieur... monsieur votre oncle...

ADÈLE.

Qu'y a-t-il donc?

LAURENT.

Il n'y est plus.

ADÈLE.

Grand Dieu!

LAURENT.

Il vient de lui prendre un accès; je crains que sa goutte ne remonte; il m'a recommandé d'aller vous éveiller; venez vite le voir.

GUSTAVE et ADÈLE, défaisant leurs costumes.

J'y cours.

ADOLPHE.

Oh ! je ne vous quitte pas.

GUSTAVE.

Mes amis, mes chers amis, que je vous dois d'excuses !

ADÈLE.

Adieu, mesdames, nous nous reverrons; nous causerons des événements de cette nuit. Je suis désolée; mais notre oncle avant tout... Ah! grand Dieu! comment faire? Mon costume de bergère... Eh! vite! un peignoir... Ah! mon Dieu! mon Dieu! quelle soirée!

(Ils sortent.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES; excepté Gustave, Adèle et Adolphe.

SAINT-FIRMIN.

Il faut convenir que Gustave nous fait passer là une belle nuit! pas de danse...

RONDON.

Pas de souper.

SAINT-FIRMIN.

Un oncle malade; c'est fort gai!

ROBERT.

Messieurs et dames, faites-moi donc un grand plaisir, s'il vous plaît!

TOUS.

Quoi donc?

ROBERT.

Ayez la bonté de me dire... Est-ce que nous nous sommes amusés?

SAINT-FIRMIN.

Au diable la raillerie ! Allons, mesdemoiselles, les châles, les chapeaux, les vitchouras.

UN DOMINO, à Robert.

J'espère au moins qu'avant de nous séparer, monsieur nous permettra de voir ses traits et de savoir à qui nous avions affaire?

SAINT-FIRMIN, à Robert.

Oh! tu ne peux leur refuser ce plaisir-là ; c'est le seul qui leur reste.

RONDON.

D'autant plus qu'à présent l'incognito est inutile ; il n'y a plus personne à mystifier.

ROBERT.

Vous croyez? Alors, regardez bien, et reconnaissez à qui vous avez eu affaire. (Il ôte son masque.) Eh bien?

SAINT-FIRMIN, regardant.

Eh! mais, ce n'est pas lui, et je ne le connais pas.

TOUT LE MONDE.

Ni moi, ni moi, ni moi.

RONDON.

Comment, personne ne le connaît?

ROBERT.

Je vais vous dire pourquoi; c'est que c'est la première fois que vous me voyez. Vous vous attendiez peut-être à trouver quelqu'un de votre connaissance. Eh bien ! c'est bon ! ça fait toujours une petite attrape de plus. Mais, en ma qualité de mystificateur, je ne pouvais pas, je ne devais pas vous être connu ; c'eût été maladroit de ma part... Allons, allons, il est temps de se quitter ; mesdames, veuillez agréer... (En s'en allant.) Voilà donc cette salle à manger, objet de tant de vœux, sujet de tant de regrets ! salut, trois fois salut... Eh mais ! que vois-je ? cette porte inaccessible s'ouvre d'elle-même.

DEUX DOMESTIQUES, en grande livrée, portant des flambeaux.

Ces dames sont servies!

SAINT-FIRMIN.

Allons, j'en étais sûr; encore un nouveau tour; ce souper qu'on croit perdu...

RONDON.

Et qu'on retrouve... c'est là le meilleur; je vous dis qu'on n'a pas le temps de respirer avec lui.

SAINT-FIRMIN.

Est-ce que nous nous mettrons à table sans Gustave et sa sœur?... et cet oncle qui est malade!

ROBERT.

Bah! nous boirons à sa santé.

TOUS.

AIR: Folie, folie, folie. (*Le Prince en goguette.*)

A table! (*Ter.*)
Quel instant aimable
Et charmant!
A table! (*Ter.*)
On nous attend.

(Ils entrent tous dans la salle à manger.)

SCÈNE XIII.

GUSTAVE, ADÈLE, ADOLPHE.

GUSTAVE.

Cet imbécile de Laurent! faire un pareil tapage pour rien; nous n'avons seulement pas pu le voir; il était déjà rendormi.

ADÈLE.

Je ne suis pas fâchée que nous n'ayons pas été introduits. S'il avait distingué mon costume de bergère!... Mais il paraît

que tout le monde est parti. Eh bien! mon pauvre frère, quelle soirée!... Nous devions tant nous divertir!

GUSTAVE.

Ne m'en parle pas. Je retrouverai ce domino noir, je verrai ce M. Bernard... avec ses avis et ses huissiers.

ADOLPHE.

Et moi, je saurai qui l'a instruit de mes affaires et comment la lettre que je vous avais écrite se trouve entre ses mains.

ADÈLE.

Le fait est que c'est indigne.

GUSTAVE.

Ce qui me console, c'est qu'il est parti sans souper.

CHŒUR, dans la salle à manger.

AIR : Folie, folie, folie. (Le Prince en goguette.)

A boire! à boire!
La gloire
Est d'aimer le bon vin.
A boire (*Ter.*)
Jusqu'à demain!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; RONDON, sortant de la salle à manger, un verre de champagne à la main.

GUSTAVE et ADÈLE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

RONDON, à Gustave.

Parfait, mon cher! le vin, les truffes, tout est exquis. Nous n'avons pas perdu pour attendre.

GUSTAVE.

Au moins, expliquez-vous...

RONDON.

C'est tout simple. La clef s'est retrouvée, la porte s'est ouverte, la table s'est garnie, les bouchons ont volé; vous devinez le reste.

ADÈLE.

Encore un tour de Bernard!

RONDON.

Juste. Il est d'une gaieté... C'est lui qui fait les honneurs de la table. Imaginez-vous qu'un autre masque a voulu joûter avec lui et commencer même quelques charges; mais on ne l'a seulement pas écouté. Quelle différence avec l'autre!

GUSTAVE.

De sorte que vous vous êtes bien divertis?

RONDON.

Parbleu! je le crois... Ils sont tous furieux là-dedans; ce diable d'homme n'a épargné personne, et ils ont la bonté de se fâcher; ils ne veulent pas comprendre que c'est un mystificateur. Tout à l'heure, sans avoir l'air de le connaître, il a raconté à Duval l'aventure de sa femme... ah! ah! et à moi-même, il a été jusqu'à me dire que j'étais un pique-assiette. Qu'est-ce que ça fait, puisque c'est un mystificateur?

SCÈNE XV.

LES MÊMES; SAINT-FIRMIN, PLUSIEURS CONVIVES.

SAINT-FIRMIN.

Ah! l'on n'y peut pas tenir; et ce monsieur avec son ton goguenard...

ADÈLE.

Comment! monsieur Saint-Firmin, est-ce qu'il n'épargne pas même ses connaissances?

SAINT-FIRMIN.

Moi, je ne le connais pas, et je vous avouerai que je ne

sais ni qui l'a amené, ni comment il s'est introduit ici...

GUSTAVE.

Comment! ce n'est pas toi?

SAINT-FIRMIN.

Du tout; et le plus singulier, c'est que tout à l'heure personne ne l'a reconnu.

GUSTAVE.

Comment! il a ôté son masque?

RONDON.

Eh parbleu! pour souper... Mais le voici.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; ROBERT, puis FANFARE.

ROBERT.

Eh bien! tout le monde s'en va, et l'on me laisse seul à table?

ADÈLE.

Ah! il a remis son masque.

ROBERT.

C'est que je vais m'en aller, je suis pressé; voilà cinq heures passées, et à cette heure-là, la meilleure farce qu'on puisse faire, c'est d'aller se coucher.

ADOLPHE.

Un instant, monsieur; vous ne nous quitterez pas ainsi, et vous me direz comment certaine lettre s'est trouvée entre vos mains.

ROBERT.

Non, monsieur; après souper, je ne dis plus rien.

GUSTAVE.

Il ne s'agit pas de plaisanter, monsieur; je veux savoir...

RONDON.

Vous voulez savoir... Sont-ils bons! puisqu'on vous répète que c'est un mystificateur!

GUSTAVE.

Il n'importe, monsieur, vous vous ferez connaître, ou vous nous direz de qui vous tenez tous ces renseignements.

PLUSIEURS DOMINOS.

Oui, nous l'exigeons tous.

ROBERT.

Eh! messieurs, ne vous fâchez pas; il paraît que les petites particularités dont je vous ai entretenus sont toutes vraies ou à peu près; mais ce n'est pas à moi qu'il faut s'en plaindre; puisque c'est une personne de la société qui me les a toutes révélées.

SAINT-FIRMIN.

Un de nous? cela n'est pas possible; j'insiste pour qu'il nomme la personne.

TOUS.

Oui, oui; il faut qu'il la nomme.

ROBERT.

Eh bien! puisqu'il faut vous le dire; je tiens tous ces détails de M. Rondon.

RONDON.

Moi, par exemple!

SAINT-FIRMIN, et TOUS LES AUTRES MASQUES.

Comment, monsieur Rondon! c'est vous qui nous arrangez ainsi?... C'est une horreur!

RONDON.

Ah çà! ne plaisantons pas, et monsieur va vous avouer...

ROBERT.

Oh! j'avoue que vous êtes un excellent compère.

(On entend sonner une demie.)

ADOLPHE, regardant sa montre.

Ah! mon Dieu! six heures dans l'instant. (A Gustave.) Et notre rendez-vous! et reconduire ces dames!

FANFARE, qui vient d'entrer.

Mon lieutenant, voilà six heures, et vous savez que le devoir m'appelle.

GUSTAVE.

Messieurs, mesdemoiselles! je vous souhaite bien le bonsoir.

(Ils vont pour sortir. La porte à deux battants du fond et les portes latérales se ferment, et l'on entend en dehors le bruit des verrous.)

RONDON.

Eh bien! il y a donc un sort jeté sur toutes les portes?

GUSTAVE.

Par exemple, c'est trop fort; deux fois la même plaisanterie!

FANFARE.

Qui sonnera le bouto-selle pour moi?

ADOLPHE.

Quand il s'agit d'une affaire d'honneur!

FANFARE.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

A l'instant il faut que je sorte.

ADOLPHE.

Et moi de même, on m'attend ce matin.

ROBERT, s'asseyant dans un fauteuil.

Nul ne m'attend, et pour moi, peu m'importe;
Je resterais ici jusqu'à demain.
Souper divin, femme aimable et sensible,
Bal enchanteur, soins empressés et doux...
(A Gustave.)
Ah! monsieur, il est impossible
De sortir de chez vous.

GUSTAVE, vivement et très-haut.

Finissons, monsieur! nous ne sommes point vos dupes; vous seul êtes l'auteur d'une plaisanterie aussi déplacée, et je vous conseille à l'instant...

ROBERT.

Moi, monsieur, je vous conseille de ne pas parler trop haut. Si votre oncle qui est malade allait vous entendre...

GUSTAVE.

Monsieur, il ne s'agit point ici de mon oncle.

ROBERT, reprenant sa voix naturelle.

Au contraire, monsieur, et c'est ce qui vous trompe; vous ne savez peut-être pas qu'il est des oncles qui ne sont pas aussi simples qu'ils veulent bien le paraître... moi qui vous parle, j'en ai connu un entre autres qui était bien l'homme le plus singulier! il était assez ridicule pour trouver mauvais qu'on vînt chez lui s'emparer de sa maison à son insu, et qu'on bût son vin sans sa permission.

ADOLPHE.

O ciel! ce serait...

ADÈLE.

Quelle voix!

ROBERT, gaiement.

Ce n'est pas que je n'aie connu aussi des oncles, et j'étais assez de leur avis, qui, après avoir prouvé par une petite vengeance qu'on avait tort de les prendre pour des sots et de dissimuler avec eux, devenaient les meilleures gens du monde et remerciaient leurs neveux d'avoir bien voulu leur permettre de s'amuser à leurs dépens... Si ces oncles lisaient des lettres écrites à leur nièce, c'est que ces lettres étaient du futur que depuis longtemps ils lui destinaient en secret, et dont ils avaient soin d'arranger l'affaire toutes les fois qu'elle pouvait l'être avec honneur.

ADOLPHE.

Monsieur

GUSTAVE.

Vous seriez?...

ROBERT, ôtant son masque.

Je suis M. Bernard; comment! vous me reconnaissez? vous êtes le seul de la société.

ADÈLE.

Mon cher oncle, nous qui croyions nous divertir sans que vous le sachiez! c'est vous qui avez eu tous les plaisirs du bal.

ADOLPHE.

Vous avez ri à nos dépens.

ROBERT.

Écoutez donc; l'état de mystificateur a ses désagréments, mais il a aussi son bon côté, et quand, à la prière de M. Rondon, j'ai consenti à le devenir, je ne lui ai pas promis que je jouerais le rôle de mystifié; on vient au bal, c'est pour s'amuser; n'est-ce pas, monsieur Rondon?

SAINT-FIRMIN.

Et quel est donc ce monsieur que nous avons reçu si mal et qui nous a paru si ennuyeux?

RONDON.

Là, vous allez voir que c'est le vrai M. Bernard, le mystificateur à la mode.

ROBERT.

Voilà de vos arrêts, messieurs les gens du monde!

RONDON.

Moi qui l'avais promis pour un déjeuner de garçons! il a dû s'en aller furieux.

GUSTAVE.

Oui, mais au moins il a soupé.

ROBERT.

Coquin! je t'entends; tu veux aller te mettre à table; c'est terrible d'avoir faim après un souper comme celui que

tu nous as donné. Mais ces dames doivent être fatiguées, elles ont tant dansé ! et comme cette soirée pourrait leur faire perdre le goût du bal, je veux leur en donner un, moi, le jour de la mi-carême; et quoique à leur âge le fruit défendu ait bien des attraits, je suis sûr qu'elles préféreront le bal de l'oncle à celui du neveu.

VAUDEVILLE.

AIR de M. DARONDEAU.

ROBERT.

Si de mon humeur indiscrète
J'exerçai la malignité,
Si j'ai dérangé votre fête,
Si j'ai troublé votre gaîté,
Point de rancune, je vous prie !
Pardonnez-moi, mes bons amis,
Ma petite supercherie :
Sous le masque tout est permis.

GUSTAVE.

Du temps l'irréparable outrage
Chez nous se répare aisément :
On déguise un ancien visage
Avec du rouge, avec du blanc;
Et par cette ruse innocente,
Malgré soixante ans accomplis,
On ne s'en donne plus que trente :
Sous le masque tout est permis.

SAINT-FIRMIN.

Au bal, sous l'habit de Pyrame,
D'une Thysbé je suis les pas;
Cette Thysbé, c'était ma femme
Qui ne me reconnaissait pas.
Par une double inadvertance,
Nous nous jurons, d'un ton épris,
Amour, fidélité, constance :
Sous le masque tout est permis.

RONDON.

Dans nos modes tout se déguise;

Tout se déguise en nos festins;
Où trouver, hélas! la franchise?
On n'en voit plus même en nos vins;
Grâce au flacon qui l'accompagne,
Et grâce au cachet qu'il a pris,
Le suresnes devient champagne :
Sous le masque tout est permis.

ADÈLE, au public.

On le sait bien, tout ce qu'on donne
Pendant l'année est excellent;
On sait que chaque pièce est bonne;
En carnaval, c'est différent.
Le goût accorde des dispenses;
Et si nos auteurs en ont pris,
Pardonnez-leur quelques licences :
Sous le masque tout est permis.



CAROLINE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉNISSIER.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — 15 Mars 1819.

PERSONNAGES.		ACTEURS
M. DE SAINT-GÉRAN	MM.	PHILIPPE.
LÉON, neveu de Saint-Géran		GONTIER.
DERVILLE, } amis de Léon		PERRIN.
SAINT-ERNEST, } amis de Léon		DOISY.
VALENTIN, valet de Saint-Géran		LAPORTE FILS.
CAROLINE, pupille de Saint-Géran	Mmes	PERRIN.
MARIANNE		MINETTE.

OFFICIERS, amis de Léon.

Dans un château aux environs de Paris.



CAROLINE

Un salon élégant, dont les croisées donnent sur un parc. — Une porte au fond, deux portes latérales; une table, plusieurs corbeilles de fleurs; une redingote est étendue sur un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALENTIN.

(Dans l'appartement à gauche, dont la porte est ouverte, on entend chanter.)

AIR : Chœur de *Un Jour à Paris*.

CHOEUR.

Mes amis, peut-on vivre un jour
Sans boire et sans faire l'amour,
Sans boire
Et sans faire l'amour!

VALENTIN, sortant, une serviette sous le bras.

C'est ça, voilà qu'ils chantent, et de fameuses chansons! si on les entendait! heureusement ils m'ont renvoyé, je ne suis pas fâché de prendre l'air : tout ce vin de Champagne qu'ils ont bu me porte à la tête.

AIR du vaudeville de Les Maris ont tort.

Ces messieurs en prennent à l'aise;
Mais moi, j'aime peu les repas
Où l'on est derrière une chaise
Et la serviette sous le bras.
Il faut n'avoir d'yeux ni d'oreilles;
Et le plus dur, si l'on m'en croit,
C'est de déboucher les bouteilles
Quand c'est un autre qui les boit!

LE CHŒUR, reprenant.

Mes amis, peut-on vivre un jour, etc.

SCÈNE II.

VALENTIN, CAROLINE, sortant de la porte à droite

CAROLINE.

Ah! mon Dieu, quel tapage!

VALENTIN.

Dame! un déjeuner de garçons, ça n'est pas comme un goûter de demoiselles; et je suis bien sûr que, dans votre couvent, vous ne faisiez pas tant de bruit; vous surtout, mademoiselle, qui êtes la tranquillité même! car depuis huit jours que vous êtes ici, à peine si l'on vous a entendue parler.

CAROLINE, à part.

Et Valentin, qui fait aussi des observations!

VALENTIN.

Mais voyez-vous, tout est relatif, et pour une douzaine d'officiers qu'ils sont là-dedans, il n'y a certainement, en fait de tapage, que ce qui est indispensable.

CAROLINE.

Je craignais que cela n'incommodât mademoiselle de Saint-Géran, qui a sa migraine.

VALENTIN, allant prendre la redingote.

C'est vrai, c'est aujourd'hui ; car elle est de migraine de deux jours l'un, et de mauvaise humeur tous les jours.

CAROLINE, à Valentin, qui fouille dans la poche de la redingote.

Eh bien ! que faites-vous donc là ?

VALENTIN.

C'est une liste de commissions que M. Léon, mon maître, m'a données, et qu'il m'a dit que je trouverais dans la poche de sa redingote. Ce doit être ce papier ; il n'y en a pas d'autres : mais il n'y a qu'une difficulté : c'est que ce matin, je ne savais pas lire, et je ne crois pas que depuis... si mademoiselle voulait me rendre le service ?...

CAROLINE.

Volontiers. (Elle lit.) « Serait-il vrai, mon cher Léon... » (Parlant.) Mais c'est une lettre !

VALENTIN.

N'importe, les commissions y sont sans doute écrites.

CAROLINE, lisant.

« Serait-il vrai, mon cher Léon, que tu consentisses à « épouser la ridicule et sotte petite personne qu'on te des- « tine ?... » (Parlant.) C'est de moi qu'il s'agit.

UNE VOIX, en dehors.

Holà ! Valentin, le café !

VALENTIN.

Ah ! mon Dieu ! C'est le café et la liqueur ; j'y cours. Lisez toujours, mademoiselle ; vous me direz...

(Il entre dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE III.

CAROLINE, seule, continuant à lire.

« Elle n'est pas trop mal si l'on veut ; mais quelle tour- « nure, et quel esprit ! je l'aurais crue muette, sans les *oui*,

« *monsieur*, et les *non*, *monsieur*, qui ont fait l'aliment de « la conversation; rappelle-toi le bal d'avant-hier, je l'ai in« vitée par égard pour toi, et elle m'a demandé si l'anglaise « n'était pas une valse; que dis-tu de son éducation? » (S'interrompant.) Ah! mon Dieu, c'est vrai; je m'en souviens; je suis perdue de réputation. (Lisant.) « Nos pères pouvaient se « contenter de bonnes ménagères; dans ce siècle-ci, il nous « faut, à nous autres, des femmes d'esprit. Je viens de re« cevoir de la petite baronne une lettre admirable; c'est « pétillant de style; il y a même du trait : cette femme-là « aurait tourné le couplet si elle avait voulu. Ton ami, DERVILLE. » (Parlant.) Derville! C'est ce monsieur qui était si singulièrement habillé, et que j'ai pris pour un Anglais! Il me parlait toujours de Paris et de Tortoni. Qu'y pouvais-je comprendre? Je suis bien malheureuse; élevée par les soins de M. de Saint-Géran, mon généreux protecteur, mais seule, sans guide, dans ce monde où j'entre pour la première fois, je ne puis, malgré mes efforts, vaincre ma timidité, et cependant si j'osais parler... Ah! d'après tout ce que je vois, que les réputations coûtent peu, et qu'on est homme d'esprit à bon marché!

AIR : Est-ce ma faute à moi. (*Hortense de Beauharnais.*)

Léon semble éviter mes pas
Et craindre ma présence;
Il prend toujours mon embarras
Pour de l'indifférence.
Mon trouble même aurait, je croi,
Dû me faire comprendre,
Hélas! est-ce ma faute, à moi,
S'il ne sait pas m'entendre?

SCÈNE IV.

CAROLINE, MARIANNE.

CAROLINE.

Ah ! c'est vous, Marianne?

MARIANNE.

Oui, mademoiselle, j'ai congé aujourd'hui; comme je suis la dame de compagnie de mademoiselle de Saint-Géran, ses jours de migraine sont mes bons jours, et je viens vous annoncer une nouvelle, c'est que, pour célébrer l'arrivée de M. de Saint-Géran, son frère et votre tuteur, il y aura ce soir une grande fête et un bal.

CAROLINE.

Ah ! mon Dieu ! encore un bal ! je suis perdue.

MARIANNE.

Eh bien ! vous n'êtes pas contente? par exemple, vous êtes la première demoiselle à qui un bal fasse de la peine.

AIR : Tenez, moi je suis un bon homme. (Ida.)

C'est dans un bal que l'on peut plaire,
Dans un bal on trouve un mari;
Puis on parle au père, à la mère,
On s'arrange, tout est fini.
A l'église on roule en carrosse;
Et, par un bonheur sans égal,
Le bal a fait venir la noce,
La noce fait venir le bal.

Et ainsi de suite, il n'y a pas de raison pour que ça finisse.

CAROLINE.

Est-ce que tous ces messieurs y seront?

MARIANNE.

Cela va sans dire, M. Léon les a tous invités, et des belles dames, des demoiselles ! Mais je conçois que vous ne serez

pas à votre aise au milieu de tout ce m quand on a un air un peu gauche... m votre faute : on a de l'esprit ou on n'en monde avec ça, et l'on ne peut pas se re ne veulent pas comprendre; aussi moi, amitié.

CAROLINE.

C'est bien de l'honneur que vous me f Marianne.

MARIANNE.

Voyez-vous, quand mademoiselle de Sa raine, m'a prise auprès d'elle, j'étais pres il est vrai que, moi, je ne manquais pa puis j'avais tant d'envie de devenir une c'est à cela qu'il faut penser, et une dem ger qu'à son établissement, parce qu'une riée, c'est tout.

CAROLINE.

Eh ! qui vous a si bien instruite ?

MARIANNE.

Oh ! j'ai bien vu par moi-même : quan prendre, on observe, on examine ; dès q parlent ensemble, je suis de là... (Avançan lu de bons livres; tenez, j'en ai lu un q *Marianne*. C'est une petite fille qui fin grand seigneur; pourquoi ne m'en arriv en voilà trois ou quatre que je lis, et ça par là ; ainsi...

CAROLI

Et c'est là-dessus que vo



duquel nous nous asseyons? J'y ai trouvé un billet adressé à la belle solitaire, à moi : *Si l'amour fait tout excuser...*

CAROLINE.

Et de qui était-il?

MARIANNE.

Pardi! d'un inconnu, c'est toujours d'un inconnu, ça ne peut pas même être d'une autre personne.

AIR : Mon galoubet.

Sans se nommer,
Sans s'exprimer,
A la fin pourtant tout s'exprime;
Et ces messieurs de grand renom,
Ces princesses que l'on opprime,
Les meurtriers et la victime,
Ça n'a pas d' nom. (4 *Fois.*)

Ça n'a pas d'nom, (*Bis.*)
La façon dont on les promène;
Et l'oncle cruel qui dit : Non!
Et jusqu'aux enfants qu'on amène,
Qui n'ont ni parrain, ni marraine,
Ça n'a pas d'nom. (4 *Fois.*)

Aussi j'ai répondu en conséquence.

CAROLINE.

Vous avez répondu?

MARIANNE.

Il le faut bien; c'est toujours ainsi que ça commence, et vous allez voir maintenant les déclarations et les aventures; ça ne peut pas manquer d'arriver, ainsi qu'un bon mariage, et je vous tiendrai au courant, parce que ça pourra vous servir dans l'occasion, quand vous voudrez vous établir.

CAROLINE.

Je vous en dispense, et si vous pouviez seulement trouver un moyen pour m'empêcher de paraître à ce bal; si j'osais m'adresser à M. Léon!

MARIANNE.

Voulez-vous que je m'en charge?

CAROLINE.

Non, mon Dieu, non. (*A part.*) Cette petite fille se mêle de tout... Le voici. (*A Marianne.*) Il me semble que si vous me laissiez, j'aurais plus de courage.

MARIANNE.

Non; au contraire, je viendrai à votre secours.

SCÈNE V.

LES MÊMES; LÉON, *sortant de l'appartement à gauche.*

LÉON.

En vérité, il n'y a pas de raison pour qu'on sorte de table. Ce Derville les retient avec ses fades plaisanteries... Ah! voici cette pauvre Caroline! qu'elle est jolie! et pourquoi faut-il?... Eh bien! ils ont beau dire, il y a des moments où ces yeux-là semblent annoncer l'esprit. Ah! quel dommage! allons, sortons.

(*Il salue Caroline, et s'éloigne.*)

CAROLINE.

Eh bien! il s'éloigne, et sans m'adresser la parole... C'est la première fois.

MARIANNE.

Comment! vous ne lui parlez pas?

CAROLINE.

Puisqu'il s'en va.

MARIANNE.

Eh bien! il faut l'arrêter. (*Appelant.*) Monsieur Léon! Monsieur!

CAROLINE, *voulant l'en empêcher.*

Mais non... mais je vous en prie... c'est insupportable!

MARIANNE.

C'est mademoiselle qui voudrait vous parler.

LÉON, revenant.

Serait-il vrai ? et serais-je assez heureux...

CAROLINE.

Non, monsieur, non certainement ; je suis désolée qu'on vous ait retenu ; c'est mademoiselle.

MARIANNE.

C'est mademoiselle. Eh bien ! une autre fois, faites vos commissions vous-même ; dame ! c'était pour vous faire plaisir.

LÉON.

Il est donc vrai que c'est par vos ordres ?

CAROLINE.

Moi, monsieur ! non, assurément ; je ne me serais pas permis...

LÉON, à part.

Allons, il est impossible de rien comprendre à sa conduite ainsi qu'à ses discours.

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; DERVILLE, SAINT-ERNEST, PLUSIEURS OFFICIERS dont quelques-uns tiennent encore leur serviette, d'autres des verres de liqueur.

DERVILLE.

Mon ami, le champagne de ton oncle est délicieux. (A Caroline, qui veut s'en aller.) Eh ! quoi, mademoiselle, nous vous faisons fuir ? Ah ! restez, je vous en supplie.

CAROLINE, à voix basse, à Marianne.

J'aurais pourtant bien voulu m'en aller. Mais c'est peut-être malhonnête.

MARIANNE.

Oh! sans doute, ce serait malhonnête.

DERVILLE, bas, aux autres officiers.

C'est le génie en question! vous allez entendre une conversation dont je vais vous indiquer d'avance les répliques : *Oui, monsieur: non, monsieur ;* nous ne sortirons pas de là. (Allant à Caroline.) Oserais-je demander à mademoiselle si elle ne s'est point ressentie des fatigues du dernier bal?

CAROLINE.

Non, monsieur.

DERVILLE.

Et aurons-nous le plaisir de vous voir ce soir?

CAROLINE.

Oui, monsieur.

DERVILLE, regardant les autres officiers, d'un air d'intelligence.

C'est que ces messieurs avaient l'air d'en douter. Vous voyez que je ne vous ai pas trompés, et mademoiselle ne nous privera pas, je l'espère, de l'avantage de danser l'anglaise avec elle?

CAROLINE.

Non, monsieur.

LÉON, bas à Derville.

Derville, de grâce!

DERVILLE.

Ah çà! nous comptons sur un bon orchestre : car à Paris, maintenant, l'on vous exécute une boulangère comme un concerto. Je ne conçois pas comment au dernier bal vous n'aviez pas de galoubet. Quand on aurait dû faire venir Colinet en poste... Un orchestre sans galoubet! Je vous demande, mademoiselle, si jamais vous avez rien vu de plus impertinent.

CAROLINE, le regardant de la tête aux pieds.

Oui, monsieur.

(Elle fait la révérence et sort avec Marianne.)

SCÈNE VII.

Les mêmes ; excepté Caroline et Marianne.

DERVILLE, un peu déconcerté.

Allons, celui-là a de l'intention ! je ne sais pas si c'est de sa faute.

LÉON.

Derville, encore une fois, finis, ou nous nous fâcherons.

DERVILLE.

Ah çà ! peut-on voir un plus mauvais caractère ? Je fais les honneurs de chez lui, je sue sang et eau pour être aimable et soutenir la conversation... Il est vrai que j'étais secondé, sans cela !... Eh bien ! mes amis, je m'en rapporte à vous, et je vous demande si nous pouvons lui laisser contracter un pareil mariage. Moi d'abord, je forme opposition. Que diable ! mon ami, tu ne te maries pas pour toi seul ; il faut un peu songer à nous.

AIR du vaudeville de *Partie carrée.*

Oui, nous vivrons toujours amis, j'espère,
Ainsi qu'au temps où nous étions garçons ;
Et ce sera pour nous un jour prospère
    Quand chez toi nous te trouverons ;
Mais pour affaire, ou d'autre cas semblable,
    S'il te faut t'absenter, hélas !
Qu'au moins chez toi nous trouvions femme aimable,
        Quand tu n'y seras pas. (*Ter.*)

LÉON.

Je vois que cette pauvre Caroline est condamnée, et que j'espérais en vain la défendre. Mais tu aurais dû songer au moins que sa timidité...

DERVILLE.

Sa timidité ! moi, je la soutiens très-vive et très-romanesque, et j'en ai des preuves. Où en serais-tu si tu n'avais pas

en moi un ami véritable? Mais ce n'est pas après un déjeuner comme celui que tu viens de nous donner, que je voudrais te cacher quelque chose. Eh bien! depuis quelque temps, je désirais savoir, dans ton intérêt, si le style de ta prétendue répondait à son dialogue; j'avais remarqué, au bout de l'allée du canal, un gros chêne, où elle allait souvent s'asseoir; j'y ai déposé un petit billet insignifiant, de ces déclarations de portefeuille.

SAINT-ERNEST.

Est-ce celle qui commence par *Si l'amour fait tout excuser?*

DERVILLE.

C'est cela : moi, je n'en ai qu'une, c'est toujours la même; et j'en ai reçu la réponse suivante...

LÉON.

Elle a répondu?

DERVILLE.

Deux lignes qui peuvent servir de modèle dans le genre épistolaire. (Lisant.) « Que l'inconnu se fasse connaître, et il trouvera un cœur sensible. »

SAINT-ERNEST.

Que l'inconnu se fasse connaître!

DERVILLE.

Il me semble inutile d'aller aux voix, le mariage est cassé à l'unanimité. Mais voyons, d'abord, pourquoi te maries-tu? car, s'il n'y a pas de nécessité...

LÉON.

Je vous répète que je dépends de mon oncle, que je n'ai d'autre patrimoine que des dettes, et chaque jour, vous le savez, j'augmente mon patrimoine d'une manière effrayante. Vous ne raisonnez pas assez solidement, vous autres : vous ne pensez pas que ces excellents déjeuners, c'est mon oncle qui les donne; que ces parties de plaisir, c'est lui qui les paye; que nos folies, c'est lui qui les répare; et dans ce siè-

cle-ci, messieurs, l'on ne peut trop estimer les oncles payants.

DERVILLE.

L'observation est juste; continue.

LÉON.

Quoique mon oncle soit resté garçon, il veut absolument qu'on se marie, il ne parle que de mariage, il ne vante que le mariage; et c'est pour cela qu'il veut me faire épouser Caroline.

DERVILLE.

Eh bien! déclare-lui que tu ne peux pas.

LÉON.

Oui; mais quelle excuse lui donner?

DERVILLE.

Parbleu! il n'en manque pas: dis-lui que tu en aimes une autre; nous allons t'en trouver une.

LÉON.

Vous ne le connaissez pas! il irait sur-le-champ la demander pour moi à ses parents, et demain il faudrait signer le contrat. Oh! vous n'avez pas idée de son activité en fait de mariage, et vous serez bien heureux, vous qui parlez, si vous sortez d'ici avec votre liberté.

DERVILLE.

Comment, on n'est pas ici en sûreté? Eh bien! écoute. Une inclination malheureuse, un choix disproportionné. J'ai ce qu'il te faut sous la main: la camériste de ta tante, mademoiselle Marianne; il ne te forcera pas, j'espère, à l'épouser.

LÉON.

Eh bien! après?

DERVILLE.

Après, après! Tu ne peux pas te marier tant que tu en aimes une autre. Cette autre, il est vrai, n'est pas digne de

toi; tu en conviens le premier, et tu ne demandes qu'à te guérir d'une passion fatale; mais il te faut du temps.

LÉON.

J'y suis : un an, deux ans; je peux même être incurable, et me voilà, comme mon oncle, garçon toute ma vie.

DERVILLE.

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames. (Rien de trop.)

Ta flamme ne sera guérie,
Hélas! qu'avec ton dernier jour,
Et pour peu qu'on te contrarie,
Tu peux même mourir d'amour.

LÉON.

L'en menacer serait folie;
Jamais on n'en meurt ici-bas,
Car c'est la seule maladie
Que les docteurs ne traitent pas.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; VALENTIN.

VALENTIN.

Alerte! alerte! c'est monsieur votre oncle; sa voiture entre dans la cour, et la journée sera bonne, car je l'ai entendu qui grondait entre ses dents.

DERVILLE.

Sauve qui peut!

LÉON.

Ah çà! je compte sur vous pour dîner et pour la fête de ce soir; mon oncle est bon homme au fond, et n'a contre lui que son système conjugal. D'ailleurs, si vous avez peur, dites que vous êtes mariés.

DERVILLE et LES OFFICIERS.

AIR : On m'avait vanté la guinguette. (*Gilles en deuil.*)

De la prudence et du courage,
Et, crois-moi, nous réussirons;
Hardiment soutiens l'abordage;
Tiens-toi ferme, nous nous sauvons.

DERVILLE.

Pour marier chacun, je pense
Que ton oncle, dans ce pays,
Devrait établir une agence,
Dont nous serions tous les commis.

TOUS.

De la prudence et du courage, etc.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE IX.

LÉON, SAINT-GÉRAN.

SAINT-GÉRAN entre d'un air de mauvaise humeur, et se promène quelque temps sans rien dire.

La belle chose qu'un garçon en voyage ! Des domestiques négligents, aucun soin ; tous mes paquets en désordre. Si l'on avait là une femme... Et ici, personne pour me recevoir... Ah ! c'est vous, monsieur mon neveu?

LÉON.

Oui, mon oncle, enchanté de vous revoir.

SAINT-GÉRAN, brusquement.

Et moi aussi. (Continuant.) J'aurais trouvé là bon feu, visage agréable, une bonne bergère, une robe de chambre et des pantoufles fourrées, toutes prêtes au coin du feu.

LÉON.

Mais, mon oncle, voulez-vous qu'à l'instant même?...

SAINT-GÉRAN.

Eh! non, monsieur, c'est inutile : je n'ai pas besoin de feu au mois d'août! mais je dis que les soins, les égards et les pantoufles fourrées, sont des douceurs auxquelles il faut qu'un garçon renonce pour toute sa vie ; prenez leçon sur moi, et profitez. Comment se porte votre future? Comment la trouvez-vous?

LÉON.

Fort jolie, assurément.

SAINT-GÉRAN.

Je l'aurais parié ; depuis six ans que je l'ai mise au couvent, et que je ne l'ai vue, elle doit être bien changée et bien embellie. Ce doit être un ange, si elle ressemble à son père. Pauvre colonel! c'était un brave, celui-là, nous le savions tous, et l'ennemi aussi.

AIR de *Lantara*.

Oui, pour tout bien, à sa famille
Il n'a laissé que son nom, ses exploits;
Un brave méritait sa fille,
Et c'est de toi que j'ai fait choix. (*Bis.*)
Mais je connais déjà, malgré ton âge,
Ton cœur, ton courage... En un mot,
La gloire est son seul héritage,
Et tu sauras ajouter à sa dot. } (*Bis.*)

Oui, monsieur ; vous serez heureux, et moi, je ne serai plus seul : car vos enfants seront les miens, et ils auront tout mon bien.

LÉON.

Mon cher oncle, combien je suis touché de tant de bontés! Mais, dites-moi pourquoi, vous, qui détestez autant le célibat, ne songez-vous pas vous-même?...

SAINT-GÉRAN.

Pourquoi, monsieur? Parce que celui qui ne se marie pas à votre âge est un fou, et celui qui se marie au mien est un sot. Vous entendez bien que je me connais; la femme que je

prendrais aurait toujours trop d'esprit, et avec une femme qui réfléchit et qui raisonne je serais perdu; car, à coup sûr, ses réflexions ne seraient pas à mon avantage.

LÉON.

Je comprends, mon oncle.

SAINT-GÉRAN.

C'est fort heureux! Je ne dis pas, si j'avais rencontré l'ignorance et la simplicité que je cherchais; mais où les trouver maintenant, avec l'éducation qu'on donne aux demoiselles? Vous, c'est différent, vous n'êtes pas dans le même cas, et rien ne s'oppose à votre bonheur.

LÉON.

Eh bien! mon oncle, c'est ce qui vous trompe: il y a un obstacle insurmontable; vous êtes trop généreux pour contrarier mon inclination, et je ne puis épouser Caroline, puisque j'en aime une autre.

SAINT-GÉRAN.

Comment! morbleu! j'en apprends là de belles! Et moi, j'entends que vous n'en aimiez pas d'autre, et que vous aimiez Caroline. Eh! pourquoi, s'il vous plait, ne l'aimeriez vous pas?

LÉON.

Mais, mon oncle, on n'est pas maître...

SAINT-GÉRAN.

Si, monsieur!

AIR : Quand une Agnès devient victime.

A sa présence, à sa personne,
Bientôt vous vous habituerez;
Elle vous plaira, je l'ordonne,
Et dans huit jours vous l'aimerez!

LÉON.

Vous prétendez qu'un homme sage
Devienne amoureux tout exprès.

SAINT-GÉRAN.

Oui certes, monsieur, à votre âge,
Moi, je l'étais quand je voulais.

LÉON.

Et moi, je vous déclare que cela m'est impossible; je ne pourrai jamais m'habituer à un tel caractère, et encore moins à un tel esprit. Interrogez-la vous-même, et vous verrez si c'est la femme qui me convient.

SAINT-GÉRAN.

Qu'est-ce à dire?

LÉON.

Nul maintien, nulle tenue! L'ignorance, la simplicité mêmes...

SAINT-GÉRAN.

Comment! comment! Serait-il vrai? Répète-moi donc un peu cela.

LÉON.

Oui, mon oncle, je vous répète que c'est la gaucherie personnifiée.

SAINT-GÉRAN.

Vraiment!

LÉON.

Ne sachant ni parler, ni répondre.

SAINT-GÉRAN.

Serait-il bien possible?

LÉON.

N'ayant pas le moindre usage, pas la moindre habitude du monde.

SAINT-GÉRAN.

C'est à merveille.

LÉON.

Enfin, d'une nullité d'esprit...

SAINT-GÉRAN.

Allons, tranchons le mot, tu crains de dire qu'elle est...

LÉON.

Je n'aurais pas osé.

SAINT-GÉRAN.

Il n'y a pas de mal, il n'y a pas de mal! Je vois cela d'ici. Comment! diable! mais c'est un trésor que cette femme-là; et moi, qui, sans en connaître le prix, allais la sacrifier! Allons, puisque tu ne l'aimes pas, je te pardonne. Nous arrangerons cette affaire-là. (Appelant.) Holà! quelqu'un! (Au domestique qui vient d'entrer.) Cherchez mademoiselle Caroline, et dites-lui que je serais enchanté de la voir. (A Léon.) Quant à toi, voyons un peu quelle est ton inclination? car je veux que tout le monde soit heureux, et dès demain je te marie.

LÉON, à part.

Nous y voilà. (Haut.) Mon cher oncle, je suis indigne de vos bontés; je ne puis pas espérer que celle que j'aime puisse jamais vous plaire. Je combattrai, je surmonterai ma passion. Je ne vous demande que du temps, beaucoup de temps pour me guérir.

SAINT-GÉRAN.

C'est égal; je veux savoir...

SCÈNE X

Les mêmes; MARIANNE.

MARIANNE, dans le fond.

Comment! il est vrai que monsieur est arrivé?

LÉON.

Eh bien! mon oncle, dussé-je rougir à vos yeux, il faut donc vous l'avouer! C'est cette petite fille que ma tante a élevée, c'est Marianne que j'adore.

MARIANNE, à part.

Ah! mon Dieu! c'est lui qui a écrit le billet; M. Léon est l'inconnu.

SAINT-GÉRAN.

Comment! il serait possible? une petite paysanne sans éducation!

MARIANNE.

Tiens, par exemple, est-il malhonnête!

SAINT-GÉRAN.

Et comment cet amour-là t'est-il venu?

LÉON.

Je ne vous dirai pas. C'est l'amour le plus prompt, le plus inconcevable.

SAINT-GÉRAN.

Et mon imbécile de sœur, qui là, devant ses yeux!...

LÉON.

Elle n'a rien vu, et même je vous jure qu'il était impossible qu'elle pût rien voir.

MARIANNE.

Pardi! puisque moi-même...

SAINT-GÉRAN.

Tu avais donc perdu la tête?

LÉON.

J'en conviens.

MARIANNE.

C'est là de l'amour!

LÉON.

AIR : Sans mentir. (*Les Habitants des Landes.*)

Respectez l'amour funeste
Dont le souvenir m'est cher.

MARIANNE.

Il va faire, je l'atteste,

Quelque coup à la Werther.

SAINT-GÉRAN.

Mais je crains, Dieu me pardonne,
Qu'il ne parle franchement ;
Il faut donc qu'il déraisonne.

MARIANNE, à part dans le fond.

Oui, car il a l'air, vraiment,
D'un roman (*Bis.*) imité de l'allemand.

Que je le plains!

SAINT-GÉRAN.

Allons, il n'y a pas à hésiter ; il faut mettre fin à une pareille folie, et pour commencer, je vais renvoyer cette petite fille à ses parents, et écrire qu'on vienne la reprendre.

(Il entre dans le cabinet.)

MARIANNE, approchant doucement de Léon.

Ah! monsieur, que c'est bien à vous! j'ai tout entendu, et je ne me serais jamais doutée d'un amour aussi désordonné que celui-là.

LÉON.

Comment! vous étiez là?

MARIANNE.

Oui. Nous aurons bien des obstacles, c'est toujours comme ça. Mais il ne faut pas que cela vous effraie. Nous avons le chapitre des oncles barbares et des parents inflexibles ; mais ça finit toujours par s'arranger. Quant à moi, vous pouvez compter sur la fidélité ordinaire, et sur la constance de rigueur.

(Elle sort.)

LÉON.

Parbleu! la rencontre est excellente.

SAINT-GÉRAN, revenant.

Tiens, fais partir cette lettre.

LÉON.

Oui, oui, mon oncle ; je me retire. (A part.) Allons, tout a

réussi au gré de mes vœux, et cependant je suis moins content que je ne l'aurais cru.

(En s'éloignant, il salue Caroline qui entre.)

SCÈNE XI.

SAINT-GÉRAN, CAROLINE.

CAROLINE, à part.

Il s'en va ; tant mieux ! il ne verra pas que j'ai pleuré.

SAINT-GÉRAN, à part.

Elle est en effet fort bien. (A Caroline.) Approchez, Caroline ; je voulais vous unir à mon neveu, mais il refuse votre main.

CAROLINE, à part, douloureusement.

Il est donc vrai !

SAINT-GÉRAN.

Je ne puis lui en vouloir : il m'a avoué qu'il en aimait une autre, et les inclinations sont libres; qu'en dites-vous ?

CAROLINE.

Ce que vous voudrez.

SAINT-GÉRAN.

Comment ? ce que je voudrai. (A part, d'un air approbatif.) C'est bien. (Haut.) Je vous demandais si cette résolution vous affligeait ?

CAROLINE.

M'affliger ! non, rien maintenant ne peut m'affliger.

SAINT-GÉRAN, à part.

Voilà, parbleu ! un heureux caractère ! (Haut.) Vous êtes donc contente ?

CAROLINE.

Oui.

SAINT-GÉRAN.

Et pourquoi ?

CAROLINE.

Je ne sais!

SAINT-GÉRAN, à part.

C'est bien. (Haut.) Et s'il se présentait un époux qui ne fût plus de la première jeunesse, et qui vous offrît de vous rendre immensément riche?

CAROLINE.

A quoi bon?

SAINT-GÉRAN.

Par exemple, voilà une question! (A part.) C'est admirable!

AIR de M. Doche.

Quoi! les diamants, la parure?

CAROLINE.

Je n'y tiens pas.

SAINT-GÉRAN.

Mais cependant,
Songez-y bien, chacun assure
Que par leur éclat séduisant,
La beauté même est embellie;
S'il se peut, leur secours divin
Vous rendrait encor plus jolie.

CAROLINE, douloureusement.

Que n'en avais-je ce matin! (*Bis.*)

SAINT-GÉRAN.

Ce matin ou ce soir, la différence n'est pas grande, et vous serez satisfaite. Mais que diriez-vous si cet époux était moi-même; si je voulais rendre la fille de mon ancien ami libre, heureuse, indépendante, et si, en retour, je ne lui demandais qu'un peu d'amitié?

CAROLINE, avec expression.

Quoi! vous daignez attacher quelque prix... Vous, monsieur, vous voulez donc bien que Caroline vous aime?

SAINT-GÉRAN.

Si je le veux! Parlez, commandez, disposez de ma fortune et de moi; je suis un peu brusque, mais bon diable au fond, et pour devenir le meilleur homme du monde, je n'avais besoin que de trouver quelqu'un qui voulût bien m'aimer; vous avez cette bonté-là, et c'est d'autant plus beau à vous, que vous êtes la première. Mais, ventrebleu! je ne serai point ingrat, et vous serez heureuse, ou le diable m'emporte!... que ça ne vous fasse pas peur.

CAROLINE.

Oh! non, au contraire. Depuis que j'habite ce château, vous êtes la première personne avec qui il me semble que je sois à mon aise.

SAINT-GÉRAN.

Et vous avez raison, voyez-vous! pas de façons, point de cérémonies. Ils prétendent que vous n'êtes point une femme savante. Tant mieux! moi, je ne suis pas non plus un académicien; nous ne débiterons pas de phrases ni de grands mots; on peut faire bon ménage sans cela.

AIR : Ma belle est la belle des belles. (*Arlequin musard.*)

Si par hasard parler vous gêne,
Je m'efforcerai de mon mieux,
Pour vous en épargner la peine,
D'aller au-devant de vos vœux;
Et s'il est maint époux peu tendre,
Toujours prêts à se quereller,
Qui parlent sans jamais s'entendre,
Nous nous entendrons sans parler.

Je vais envoyer chez le notaire... Je comptais assurer la fortune de mon neveu, s'il vous avait épousée... mais désormais, cet article-là est rayé, et vous aurez tout mon bien.

CAROLINE.

Et moi, je n'en veux pas... vous êtes bon, généreux, et

pour une personne que vous connaissez depuis quelques instants, vous ne dépouillerez point votre neveu.

SAINT-GÉRAN, à part, stupéfait.

Comment!... parbleu, je suis trop heureux! pas d'esprit, et un bon cœur! voilà la femme qu'il me fallait... (A Caroline.) Caroline, c'est bien, c'est très-bien... ordonnez, je ferai ce que vous voudrez.

CAROLINE.

Eh bien! donc, donnez-lui cette dot, et qu'il épouse celle qu'il aime.

SAINT-GÉRAN.

Celle qu'il aime!... mais, savez-vous que ce n'est pas proposable... Si vous la connaissiez! c'est la filleule de ma sœur, cette petite Marianne.

CAROLINE.

Marianne! Marianne!

SAINT-GÉRAN.

Elle a pour parents d'honnêtes fermiers, il est vrai; mais une fille qui n'a rien, qui ne possède rien.

CAROLINE.

Elle n'a rien!... et elle est aimée.

SAINT-GÉRAN.

D'accord, mais cela ne constitue pas une dot.

CAROLINE.

Sa famille est honnête, votre neveu en est épris; que vous faut-il de plus? Je n'ai pas le droit de dicter votre conduite, mais je sais ce que mon cœur me commande, et je ne consentirai jamais à jouir d'un bonheur dont vous priveriez votre neveu... Notre mariage suivra le sien.

SAINT-GÉRAN.

Comment! l'ai-je bien entendu?

CAROLINE, avec fermeté.

Je vous le répète, ma main est à ce prix.

SAINT-GÉRAN, étonné.

Parbleu ! mademoiselle... allons, allons, je suis marié, je n'ai plus de volonté. Au fait, elle a raison... qu'est-ce qu'elle me demande? de sacrifier un peu d'orgueil, de faire la félicité de mon neveu, et par conséquent la mienne.

AIR du Petit Corsaire.

Je sais bien que plus d'un époux
A ma place craindrait le blâme,
Car ces messieurs rougissent tous
D'être ainsi menés par leur femme.
Je n'ai pas un tel point d'honneur :
Quand une femme qu'on admire
Veut nous mener vers le bonheur,
Ma foi, je me laisse conduire.

SCÈNE XII.

LES MÊMES; LÉON.

SAINT-GÉRAN.

Venez ici, monsieur, et tombez aux pieds de votre tante.

LÉON.

Comment ! mon oncle, il serait possible?

SAINT-GÉRAN.

Oui, monsieur, et si vous saviez ce qu'elle a fait pour vous... cent mille francs que je vous donne... remerciez-la, vous dis-je ; car je jure bien que jamais sans elle... (Le prenant à part.) Tu avais raison, ce n'est pas un génie, mais elle a du caractère et un bon cœur, et cela vaut bien de l'esprit.

AIR de M. DOCHE.

Mon cœur à l'espoir s'abandonne ;
Je suis plus jeune de vingt ans ;
Près d'elle je vois mon automne

S'embellir des fleurs du printemps.
Marianne t'est destinée ;
Je vais l'avertir de mon choix :
Pour moi quelle heureuse journée !
Deux mariages à la fois !

LÉON.

Comment, mon oncle ?...

SAINT-GÉRAN.

Ce n'est pas moi, monsieur, c'est elle qu'il faut remercier.

Même air.

Mon cœur à l'espoir s'abandonne, etc.

(Saint-Géran sort.)

SCÈNE XIII.

LÉON, CAROLINE.

LÉON à part.

Marianne et cent mille francs ! Par exemple, je ne croyais pas que sa rage de marier allât jusque-là. Mais, comment diable me tirer de là ? (Avec dépit, à Caroline.) Et c'est vous, mademoiselle, que je dois remercier de ce service ?

CAROLINE, avec dépit.

Me remercier ! non, monsieur, je n'ai fait que mon devoir ; vous en aimez une autre... vous ne m'aimez pas. Votre conduite est toute naturelle... qui pourrait s'en étonner ? ce n'est certainement pas moi... et je me rends trop de justice pour ne pas être la première à plaider votre cause.

LÉON, la regardant avec étonnement.

Qu'entends-je ? Et qui vous a dit que cet hymen comblait mes vœux ?

CAROLINE.

Qui me l'a dit ? votre oncle, vous-même, les transports de

joie que vous avez fait éclater... Mais, je le vois, vous craignez même de m'avoir une obligation... et le bonheur que vous désirez cesse d'en être un quand il vient de moi.

LÉON.

Non, rien n'égale ma surprise; et c'est vous qui croyez que Marianne a pu me plaire?

CAROLINE.

AIR de ROMAGNESI.

De cet amour vif et soudain
Pourquoi plus longtemps vous défendre?
J'en aurais gémi ce matin,
A présent on peut me l'apprendre.
Qui pourrait vous en empêcher?
Quand on est d'humeur inconstante,
A sa femme on doit le cacher,
Mais on peut le dire à sa tante.

LÉON.

Comment, ma tante!

CAROLINE.

Même air.

Oui, ce nom-là me semble doux;
Désormais il doit me suffire;
Il faut, pour fixer un époux,
Des charmes qui puissent séduire.
Un neveu... du moins, je le croi,
Sans qu'aucun prestige le tente,
Peut vous aimer... voilà pourquoi
J'ai pris le nom de votre tante.
Je l'avoûrai, voilà pourquoi
J'ai pris le nom de votre tante.

LÉON.

Ah! Caroline... daignez m'entendre! Allons, voilà qu'on vient de ce côté, quand je donnerais tout au monde pour un moment d'entretien! C'est mon oncle et ces messieurs.

CAROLINE, à part.

Ces messieurs... Ah! si je pouvais me venger à ses yeux!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; SAINT-GÉRAN, DERVILLE, SAINT-ERNEST, PLUSIEURS AUTRES JEUNES GENS.

SAINT-GÉRAN.

Oui, messieurs, soyez tous les bienvenus, les amis de mon neveu sont les miens, et surtout dans un jour comme celui-ci! Permettez que je vous présente à la maîtresse de la maison; celle qui, demain, sera ma femme, madame de Saint-Géran.

DERVILLE.

Général, je vous en fais mon compliment, (Avec intention.) et, surtout, à votre neveu.

SAINT-GÉRAN.

Et pourquoi?

DERVILLE.

Parce qu'il aura une jolie tante, et vous une excellente femme. (S'inclinant, à Caroline.) Ah çà! est-ce par raison ou par sympathie? Je serais curieux de savoir comment ce mariage-là a pu se faire?

CAROLINE.

Je peux vous l'apprendre, monsieur. (En souriant, et avec intention.) Autrefois nos pères se contentaient de bonnes ménagères...

DERVILLE.

C'est vrai! Je l'écrivais encore l'autre jour à Léon.

CAROLINE.

A présent les jeunes gens prétendent que, dans ce siècle-ci, il leur faut des femmes qui leur apportent en mariage beaucoup d'esprit; il y a tant de gens qui ont besoin de

dot ! mais M. de Saint-Géran n'était pas dans ce cas, et la solidité de son jugement, l'étendue de ses connaissances lui permettaient d'épouser une femme sans instruction et sans talents ; voilà, monsieur, ce qui peut vous expliquer le choix qu'il a fait de moi.

SAINT-GÉRAN.

C'est très-bien répondu.

DERVILLE, à part, étonné.

Qu'est-ce que ça signifie ? Il me semble qu'elle s'exprime... (Haut.) Nous devons en vouloir à mademoiselle de nous avoir privés si longtemps du plaisir de l'entendre.

CAROLINE.

C'est que je pensais qu'il y avait souvent du danger à parler, et rarement à se taire.

SAINT-GÉRAN.

C'est bien dit.

CAROLINE.

Et qu'une personne dont l'entretien se bornerait à *oui, monsieur, non, monsieur*, courrait souvent moins de risques que celle qui fait les honneurs de la conversation.

SAINT-GÉRAN.

Elle a raison.

DERVILLE.

Ah çà ! mais, décidément elle parle.

CAROLINE.

Oui, monsieur ! mais vous m'avouerez qu'avant de parler, il fallait connaître la langue du pays. Et comment me faire entendre ? comment prendre ce ton léger, cette ironie aimable que vous savez manier avec tant de grâce ? Il est des modèles, monsieur, dont la perfection décourage !

SAINT-GÉRAN, à part, étonné et fâché.

Hum ! hum !

DERVILLE.

Mademoiselle... Certainement... (A part.) Mais c'est une mystification !

SAINT-GÉRAN, qui pendant les deux précédentes tirades a montré de l'étonnement et un air fâché.

Et bien ! messieurs, vous n'avez plus rien à dire. Allons donc, en restez-vous là? (A part.) Morbleu !

LÉON, qui de même a montré de l'étonnement, mais d'un autre genre.

Je suis anéanti !

DERVILLE.

Et moi, d'honneur, je suis pétrifié !

SCÈNE XV.

LES MÊMES; VALENTIN.

VALENTIN.

Monsieur, voilà une partie de la compagnie qui arrive, et je viens prendre vos ordres.

SAINT-GÉRAN, galamment.

Prenez ceux de madame ; moi, cela ne me regarde plus.

CAROLINE.

Comment?

SAINT-GÉRAN.

Je l'exige, ou, du moins, je vous en prie.

CAROLINE, avec aisance et dignité.

Faites entrer dans le premier salon, où nous allons les recevoir ; préparez la galerie pour le bal, et disposez les tables de jeux. Vous passerez avant à la salle à manger, et qu'on soit prêt à servir (Montrant Saint-Géran.) quand monsieur l'ordonnera ; allez.

(Valentin sort.)

DERVILLE, présentant la main à Caroline.

Vous voulez bien permettre... (A Léon, sans quitter la main de Caroline.) Mon ami, elle est charmante. C'est l'esprit le plus piquant et le plus original que je connaisse. Je suis sûr que nous trouverons dans le salon une foule d'originaux de province, et nous allons nous amuser ensemble à les mystifier. Ce sera divin! (A Caroline.) Mille pardons, je suis à vous.

(Ils sortent tous, et Saint-Géran se retire le dernier en marchant lentement et l'air préoccupé. Léon le retient.)

SCÈNE XVI.

LÉON, SAINT-GÉRAN.

LÉON.

Mon oncle, il faut que je vous parle. Vous connaissez mon attachement pour vous; il m'empêche de garder plus longtemps le silence; on vous a trompé.

SAINT-GÉRAN.

Tu crois?

LÉON.

Oui, mon oncle, et il est de mon devoir de vous avertir. Vous alliez vous marier avec confiance, parce que vous croyiez épouser une femme simple. Je dois vous prévenir qu'elle ne l'est pas.

SAINT-GÉRAN.

Eh bien! mon ami, je m'en doutais.

LÉON.

Et moi, j'en suis sûr.

SAINT-GÉRAN.

C'est cependant toi qui m'as dit...

LÉON.

C'est moi qui suis un sot. Vous alliez être dupé, si je ne vous avais pas averti du danger.

SAINT-GÉRAN.

Je te remercie. Mais je ne le crois pas si grand que tu le dis.

LÉON.

Si, mon oncle ! bien plus grand encore. Vous ne pouvez vous imaginer quelle femme charmante ! quelle réunion de grâces et de dignité ! quel feu ! quelle finesse ! quelle imagination ! Vous ne pouvez pas plus mal tomber, et le danger est réel.

SAINT-GÉRAN.

Eh bien ! mon ami, ça m'est égal ; je me risque.

LÉON.

Comment !

SAINT-GÉRAN.

Ma foi, oui.

AIR : Qu'il est mince notre journal. (*Angélique et Melcour.*)

Nous comptions rencontrer céans
Une fille gauche et muette ;
Nous trouvons grâce, esprit, talents ;
Enfin une femme parfaite.
Ma foi, qu'y faire ? que veux-tu ?
Il faut se résigner, je pense ;
Et je prends, j'y suis résolu,
Mon bonheur en patience.

LÉON.

Mais, mon oncle, ce que vous me disiez tantôt...

SAINT-GÉRAN.

Je crois que je raisonnais mal. Car enfin, une femme sotte peut faire des sottises comme une femme d'esprit, tandis que la femme d'esprit peut quelquefois avoir celui de se plaire avec son mari. As-tu vu déjà quelles attentions la mienne a pour moi, comme dans tout ce qu'elle dit elle cherche à m'attirer les égards et la considération ? Mon

ami, c'est fini; je me range du parti de la majorité. Je suis pour les femmes aimables.

LÉON.

Eh bien ! mon oncle, puisqu'il faut vous le dire, puisque vous ne voulez pas m'entendre, je vous déclare qu'il m'est impossible de donner mon consentement à ce mariage-là.

SAINT-GÉRAN.

Qu'est-ce à dire ?

LÉON.

Oui, mon oncle ; je l'aime, je l'adore, et je ne puis vivre sans elle.

SAINT-GÉRAN.

Expliquons-nous, s'il vous plaît : je te la donne pour femme, et tu n'en veux pas... tu en aimes une autre, je te la donne encore !... et voilà que maintenant... Ah çà ! je vais croire que c'est à moi que tu en veux.

LÉON.

Non, mon oncle; mais rien n'égale mon désespoir; et, si vous l'épousez, je ne réponds pas de ce qui peut arriver.

SAINT-GÉRAN.

Il n'arrivera rien, monsieur; je connais Caroline, et elle me préfère à vous. C'est moi qui ai reconnu son mérite, qui ai su l'apprécier. Que diable ! épousez votre Marianne, ou, si vous ne voulez pas vous marier, n'empêchez pas les autres; ainsi, prenez votre parti : Caroline sera ma femme, et tâchez d'avoir un peu plus d'amitié pour moi, et pas tant pour votre tante !... sinon, je vous déshérite.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

LÉON, seul.

Ma tante ! ma tante ! je ne pourrai jamais m'habituer à ce nom-là. Est-il une situation pareille à la mienne ? et fut-

on jamais plus malheureux ? Pourquoi ai-je écouté les conseils de mes amis, et n'ai-je pas osé braver leurs railleries ? car malgré eux, malgré moi, j'ai toujours aimé Caroline ; je l'ai aimée du premier moment que je l'ai vue ; et depuis que mon oncle veut l'épouser, il me semble, s'il est possible, que je l'aime deux fois plus encore ; je n'y tiens plus ; je cours lui dire, lui expliquer...

SCÈNE XVIII.

LÉON, MARIANNE.

MARIANNE, l'arrêtant.

Ah ! monsieur, vous savez sans doute... votre oncle consent à tout ; je vous disais bien que ça devait finir comme ça ! mais je ne croyais pas que ça irait si vite : on compte sur des obstacles ; on s'arrange pour ça, et puis, crac, voilà un mariage et pas d'obstacles.

LÉON.

Rassurez-vous, il en surviendra.

MARIANNE.

Dame ! pas trop forts, cependant... Moi... ce que j'en dis...

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (*Arlequin Joseph.*)

Je sais très-bien que quand on s'aime,
Il faut plus d'un événement ;
Mais nous serons toujours à même :
Marions-nous, c'est plus prudent.
Si par malheur, suivant l'usage,
Nous n'avons pas eu tout exprès
D'accidents avant l' mariage,
Nous en aurons peut-être après.

Et pour commencer, vous n'avez pas vu : je vous avais mis un second billet dans le creux du gros chêne.



LÉON.

Comment, le gros chêne?

MARIANNE.

Eh! oui, la boîte aux lettres; là, où vous avez trouvé ma réponse : *Que l'inconnu se fasse connaître.*

LÉON.

Comment! cette lettre... c'était vous...

MARIANNE.

Je crois bien, et il me semble que ça n'était pas mal. *Que l'inconnu se fasse connaître, et il trouvera un cœur sensible.* Dame! c'est que je n'ai pas menti.

LÉON.

Ah! mon Dieu!... Marianne, vous êtes bien aimable, et je vous aime beaucoup; mais ce n'est pas moi qui vous ai écrit; et ce n'est pas moi qui ai reçu votre lettre. C'est Derville.

MARIANNE.

Comment! M. Derville m'aime donc aussi?

LÉON.

Sans doute.

MARIANNE.

Eh bien, et vous? comment ça va-t-il s'arranger?

LÉON.

Oh! je lui cède tous mes droits. Après l'amour qu'il a pour vous, je ne puis persister.

MARIANNE.

Ah! vous ne persistez pas? Cependant, si ça vous contrariait... Ah! ce sera donc lui qui...

LÉON.

Sans contredit, et il n'y a pas de temps à perdre.

MARIANNE.

Alors je cours lui parler. Par exemple, voilà un événement;

je n'en ai jamais *lu* de pareil; là, au moment... un qui m'aime, et un autre qui m'épouse !

(Elle sort en courant.)

SCÈNE XIX.

LÉON, seul.

Notre prévention a-t-elle été assez grande, pour que nous ayons été dupes d'une erreur aussi grossière! Moi, supposer que Caroline... Ah ! je suis indigne d'elle, et j'ai perdu par ma faute le bonheur qui m'était réservé.

SCÈNE XX.

LÉON, CAROLINE, DEUX DOMESTIQUES.

(Caroline sort de l'appartement à droite, et parle aux deux domestiques.)

CAROLINE.

Oui, c'est bien, je vais faire placer le lustre et les guirlandes de fleurs.

LÉON, à part.

C'est elle, et j'ose à peine maintenant lui adresser la parole. (Haut.) Mille pardons, mademoiselle, je vois que vous avez de si nombreuses occupations...

CAROLINE.

Oui ; votre oncle a voulu...

LÉON

Je n'ose alors vous arrêter; mais je cherchais... je voulais...

CAROLINE, vivement.

Mon Dieu, l'on peut attendre; (Aux domestiques.) allez, vous autres, je vous rejoins. (Ils sortent.) Serais-je assez heureuse, monsieur Léon, pour que vous ayez besoin de moi ?

LÉON.

Oui, j'ai besoin de vous dire combien je fus coupable envers vous, moi qui ai pu vous méconnaître, vous outrager. J'en suis assez puni, puisque je vous perds, et qu'en vous perdant, je n'ai pas même le droit de me plaindre; mais si vous saviez quels sont mes tourments et mes remords, vous ne me refuseriez pas la grâce que je vous demande.

CAROLINE.

A moi! une grâce?

LÉON.

Oui, je serais moins malheureux si j'avais la certitude que vous ne me haïssez pas, que vous oubliez mes torts, et que vous daignez me pardonner.

CAROLINE.

Vous pardonner? et quels torts avez-vous envers moi? Est-ce votre faute si vous ne m'aimez pas?

LÉON.

Que dites-vous! Ah! vous ne connaîtrez jamais combien je vous aimais, et à quel point ma faiblesse et une fausse honte ont pu m'égarer. Mais vous ne me croiriez pas, et je dois renoncer à tout, même à l'espoir de vous convaincre de ma sincérité! Il est donc vrai que tout est fini pour moi! Caroline, vous allez en épouser un autre...

CAROLINE.

Oui; mon consentement est donné, ma main n'est plus à moi.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES; SAINT-GÉRAN, *dans le fond.*

SAINT-GÉRAN.

Diable, un tête-à-tête! approchons.

LÉON.

Et j'aurais pu posséder tant de charmes, et c'est moi-même

qui m'en suis privé! Non, mon oncle ne peut exiger un pareil sacrifice; et s'il me réduit au désespoir, je suis capable de tout oublier.

CAROLINE.

Non, vous n'oublierez point la reconnaissance que vous lui devez; vous vous rappellerez qu'il prit soin de votre enfance, qu'il vous combla de ses bienfaits; que tout à l'heure encore, il vient d'assurer votre fortune; et quand il fait tout pour votre bonheur, de quel droit viendriez-vous troubler le sien? Vous prétendez que ce sacrifice vous est impossible? je le crois, je veux bien le croire; mais vous n'avez pas pensé, sans doute, que l'honneur le commandait. Ce mot doit vous suffire; je n'ai pas besoin, auprès de vous, d'autres considérations.

LÉON.

Caroline!

CAROLINE.

Oui, vous vous éloignerez, vous quitterez ces lieux... Vous hésitez; et qui vous a dit, monsieur, que vous souffririez seul au monde, qu'il n'y a pas d'autres personnes plus à plaindre, et qui ont autant que vous besoin de courage? J'aurais peut-être [redacted]û vous le laisser ignorer; mais je ne m'en fais pas de repr[redacted]ches; je crois que vous n'en abuserez pas, que vous n'y [redacted]rrez qu'un nouveau motif de faire votre devoir, et que vous [redacted]ougiriez qu'une femme eût plus de fermeté que vous.

LÉON.

Je [redacted]e balance plus, je m'éloigne; chaque vertu que je découv[redacted]re en elle est un nouveau regret pour moi; adieu, Caroli[redacted]e!

(Il fait quelques pas pour sortir.)



CAROLINE.

Non, depuis longtemps mon parti est pris ; j'ai juré de faire mon devoir, d'épouser votre oncle, de ne plus vous voir... et de vous aimer toujours.

LÉON, se jetant à ses pieds.

Grand Dieu !

SAINT-GÉRAN, à haute voix.

Comment, de vous aimer toujours ?

LÉON.

Eh quoi ! vous étiez là ?

SAINT-GÉRAN.

Oui, monsieur, et elle vous a traité comme vous le méritiez ; c'est bien, Caroline, c'est très-bien, je suis content ; il n'y a que quelques mots seulement que j'ai peine à comprendre, *j'épouserai votre oncle, et je vous aimerai toujours.* Voilà une distinction diablement subtile ; et je crois qu'en effet il y a trop d'esprit pour moi là-dedans... Hein ? qu'en dites-vous ? De crainte de ne pas nous entendre, je crois qu'il faut retourner la phrase : « Vous épouserez mon neveu, et vous m'aimerez toujours, » car je serai toujours votre père, votre ami ; oui, mes enfants, je reviens à mes premiers projets, et nous ne changerons rien au contrat.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES ; DERVILLE, puis MARIANNE.

DERVILLE.

Ah bien ! qu'est-ce que je vois donc ? cela fait tableau !

LÉON.

Ah ! mon ami, je suis le plus heureux des hommes ! elle est à moi.

DERVILLE.

Ma foi, tant mieux ; je suis maintenant dans les principes du général, il faut qu'on se marie.

MARIANNE, accourant toute essoufflée, à Derville.

Ah ! c'est vous, monsieur ! voilà assez longtemps que je vous cherche.

DERVILLE.

Elle est tout à fait gentille... Qu'est-ce que tu me veux, mon enfant?

MARIANNE.

Eh bien ! vous savez... C'est donc vous... qui...

DERVILLE.

Quoi ?

MARIANNE.

Eh bien ! c'est clair... vous savez bien, pour le mariage ?...

DERVILLE.

Excepté cela, ma belle enfant, demande-moi tout ce que tu voudras.

MARIANNE.

Ah ! vous ne persistez pas non plus ? personne ne persiste, il paraît qu'il n'y aura pas de dernier chapitre.

VAUDEVILLE.

AIR : Moi, j'aime la danse. (*Le Danseur*.)

DERVILLE.

Quand l'amour nous guide,
Tout va bien ! sous un tel précepteur,
La plus timide
Bientôt n'a plus peur.

SAINT GÉRAN.

Sexe dangereux

Que je redoute,
A mon âge on craint, sans doute,
Deux beaux yeux,
Plus que les feux
D'une redoute...
Mais qu'amour nous guide,
Que sa flamme échauffe notre cœur;
Le plus timide
Bientôt n'a plus peur.

LÉON.

Ce soldat récent
Que chacun raille,
Dès qu'il se trouve en bataille,
S'élance en chantant
Gaîment
Sous la mitraille :
Quand l'honneur nous guide,
Près des vieux enfants de la valeur,
Le plus timide
Bientôt n'a plus peur.

DERVILLE.

L'Opéra, vraiment,
Fait ma conquête;
Chaque soir, nymphe discrète
Y soigne le sentiment
Et la pirouette!
L'Amour y préside;
Mais de ce Dieu terrible et vainqueur
La plus timide
N'a jamais eu peur.

CAROLINE, au public.

L'auteur inquiet
Est dans l'attente;
Moi qui d'un rien m'épouvante,
Je n'eus jamais plus sujet
D'être tremblante.

Soyez notre égide :
Dès qu'il entend un bravo flatteur,
Le plus timide
Bientôt n'a plus peur.



TABLE

—



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. (793, 6-6.)


INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS



Elle est divisée en six séries, ornée d'un portrait de l'auteur *et d'un* fac-simile de son écriture, *et elle sera complétée par différentes tables générales, présentant le classement de tous les ouvrages qui composent l'œuvre entière d'Eugène Scribe, soit par ordre chronologique ou alphabétique, soit par genre ou par théâtre, avec l'indication de tous les collaborateurs et compositeurs dont les noms sont associés à l'œuvre de l'auteur.*

Les éditeurs ont pensé que des vignettes spéciales, accompagnant chacune des œuvres, donneraient à cette édition un caractère plus élégant. Ils ont été heureusement secondés par le talent de dessinateur de M. E. Reybert, *architecte, qui a composé, à cet effet, pour chaque série, une suite de motifs gracieux d'ornements et d'attributs, formant tête de pages et culs-de-lampe, et rappelant ingénieusement les différents genres traités par Eugène Scribe.*

L'avertissement *que les éditeurs ont placé en tête de cette nouvelle édition indiquant suffisamment le but de l'importante publication qu'ils ont entreprise, nous nous bornerons à le reproduire ici, en le faisant suivre d'un* catalogue *détaillé indiquant, par série, les ouvrages qui sont compris dans chaque volume. (Les 2e, 4e et 6e séries seront ultérieurement développées.)*





AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS

Eugène Scribe, né à Paris le 24 décembre 1791 et mort le 20 février 1861, a composé, seul ou en société, et fait représenter sur les divers théâtres de Paris, pendant une période de cinquante ans (de 1811 à 1861), plus de *quatre cents pièces*, dont trois cent cinquante au moins ont été imprimées isolément et dans différents recueils. Il a, en outre, publié, dans plusieurs journaux ou revues périodiques, des *Proverbes*, des *Nouvelles*, des *Romans*, etc.

Les principales éditions de ses Œuvres parues jusqu'en 1859 (il n'en a pas été publié depuis cette époque), bien que portant quelquefois le titre d'*Œuvres complètes*, n'étaient, en réalité, que des recueils d'*Œuvres choisies;* elles ne comprenaient d'ailleurs ni les proverbes, nouvelles et romans pu-

bliés depuis 1846, ni les pièces de théâtre représentées depuis 1852*.

Toutes ces éditions sont actuellement épuisées.

Au moment d'entreprendre une nouvelle publication des œuvres d'Eugène Scribe, ses éditeurs ont hésité sur le parti qu'il convenait de prendre pour mieux honorer sa mémoire.

Devaient-ils se contenter de publier des *Œuvres choisies*, composées seulement de ses ouvrages dramatiques ou autres, particulièrement consacrés par un long succès? Devaient-ils au contraire offrir au public des *Œuvres complètes*, c'est-à-dire la collection de toutes les productions de sa plume féconde?

C'est à ce dernier parti qu'ils ont cru devoir s'arrêter; car, ce qu'ils voulaient, c'était non-seulement remettre en lumière des ouvrages si longtemps

* Voici la liste de ces diverses éditions:

1° 1827-1842. — Aimé André. — *Théâtre complet.* — 24 vol. in-8°; 168 pièces, de 1812 à 1840.

2° 1840-1842. — Furne et Aimé André. — *Œuvres complètes.* — 5 vol. gr. in-8°, en 10 tomes, à 2 colonnes: 171 pièces, de 1812 à 1840.

3° 1845. — Firmin Didot. — *Œuvres choisies.* — 5 vol. in-12: 54 pièces, de 1815 à 1840.

4° 1852-1854. — Lebigre-Duquesne. — *Œuvres complètes.* — 17 vol. gr. in-8°, à 2 colonnes: 209 pièces, de 1812 à 1852; et Proverbes, Nouvelles et Romans, de 1829 à 1846.

5° 1854-1859. — Vialat et Marescq. — *Œuvres illustrées.* — 12 vol. gr. in-8°, à 2 colonnes: 208 pièces, de 1812 à 1852; et Proverbes, Nouvelles et Romans, de 1829 à 1846.

6° 1855-1859. — Michel Lévy. — *Théâtre, Historiettes et Proverbes, Nouvelles* et *Romans.* — 25 vol. in-18: 123 pièces, de 1817 à 1852; et Proverbes, Nouvelles et Romans, de 1829 à 1846.

et si justement applaudis; c'était aussi, en réunissant l'œuvre entière de cet auteur, qui fut l'une des plus brillantes personnifications du théâtre contemporain, le montrer dans toute la puissance de son travail et sous tous les aspects de son talent; c'était enfin faire connaître les véritables causes de tant de succès, causes si bien expliquées du reste dans les discours qui ont été prononcés à l'Académie française, lors de la réception de son successeur :

« Il y avait chez Scribe, — a dit M. Vitet*, — « une faculté puissante et vraiment supérieure qui « lui assurait et qui m'explique cette suprématie « sur le théâtre de son temps. C'était un don d'in- « vention dramatique que personne avant lui peut- « être n'avait ainsi possédé : le don de découvrir « à chaque pas, presque à propos de rien, des com- « binaisons théâtrales d'un effet neuf et saisissant ; « et de les découvrir, non pas en germe seulement « ou à peine ébauchées, mais en relief, en action, « et déjà sur la scène. Pendant le temps qu'il faut « à ses confrères pour préparer un plan, il en achève « plus de quatre; et jamais il n'achète aux dépens de « l'originalité cette fécondité prodigieuse. Ce n'est « pas dans un moule banal que ses fictions sont « jetées. S'il a ses secrets, ses méthodes, jamais il ne « s'en sert de la même façon. Pas un de ses ouvrages « qui n'ait au moins son grain de nouveauté...

* Réponse de M. Vitet au discours prononcé par M. Octave Feuillet dans la séance du 26 mars 1863.

« Scribe avait le génie de l'invention dramatique. »

« ..... Un des arts les plus difficiles dans le do-
« maine de l'invention littéraire, — disait au-
« paravant M. Octave Feuillet*, — c'est celui de
« charmer l'imagination sans l'ébranler, de toucher
« le cœur sans le troubler, d'amuser les hommes
« sans les corrompre : ce fut l'art suprême de
« Scribe. »

Les éditeurs n'ont donc pas craint de publier les œuvres réellement complètes d'Eugène Scribe. En agissant ainsi, ils ont songé à procurer au lecteur des éléments plus nombreux d'observation et d'étude ; ils ont voulu aussi répondre à cette curiosité qui s'attache volontiers aux plus fugitives productions d'un auteur célèbre. Et, quelque jugement que l'on porte sur certaines de ces œuvres dépouillées du prestige de la représentation ou de l'attrait de l'actualité, ils pensent qu'elles intéresseront encore les amateurs de l'art dramatique.

Tous les ouvrages compris dans la présente édition ont été revus et collationnés avec soin sur les manuscrits originaux ou sur les éditions primitives, dans le but de rectifier quelques erreurs et de réparer certaines omissions qui s'étaient successivement glissées dans les éditions postérieures.

Cette publication sera divisée en six séries distinctes, comprenant chacune, par ordre chronolo-

* Discours de réception de M. Octave Feuillet.

gique, les divers ouvrages classés d'après leur genre, savoir : — *Comédies* et *Drames*. — *Comédies-Vaudevilles*. — *Opéras* et *Ballets*. — *Opéras-comiques*. — *Proverbes*, *Nouvelles*, et *Romans*. — *Œuvres diverses* et *inédites*. — Cette dernière série se composera notamment de pièces de théâtre inédites, représentées ou non, de lettres, de discours, de chansons et d'autres opuscules en prose ou en vers.

Eugène Scribe aimait à associer au souvenir des principaux rôles de ses pièces les artistes qui s'étaient distingués dans leur interprétation, et qu'il considérait comme lui ayant apporté une part essentielle de collaboration. C'est pour se conformer à ce sentiment que les éditeurs ont rappelé, dans cette nouvelle édition, en regard du nom des personnages, celui des acteurs qui avaient créé les rôles.

La première édition des Œuvres d'Eugène Scribe portait, en tête, une *Dédicace à ses collaborateurs*. C'est également par cette dédicace que commence la présente édition. Elle exprime à la fois des sentiments si modestes de la part de son auteur et si flatteurs pour ceux qui les ont inspirés, que ce serait faire tort à l'un et aux autres que de ne pas la reproduire.

Enfin, on a fait suivre cette dédicace du *Discours de réception à l'Académie française*, prononcé par Eugène Scribe dans la séance du 28 janvier 1836, seule préface qu'il ait voulu mettre en tête des précédentes éditions de ses œuvres.

Les éditeurs pensent que la publication de cette œuvre considérable permettra de mieux apprécier encore cet homme d'esprit, cet homme de bien, qui « crut servir assez son pays en l'honorant*, » et dont on peut dire, à si juste titre, ce qu'il a dit lui-même de son confrère, ami et neveu J.-F. Bayard : — Il était du petit nombre de ceux qui, fiers du titre d'homme de lettres, n'en ont jamais voulu d'autre ; étranger à tous les partis, il n'a spéculé sur aucune révolution, il n'a flatté aucuns pouvoirs, même ceux qu'il aimait ! Il n'a sollicité ni honneurs, ni places, ni pensions ! il n'a rien demandé qu'à lui-même ! Il a dû à son talent et à son travail, son bonheur et son indépendance. — Il en fut de même, en effet, d'Eugène Scribe, qui dut aussi à son *travail*, son *bonheur* et son *indépendance*, ce que traduisait fidèlement sa devise : *Indè fortuna et libertas*, — *Indè liber et felix.*

* Discours de réception de M. Octave Feuillet.





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PREMIÈRE SÉRIE

COMÉDIES. — DRAMES.

TOME I.

Portrait de l'Auteur. — Fac-simile de son écriture. — Avertissement des Éditeurs.
Dédicace aux Collaborateurs.
Discours de réception à l'Académie française.



Tome II.

La Bohémienne, ou l'Amérique en 1775, Drame en cinq actes, en société avec M. Mélesville. Théâtre du Gymnase, 1er juin 1829.

Les Inconsolables, Comédie en un acte. Théâtre-Français, 8 décembre 1829.

Dix Ans de la vie d'une Femme, ou les mauvais Conseils, Drame en cinq actes et neuf tableaux, en société avec M. Terrier. Théâtre de la Porte Saint-Martin, 17 mars 1832.

Bertrand et Raton, ou L'Art de conspirer, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 14 novembre 1833.

Tome III.

La Passion secrète, Comédie en trois actes. Théâtre-Français, 13 mars 1834.

L'Ambitieux, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 27 novembre 1834.

La Camaraderie, ou la Courte Échelle, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 19 janvier 1837.

Les Indépendants, Comédie en trois actes. Théâtre-Français, 20 novembre 1837.

Tome IV.

La Calomnie, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 20 février 1840.

La Grand'Mère, ou les trois Amours, Comédie en trois actes. Théâtre du Gymnase, 14 mars 1840.

Japhet, ou la Recherche d'un Père, Comédie en deux actes, en société avec E. Vanderbruch. Théâtre-Français, 20 juillet 1840.

Le Verre d'eau, ou les Effets et les Causes, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 17 novembre 1840.

Tome V.

Une Chaine, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 29 novembre 1841.

Oscar, ou le Mari qui trompe sa Femme, Comédie en trois actes, en société avec M. Ch. Duveyrier. Théâtre-Français, 21 avril 1842.

Le Fils de Cromwell, ou Une Restauration, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 29 novembre 1842.

La Tutrice, ou l'Emploi des Richesses, Comédie en trois actes, en société avec M. Duport. Théâtre-Français, 29 novembre 1843.

Tome VI.

Le Puff, ou Mensonge et Vérité, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 22 janvier 1848.

Adrienne Lecouvreur, Comédie-Drame en cinq actes, en société avec M. E. Legouvé. Théâtre-Français, 14 avril 1849.

Les Contes de la reine de Navarre, ou la Revanche de Pavie, Comédie en cinq actes, en société avec M. E. Legouvé. Théâtre-Français, 15 octobre 1850.

Tome VII.

Bataille de Dames, ou Un Duel en Amour, Comédie en trois actes, en société avec M. E. Legouvé. Théâtre-Français, 17 mars 1851.

Mon Étoile, Comédie en un acte. Théâtre-Français, 6 février 1854.

La Czarine, Drame en cinq actes. Théâtre-Français, 15 janvier 1855.

Tome VIII.

Feu Lionel, ou Qui vivra verra, Comédie en trois actes, en société avec M. Ch. Potron. Théâtre-Français, 23 janvier 1858.

Les Doigts de fée, Comédie en cinq actes, en société avec M. E. Legouvé. Théâtre-Français, 29 mars 1858.

Les trois Maupin, ou La Veille de la régence, Comédie en cinq actes, en société avec M. H. Boisseaux. Théâtre du Gymnase, 23 octobre 1858.

Tome IX.

Rêves d'amour, Comédie en trois actes, en société avec M. de Biéville. Théâtre-Français, 1er mars 1859.

La Fille de trente ans, Comédie en quatre actes, en société avec M. E. de Najac. Théâtre du Vaudeville, 15 décembre 1859.

La Frileuse, Comédie en trois actes. Théâtre du Vaudeville, 6 septembre 1861.



DEUXIÈME SÉRIE.

COMÉDIES-VAUDEVILLES.





TROISIÈME SÉRIE.

OPÉRAS. — BALLETS.

TOME I.

LA SOMNAMBULE, *ou* L'ARRIVÉE D'UN NOUVEAU SEIGNEUR, Ballet-Pantomime en trois actes, en société avec M. Aumer, musique de L.-J.-F. Hérold. Théâtre de l'Opéra, 19 septembre 1827.

LA MUETTE DE PORTICI, Opéra en cinq actes, en société avec M. Germain Delavigne, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 29 février 1828.

LE COMTE ORY, Opéra en deux actes, en société avec M. Delestre-Poirson, musique de G. Rossini. Théâtre de l'Opéra, 20 août 1828.

LA BELLE AU BOIS DORMANT, Ballet-Pantomime-Féerie en trois actes, en société avec M. Aumer, musique de L.-J.-F. Hérold. Théâtre de l'Opéra, 27 avril 1829.

ALCIBIADE, Opéra en deux actes, musique de C.-L.-J. Hanssens. Bruxelles, Grand-Théâtre, 30 octobre 1829.

MANON LESCAUT, Ballet-Pantomime en trois actes, en société avec M. AUMER, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 3 mai 1830.

LE DIEU ET LA BAYADÈRE, *ou* LA COURTISANE AMOUREUSE, Opéra-Ballet en deux actes, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 13 octobre 1830.

LE PHILTRE, Opéra en deux actes, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 20 juin 1831.

L'ORGIE, Ballet-Pantomime en trois actes, en société avec M. Coralli, musique de M. Carafa. Théâtre de l'Opéra, 18 juillet 1831.

TOME II.

ROBERT LE DIABLE, Opéra en cinq actes, en société avec M. Germain Delavigne, musique de G. Meyerbeer. Théâtre de l'Opéra, 21 novembre 1831.

LE SERMENT, *ou* LES FAUX-MONNAYEURS, Opéra en trois actes, en société avec M. Mazères, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 1er octobre 1832.

GUSTAVE III, *ou* LE BAL MASQUÉ, Opéra en cinq actes, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 27 février 1833.

ALI-BABA, *ou* LES QUARANTE VOLEURS, Opéra en quatre actes, en société avec M. Mélesville, musique de S. Chérubini. Théâtre de l'Opéra, 22 juillet 1833.

Tome III.

La Juive, Opéra en cinq actes, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 23 février 1835.

Les Huguenots, Opéra en cinq actes, musique de G. Meyerbeer. Théâtre de l'Opéra, 29 février 1836.

Guido et Ginevra, *ou* la Peste de Florence, Opéra en cinq actes, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 5 mars 1838.

La Volière, *ou* les Oiseaux de Boccace, Ballet-Pantomime en un acte, en société avec Mademoiselle Thérèse Elssler, musique de C. Gide. Théâtre de l'Opéra, 5 mai 1838.

Le Lac des Fées, Opéra en cinq actes, en société avec M. Mélesville, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 1er avril 1839.

La Tarentule, Ballet Pantomime en deux actes, en société avec M. Coralli, musique de C. Gide. Théâtre de l'Opéra, 24 juin 1839.

Tome IV.

La Xacarilla, Opéra en un acte, musique de M.-A. Marliani. Théâtre de l'Opéra, 28 octobre 1839.

Le Drapier, Opéra en trois actes, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 6 janvier 1840.

Les Martyrs, Opéra en quatre actes, musique de G. Donizetti. Théâtre de l'Opéra, 10 avril 1840.

La Favorite, Opéra en quatre actes, en société avec MM. A. Royer et G. Vaëz, musique de G. Donizetti. Théâtre de l'Opéra, 2 décembre 1840.

Carmagnola, Opéra en deux actes, musique de C.-L. Ambroise Thomas. Théâtre de l'Opéra, 19 avril 1841.

Dom Sébastien, roi de Portugal, Opéra en cinq actes, musique de G. Donizetti. Théâtre de l'Opéra, 13 novembre 1843.

Jeanne la Folle, Opéra en cinq actes, musique de A.-L. Clapisson. Théâtre de l'Opéra, 6 novembre 1848.

Tome V.

Le Prophète, Opéra en cinq actes, musique de G. Meyerbeer. Théâtre de l'Opéra, 16 avril 1849.

La Tempête, Opéra en trois actes, musique de F. Halévy. Londres, Théâtre de la Reine, 8 juin 1850. Paris, Théâtre-Italien, 25 février 1851.

L'Enfant prodigue, Opéra en 5 actes, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 6 décembre 1850.

Zerline, *ou* la Corbeille d'oranges, Opéra en trois actes, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 16 mai 1851.

Florinde, *ou* les Maures en Espagne, Opéra en quatre actes, musique de S. Thalberg. Londres, Théâtre de la Reine, 3 juillet 1851.

Le Juif errant, Opéra en cinq actes, en société avec M. de Saint-Georges, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 23 avril 1852.

Tome VI.

La Nonne Sanglante, Opéra en cinq actes, en société avec M. Germain Delavigne, musique de C-F. Gounod. Théâtre de l'Opéra, 18 octobre 1854.

Les Vêpres Siciliennes, Opéra en cinq actes, en société avec M. Ch. Duveyrier, musique de G. Verdi. Théâtre de l'Opéra, 13 juin 1855.

Marco Spada, *ou* la Fille du Bandit, Ballet-Pantomime en trois actes, en société avec M. Mazillier, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 1er avril 1857.

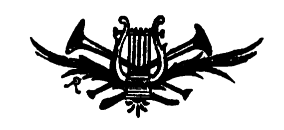
Le Cheval de Bronze, Opéra-Ballet en quatre actes, musique de D.-F.-E Auber. Théâtre de l'Opéra, 21 septembre 1857.

L'Africaine, Opéra en cinq actes, musique de G. Meyerbeer. Théâtre de l'Opéra, 28 avril 1865.



QUATRIÈME SÉRIE.

OPÉRAS-COMIQUES.





CINQUIÈME SÉRIE.

PROVERBES. — NOUVELLES. — ROMANS

Tome I.

Un ministre sous Louis XV, *ou* Le Secret de rester en place, Historiette en action. *Revue de Paris*, Avril 1829.

Le jeune Docteur, *ou* le Moyen de parvenir, Historiette en action. *Revue de Paris*, Mai 1829.

Le Tête-a-Tête, *ou* Trente Lieues en poste, Proverbe. *Revue de Paris*, Juillet 1830.

La Conversion, *ou* A l'impossible nul n'est tenu, Proverbe. *Revue de Paris*, Octobre 1830.

Potemkin, *ou* Un Caprice impérial. Anecdote de la cour de Russie. *Revue de Paris*, Avril 1831.

Le Prix de la vie, Historiette tirée des Mémoires d'un gentilhomme de Bretagne. *Europe littéraire*, Mars 1833.

Judith, *ou* la Loge d'opéra, Historiette contemporaine. *Presse*, Février-Mars 1837.

Le Roi de carreau, Nouvelle. *Revue de Paris*, Juillet 1837.

Les Malheurs heureux, Proverbe en trois parties *Constitutionnel*, Avril 1851.

Tome II.

La Maitresse anonyme, Nouvelle. *Constitutionnel*, Juin-Juillet 1838.

Carlo Broschi, Nouvelle historique. *Journal des Débats*, Août-Septembre 1839

Maurice, Historiette contemporaine. *Siècle*, Décembre 1844-Janvier 1845.

Tomes III, IV, V.

Piquillo Alliaga, *ou* les Maures sous Philippe III, Roman. *Siècle*. Mars-Septembre 1846.

Tome VI.

Le Filleul d'Amadis, ou les Amours d'une fée, Roman de chevalerie. *Constitutionnel*, Novembre-Décembre 1855.

Noëlie, Nouvelle. *Constitutionnel*, Mars-Avril 1859.

Tome VII.

La jeune Allemagne, ou les Yeux de ma tante, Roman. *Constitutionnel*, Janvier-Mars 1857.

Tome VIII.

Fleurette (Histoire d'une bouquetière), Roman. *Constitutionnel*, Octobre-Décembre 1860.



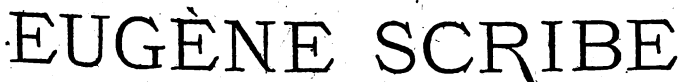
SIXIÈME SÉRIE.

ŒUVRES DIVERSES ET INÉDITES.




ŒUVRES COMPLÈTES

DE


EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

COMÉDIES
VAUDEVILLES

UNE VISITE A BEDLAM — LES VÉLOCIPÈDES
LA VOLIÈRE DE FRÈRE PHILIPPE
LE NOUVEAU NICAISE
L'HOTEL DES QUATRE NATIONS
LE FOU DE PÉRONNE — LES DEUX MARIS
LE MYSTIFICATEUR — CAROLINE

E. REIBER

ES

PA
LI -ÉDITEUR
, 1 D'ORLÉANS



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau.

